

# cahiers

## LEON TROTSKY



- Rafael Martinez Soler**  Les origines du trotskysme à Cuba  
**Dante Bresciani**  Bordiga ou l'attentisme  
**Charles W. Erwin**  la formation d'un Révolutionnaire: Philip  
Gunawardena  
**John Connelly**  Ecrits Militaires

**75**  
octobre 2001

Revue trimestrielle  Institut Léon Trotsky

# CAHIERS LÉON TROTSKY

Revue éditée par l'Institut Léon Trotsky

---

L'Institut Léon Trotsky a pour but de promouvoir l'oeuvre de Léon Trotsky sous ses divers aspects [...], préparer la publication en langue française des *OEuvres* de Léon Trotsky [...] éditer les *Cahiers Léon Trotsky* destinés à établir un lien entre toutes les personnes intéressées par les travaux de l'Institut [...] et à permettre la publication de textes et documents concernant l'auteur et le mouvement ouvrier mis au jour au cours de recherches, regrouper ou recenser toute information, documentation ou archives concernant Trotsky et son OEuvre. (Extraits des statuts de l'Institut, association selon la loi de 1901).

---

## BUREAU DE L'INSTITUT LÉON TROTSKY

Pierre Broué, président et directeur scientifique, Gilles Vergnon, secrétaire,  
Rédaction des *Cahiers* : Pierre Broué, BP 276, 38407 Saint Martin d'Hères Cedex

### Administration des *Cahiers* :

Luc Aujame, 477 chemin du Puits, 69210 Fleurieux sur l'Arbresle

---

## ABONNEMENT

**Abonnement de soutien : 300 F, 350 F et plus**

### Etudiants :

demi tarif pour les moins de 25 ans, sur présentation de la carte d'étudiant

• France : 4 Nos (1an) **150 F**

### Particuliers :

• France : 4 Nos (1an) **300 F**

• France : 8 Nos (2ans) **600 F**

• Etranger : 4 Nos (1an) **350 FF**

• Etranger : 8 Nos (2ans) **700 FF**

### Institutions :

• France : 4 Nos (1an) **400 F**

• France : 8 Nos (2 ans) **800 F**

• Etranger : 4 Nos (1an) **450 FF**

• Etranger : 8 Nos (2 ans) **900 FF**

Tous les anciens numéros des *Cahiers* sont actuellement disponibles au prix unitaire de **50 frs pour les abonnés** (prix public de 80 frs) + frais de port.

Petite collection du N° 1 à 20 : 600 frs (+ 45 frs de frais de port)

Grande collection du N° 1 au 39 : 1 500 frs (+ 80 frs de frais de port)

**Pour l'étranger** les prix indiqués ne sont valables que pour des paiements en francs français sur une banque française (ou correspondante) ou par mandat postal international,

sinon les frais bancaires s'élèvent à 100 frs.

Ainsi tout paiement en monnaie étrangère doit être majoré de 50 frs (frais de change) et tout paiement sur une banque étrangère de 50 frs (commission pour la banque)

**Règlement** à l'administration des *Cahiers Léon Trotsky*

par chèque bancaire ou postal libellé à l'ordre de ILT

à adresser à Luc Aujame - 477 chemin du Puits, 69210 Fleurieux sur l'Arbresle, France

---

N° ISSN 0181 - 0790

Commission paritaire 61601

Directeur de la publication : Pierre Broué

# cahiers

## LEON TROTSKY

---

n° 75

Octobre 2001

---

Présentation ..... 3

### ARTICLES ET ÉTUDES

**Rafael Martinez Soler**

Les origines du Trotskysme à Cuba..... 5

**Dante Bresciani**

— Bordiga ou l'attentisme..... 23

**Charles W Erwin**

— La formation d'un révolutionnaire: Philip Gunawardena ..... 36

**John Connelly**

— Ecrits militaires

Présentation de **Philippe Lewandowski** ..... 60

### NOTES DE LECTURE

— **Pierre Broué**: Un livre: les souvenirs de **Claude McKay**. ..... 95

### LES DÉPARTS

— Sylvia Weinstein ..... 99



## Présentation

Le numéro que nous présentons ici commence ... par un article sur Cuba. Mais pas de la série de Gary Tennant, mais d'un historien cubain, malheureusement récemment décédé, **Rafael Martinez Soler**, avec qui nous aurions tant voulu discuter dans ces colonnes et à qui nous devons l'hommage de le publier dans nos colonnes.

Puis nous parlerons **d'Amadeo Bordiga**. L'un des premiers communistes italiens, authentique révolutionnaire, antistalinien, mais que les disciples de Staline ont fait passer pour un éternel "attentiste". Le jeune historien italien **Dante Bresciani** discute cette thèse et se montre fort compétent. Les lecteurs des *CLT* sauront qui fut Bordiga et ne le confondront pas avec les "bordiguistes".

**Charles Wesley Erwin**, qui a déjà donné aux *Cahiers* deux remarquables articles, nous en a cette fois donné un sur **Philip Gunawardena** qu'il considère comme le père du trotskysme à Ceylan, et la manière dont il l'est devenu. Passionnant voyage dans l'univers "colonial" et émigré de l'Internationale communiste. De nationaliste à communiste puis communiste trotskyste.

Enfin notre directeur s'est enflammé pour le livre des souvenirs de **Claude McKay** qui raconte son voyage de poète noir jamaïcain à Moscou et dans le monde des années 20 où il rencontre **Lamine Senghor** que nos lecteurs connaissent depuis peu. Lisez l'article, si vous voulez, mais surtout le livre.

Photo de couverture: Amadeo Bordiga (1889-1970) dans les années 20.

Photo de couverture: Amadeo Bordiga (1899-1970) dans les années 20.

**Rafael Soler Martinez**

## **Les origines du trotskysme à Cuba**

**Rafael Soler Martínez** était professeur d'Histoire à l'Université d'Oriente à Cuba. Il vient de mourir. Cette publication est un hommage des Cahiers Léon Trotsky à cet historien cubain.

**Nous ne savons rien de plus sur sa fin, même pas sa date. Il était entré en contact avec nous dans le cours de la préparation de sa thèse sur le trotskysme à Cuba, avait lu un article des Cahiers, connaissait les Œuvres, cherchait des références et des accès aux documents de Harvard. Nous le savions en désaccord avec nous, nous l'avons aidé de notre mieux. Nous lui avons proposé de publier des extraits de son livre et de participer à une discussion générale sur le trotskysme à Cuba avec Gary Tennant, Zbigniew Kowalewski, Eric Toussaint, Pierre Broué. Il était d'accord pour la publication mais n'a pas répondu pour la discussion. Le texte qui suit a été traduit de la publication qu'en a faite la revue *Temas* dans son numéro 24-25 de janvier/juin 2001. Nous serions heureux de publier en France d'autres extraits qui ont été publiés à Cuba mais que nous n'avons pas reçus.**

Les antécédents directs des origines du trotskysme à Cuba sont dans l'existence d'un courant en désaccord à l'intérieur du Parti Communiste qui est apparu en 1931, et dans son développement très rapide, a subi l'influence de l'Opposition de Gauche internationale (1).

A la fin de 1930 commença un réajustement de la ligne stratégique et tactique du Parti **Communiste** de Cuba sur la base des décisions du XIIe plénum du Comité exécutif de l'Internationale communiste et des directives d'orientation reçues de son bureau des Caraïbes. Cette réorientation visait à élargir le rayon d'action du parti à tout le pays, à orienter son travail vers les secteurs les plus importants de la classe ouvrière (spécialement celui du sucre), la paysannerie et la petite bourgeoisie, et à corriger les erreurs du sectarisme; en outre, il redéfinissait sa conception du caractère de la révolution, jusqu'alors qualifiée de "*prolétarienne*" et qui était

maintenant appelée "*agraire et anti-impérialiste*". Pourtant le jeune PC pas encore mûr n'a pas pu échapper au courant sectaire de classe contre classe qui dominait à cette époque dans le mouvement communiste international (2). A partir de 1931 ont commencé à se manifester des signes de désaccord avec la ligne du PC de la part de quelques militants qui occupaient des responsabilités de direction dans ses organisations collatérales, essentiellement l'Ala Izquierda Estudiantil (AIL) et la Defensa Obrera Internacionl (DOI). A la même époque, au milieu de cette année apparurent des signes d'opposition à la ligne syndicale du PC dans le sein de la Federación Obrera de La Habana (FOH) (3)

Pendant toute l'année 1931 et les premiers mois de 1932, le courant d'opposition qui, au début, se présentait seulement comme opposé à la ligne du PC dans des questions de tactique et d'organisation, s'élargit et donna de nouveaux signes de vie. L'arrivée à Cuba de **Sandalio Junco** et de **Juan Ramón Breá** le mit en contact direct avec le trotskysme international. Sandalio Junco était un dirigeant du PC, qui, dans les rangs syndicaux, avait participé à la la lutte contre **Machado** et agi, dans les premier mois de 1928, en accord avec **Julio Antonio Mella** et d'autres exilés cubains dans les activités révolutionnaires au Mexique. L'année suivante, il assista à la première Conférence des Partis communistes d'Amérique Latine, à Buenos Aires, Argentine et à la Première conférence syndicale latino-américaine de Montevideo (Uruguay, où il représentait la Confederación Nacional Obrera de Cuba (CNOC). Au début de 1929, il se rendit en URSS où il travailla à l'Internationale syndicale rouge (ISR), avec **Rubén Martínez Villena**, avec qui il assista au Congrès de cette organisation, à la fin d'août 1930 et participa à la Deuxième Conférence des Partis communistes d'Amérique Latine dans les premiers jours de septembre de cette même année(4).

En Union soviétique, il fut en contact avec les idées trotskystes, sous l'influence de l'Espagnol **Andrés Nin** qui avait été dirigeant de l'ISR, avait été lié avec la première Opposition de gauche russe et qui sera plus tard un des principaux dirigeants du mouvement trotskyste espagnol et une des figures les plus connues du trotskysme international. Ainsi, quand, aux premiers mois de 1932, Sandalio Junco revint à Cuba, il était un trotskyste convaincu (5)

Pour sa part, **Juan Ramón Breá** avait été lié au mouvement étudiant de 1929, avec **Raul Roá**, et, sur l'orientation de Rubén Martínez Villena, participa aux luttes contre la dictature machadiste. Plus tard, il voyagea en France et en Espagne et, dans ces deux pays, eut des contacts avec des trotskystes européens, en particulier avec Andrés Nin, dirigeant de l'Opposition de Gauche internationale et de l'Opposition communiste espagnole. D'Espagne, Breá envoya de la littérature trotskyte à Cuba, et, à son retour au pays en 1931, il était déjà un partisan décidé de Trotsky (6)

Tous deux se lièrent immédiatement aux éléments mécontents de la ligne du PC et contribuèrent à ce que le mouvement trotskyste cubain revêtit cette physionomie. Le trotskysme dans l'île fait ses premiers pas d'organisation avec la création de l'Opposition communiste de Cuba qui apparaît en août 1932 comme fraction à



l'intérieur du PC (7). L'Opposition communiste ne constituait pas un nouveau parti, mais une fraction à l'intérieur du PC qui, comme dans ses premiers temps, ne discutait pas les principes idéologiques et programmatique du mouvement communiste international, se proposait comme objectifs généraux et immédiats la lutte contre les méthodes du PC cubain, qu'elle considérait comme sectaire et bureaucratique.

L'Opposition communiste intégra des militants isolés et des membres des organisations collatérales du parti et ne put compter sur l'entrée de cellules ou de comités de section, sauf dans le cas de Guantánamo, des mois après sa fondation. Elle ne fut jamais un mouvement homogène, ni du point de vue de sa composition sociale, ni de son idéologie, et n'arriva pas à devenir un mouvement de masses. Elle nourrissait de membres de l'AIE, de la DOI et de la FOH (9).

Quelques-uns de ces jeunes étudiants et ouvriers, révolutionnaires honnêtes, étaient en désaccord avec la ligne sectaire du PC et désapprouvaient certaines de ses décisions, comme celle concernant les élections de novembre 1932 qu'ils considéraient comme "*non révolutionnaires, réformistes et faisant le jeu de la dictature*".

C'est de l'AIE qu'est sorti le principal groupe de ceux qui ont formé les rangs de l'Opposition communiste de Cuba. A partir de la mi -1932, sa direction fut contrôlée par le groupe trotskyste que dirigeait au sein de cette organisation **Marcos García Villareal**. L'affrontement ouvert avec le PC eut lieu en octobre de la même année, quand les trotskystes membres de la fraction communiste de l'AIE envoyèrent au Comité central du PC une résolution dans laquelle ils manifestaient leur désaccord avec l'exclusion des rangs du parti de **Gómez Villar** (pseudonyme de Marcos García Garcia Villareal), secrétaire de la fraction communiste de l'AIE, et demandaient une révision totale des méthodes et de la ligne syndicale et politique du PC (10)

En septembre, avaient été exclus du PC - outre García Villareal - Sandalio Junco et et d'autres militants qui avaient pris le chemin du trotskysme (11) Avec les deux derniers apparut dans la fondation du mouvement trotskyste cubain un groupe de membres de l'AIE, militants du PC et de la Liga Juvenil Comunista (LJC) et d'autres qui, sans être membres de l'Ala, étaient liés à elle, comme Luis Busquet, Roberto Fontanilllas; Juan Pérez de la Riva (La Havane), Charles Simeón, Manuel García, Bertha García (Matanzas) Carlos Padrón, Juan Ramón Breá , Carlos González Palacios, Lincoln Larramendy (Santiago de Cuba) et Eusebio Mujal (Guantánamo) (12).

A partir des pages de *Linea*, l'organe de l'AIE, dont le directeur était Marcos García Villareal, et à travers la structure d'organisation de l'Ala, l'opposition communiste réussit à contrôler et influencer cette organisation étudiante dans tout le pays.

Defense Obrera Internacional - organisation collatérale du PC qui avait dans ses tâches principales le développement de l'aide aux prisonniers politiques et la solidarité avec les mouvements progressistes, fut, comme nous l'avons dit, un autre

des noyaux où le trotskysme fut influent et qui nourrit l'Opposition communiste. Les principaux dirigeants de la DOI étaient aussi membres de l'Opposition communiste comme Luis Busquet, Juan Pérez de la Riva, Vargas Gomez, Roberto Fontanillas, Gastón Medina et José Antonio Díaz Ortega. Certains étaient en outre en même temps dirigeants de l'AIE comme Busquet et Fontanillas, et d'autres de la FOH comme Gastón Medina (13). La composition de DOI était hétérogène, une partie de ses membres militaient au PC, d'autres venaient du parti apriste, il y avait des étudiants, des intellectuels ou des employés et autres ouvriers; son hétérogénéité se manifestait aussi dans le domaine idéologique. Les liens de l'Opposition communiste avec DOI s'établirent, en plus de La Havane, dans d'autres localités comme Matanzas, Santiago de Cuba, Guantánamo et le nord de la province d'Oriente (1).

L'autre organisation - celle-là purement ouvrière dans laquelle les trotskystes parvinrent à gagner de l'influence fut la Federacion Obrera de La Habana. En 1932, Sandalio Junco, **Pedro Varela**, Gastón Medina et autres trotskystes prirent le contrôle de l'Exécutif de la FOH, qui, à cette époque, selon Gastón Medina lui-même, " *se limitait à quelques petits syndicats survivants de la croisade antiouvrière du régime de Machado*"(15). Sous la direction des trotskystes, la FOH rompit avec la CNOC et le PC, et essaya d'élargir son influence et son rayon d'action sur le mouvement syndical de La Havane et du reste du pays; elle eut surtout de l'influence dans le syndicat des employés de commerce aussi bien dans la capitale que les autres localités de l'île. En outre ils firent des efforts pour vertébrer des fédérations ouvrières locales parallèles à celles qui étaient affiliées à la CNOC, à Matanzas, Santiago de Cuba, Puerto Padre, Victoria de las Tunas et Guantánamo.

Comme on peut s'en rendre compte, la présence de l'Opposition communiste se manifesta dans les organisations collatérales du Parti (AIE, FOH et DOI) et dans diverses villes du pays. Sa base sociale était hétérogène, avec des éléments de la petite bourgeoisie (16), intellectuels et étudiants, certains d'entre eux communistes ou apristes, et des ouvriers essentiellement d'origine anarchosyndicaliste. Un rapport du parti trotskyste cubain indiquait au centre trotskyste international à Paris que "*très peu de travailleurs militant dans les fractions du PC ont rejoint l'Opposition communiste*" (17).

Ce fut cette base sociale initiale hétérogène la racine qui, avec d'autres facteurs, conduisit quelques années plus tard à des dissensions interne dans le trotskysme cubain et à sa crise.

### **L'Opposition communiste de Cuba et le mouvement trotskyste international**

Sandalio Junco et Juan Ramón Breá, qui avaient déjà une formation trotskyste et avaient introduit à Cuba une littérature avec cette orientation, avec les contacts qu'ils avaient déjà avec les trotskystes européens - particulièrement les Espagnols - contribuèrent à ce que l'Opposition communiste de Cuba prenne un chemin nettement trotskyste et à son affiliation à l'Opposition de Gauche Internationale.

Marcos García Villareal, en sa qualité de secrétaire général de l'OCC, y contribua aussi de façon décisive (18).

Après la constitution de l' OCC, certains de ses membres maintinrent une correspondance avec les trotskystes espagnols et nord-américains et reçurent presse et littérature que ces derniers leur envoyaient (19). Selon l'historien espagnol Pelai Pagès, l'Opposition Communiste des Asturies reçut le renfort de plusieurs militants cubains expulsés par le dictateur Machado, qui s'y établirent (20) Il est très probable que ces exilés envoyèrent à Cuba de la littérature trotskyste.

Ces contacts isolés et pas officiels, de membres de l'OCC avec des trotskystes de l'extérieur, ont contribué à les maintenir informés des problèmes du trotskysme international et augmenter leurs connaissances théoriques de la pensée de Trotsky.

La Gauche communiste d'Espagne (ICE) accordait une attention spéciale au développement du mouvement trotskyste latino-américain. Dans une lettre ouverte du comité exécutif de la ICE envoyée par son dirigeant **Henri Lacroix** "*aux groupes d'Amérique Latine de l'Opposition communiste de gauche*", il les informait au sujet de la décision de la IIIe Conférence nationale, du 26 au 28 mars 1931, de créer un secrétariat chargé des relations avec les groupes latino-américains, de diffuser les idées de la Gauche communiste internationale et d'aider les groupes déjà existants à établir des relations entre eux. La ICE envoyait en Amérique Latine la revue *Comunismo*, le *Boletín Latino-Americano*, ainsi que les livres et brochures des Editions Comunismo (21). C'est précisément à travers la Izquierda Comunista de España que les trotskystes cubains nouèrent des liens avec la direction de l'Opposition de gauche internationale, qui avait son siège à Paris. Dans une lettre du 31 mars 1933, envoyée de La Havane par Juan López à Andrés Nin, principal dirigeant de la Izquierda Comunista española, on l'informait de l'existence de l'Opposition communiste cubaine, de ses principales activités et on demandait du matériel théorique des trotskystes espagnols et de l'Opposition de Gauche internationale (22). Immédiatement, les Espagnols transmirent la lettre à la direction de l'Opposition de Gauche internationale et cette dernière écrivit aux trotskystes cubains en leur disant qu'on leur enverrait du matériel en français et en espagnol, et en les informant des moyens de maintenir une relation stable (23) Ce n'est qu'ensuite, seulement neuf mois après sa création, qu'elle s'affilia officiellement à l'OII.

Ce fait fut reflété par la presse trotskyste espagnole et nord-américaine. En mai 1933, la revue théorique de l'Opposition de gauche espagnole publia une note dans laquelle elle exprimait entre autres:

*"La section de l'Opposition communiste internationale a été constitué à Cuba. Jusqu'à présent les camarades cubains s'étaient bornés à maintenir une correspondance isolée avec la Section espagnole. Mais maintenant [...] ils ont constitué sous une forme organique notre section cubaine"* (24).

Quelques jours plus tard, l'information suivante paraissait dans le périodique des **trotskystes** nord-américains:

"A La Havane, Cuba, a aussi été construite, à l'intérieur du parti officiel, une Opposition bolchevique-léniniste. Jusqu'à présent, ce n'est qu'un petit groupe qui nous demande de la littérature et des contacts avec les autres sections de l'Opposition de Gauche internationale" (25).

La correspondance entre l'opposition communiste de Cuba, les trotskystes français et la direction de l'Opposition de Gauche internationale échangée jusqu'à la fin de juin 1933, reflète l'insistance des Cubains pour qu'on leur envoie du matériel théorique et de propagande, en même temps qu'eux-mêmes donnent des informations sur le déroulement de leur travail d'organisation et l'élaboration de projets de stratégie politique. Ainsi, par exemple, ils demandent à l'Opposition de Gauche internationale ce qu'ils pensent de leur brochure programmatique *En el camino de la Revolución* (26); pour leur part, les dirigeants de l'Opposition internationale promettent d'envoyer de la littérature à Cuba et de s'efforcer d'étudier les problèmes d'Amérique Latine; mais en même temps, ils avertissent qu'ils doutent de pouvoir le faire dans la mesure nécessaire. Ils affirment qu'ils aideront les Cubains à se mettre en contact avec les trotskystes des autres pays latino-américains pour échanger leurs expériences et collaborer entre eux (27).

Dans ces moments, la direction du mouvement trotskyste international, tout en maintenant des contacts avec l'Amérique Latine, ne la considérait pas comme son principal centre d'attention: les yeux, tant de la direction de l'Opposition de Gauche internationale que de Trotsky lui-même, étaient tournés vers l'Europe et avant tout vers les problèmes d'Allemagne et de France. Pour cette raison, outre les facteurs comme la langue commune - le cas espagnol - ou la proximité géographique - celui des Etats-Unis- ce furent les sections de l'Opposition de Gauche internationale de ces deux pays qui exercèrent une grande influence sur le mouvement trotskyste cubain dans ses premières années.

Ce qui précède n'a pas empêché Trotsky d'accorder une certaine attention aux problèmes du mouvement révolutionnaire latino-américain. A partir de 1931 commença une vive discussion entre lui et la direction de l'opposition de Gauche internationale, d'une part, et Andrés Nin et la Izquierda española, de l'autre. La discussion tournait autour des problèmes internes des sections française et espagnole (28). Trotsky connaissait l'influence que la IC espagnole exerçait sur le mouvement trotskyste latino-américain et s'en inquiétait beaucoup. Car il pensait que la littérature des Espagnols, et fondamentalement *Comunismo* pouvait éloigner les trotskystes latinoaméricains de la ligne politique de l'Opposition de Gauche internationale, et écrivait:

*"Les événements d'Amérique du Sud sont très satisfaisants, mais nous ne devons pas oublier que la plus grande partie de l'Amérique du Sud utilise la littérature espagnole. Nous devons attirer l'attention de toutes nos sections sudaméricaines sur nos divergences avec la section espagnole. Ce serait bien de leur envoyer en*

*espagnol ma correspondance avec Nin ou au moins deux lettres sur les questions espagnoles".*

Tout paraît indiquer néanmoins que les échos de la polémique de Trotsky contre Nin n'ont pas atteint Cuba, car nous n'avons rencontré aucune référence, ni dans les documents, ni dans la presse trotskyste de l'époque et de même aucun des trotskystes de ces années que nous avons interviewés n'a fait aucune allusion à cet égard.

Dans la période que nous étudions, à savoir jusqu'en 1935, Léon Trotsky n'eut pas de contacts directs avec les trotskystes cubains, bien qu'il écrivit à l'occasion, comme nous le verrons plus loin, sur les problèmes de Cuba. Indubitablement, ce furent les Nord-américains et les Espagnols qui exercèrent une grande influence sur le mouvement trotskyste cubain dans ces années et surtout l'Opposition de gauche espagnole.

### **Stratégie et tactique**

L'Opposition communiste de Cuba ne fut pas comme plus tard non plus le Parti bolchevique-léniniste cubain, une force politique homogène puisqu'en son sein débattaient des tendances divergentes pour des questions d'objectifs et de tactique (30) qui avaient leur origine dans leurs propres racines internes comme dans l'influence du trotskysme international, Les trotskystes intensifiaient leur travail de prosélytisme dans le mouvement ouvrier et étudiant, ainsi que dans les rangs même du Parti communiste et, dans sa propagande, les attaques contre la direction de ce dernier étaient de plus en plus vives.

Pendant les dernier mois de 1932 et le premiers de 1933, les membres de l'Opposition communiste furent exclus du PC (31). Néanmoins les trotskystes cubains considéraient qu'ils faisaient partie du mouvement communiste international et proclamaient qu'ils avaient le devoir de lutter pour "régénérer" le PC de Cuba et l'Internationale communiste. Souvent, ils suivaient la ligne du mouvement trotskyste international de ne pas construire des organisations indépendantes et de travailler à l'intérieur des partis communistes pour prendre leur contrôle; cette ligne, qui fut maintenue à l'échelle internationale jusqu'à la deuxième moitié de 1933 fut poursuivie à Cuba jusqu'à sa modification à l'échelle internationale et la constitution dans le pays du Parti Bolchevique-Léniniste, en septembre 1933.

Une des première expressions publiques de l'Opposition communiste que nous avons pu localiser est un manifeste publié à Santiago de Cuba en janvier 1922 sous le titre de *Partido Comunista de Cuba. Buro de Oposición, comunista. Que significa el congreso de la UFON ?*, dans lequel était dénoncé le caractère propatronal, promachadiste et anti-ouvrier du congrès convoqué par le dirigeant syndical réformiste Juan Arevalo pour se tenir à Cienfuegos. En outre, dans le manifeste, on appelait à former un Front unique des Ouvriers et des paysans et on

appelait à lutter pour la journée de huit heures, contre les licenciements, pour la sécurité sociale, pour les chômeurs et l'exclusion des dirigeants jaunes des organisations ouvrières (32). Mais le premier document publié par les trotskystes cubains où s'exprime un projet politique précis fut le *Manifiesto programmatico del Buro de l'oposición comunista*, rendu public à Santiago de Cuba en janvier 1933 (33).

Ce Manifeste, outre *En el camino de la Revolución. Cuba 1933*, publié par le Comité central de l'Opposition communiste (34) et *Los Estatutos de la Oposición comunista de Cuba* (35) constituèrent les trois documents importants de cette organisation car ils contenaient les fondements théoriques et organisationnels ainsi que le projet politique et idéologique qui servirait de guide à son action politique.

Comme nous déjà noté, l'Opposition trotskyste se considérait comme faisant partie du mouvement communiste - de fait, il y eut une série de cas où ses militants furent pour un temps dans le PC ou la Ligue Juvenil comunista, jusqu'à leur exclusion de ces organisations pour leur activité trotskyste - c'est pour cela que le premier des trois documents paraît sous l'entête de "*Partido Comunista de Cuba*". Dans le *Manifiesto* sont ébauchés les principes programmatiques qui seront développés ultérieurement plus largement dans le *Programa del Partido Bolchevique Leninista*. Après une brève introduction dans laquelle, entre autres, s'exprime l'idée que l'Opposition communiste est apparue comme une nécessité révolutionnaire à des moments où toute passivité doit être interprétée comme une trahison et où toute indécision suppose un opportunisme, le pire de tous les crimes contre-révolutionnaires (36) est que "*c'est précisément dans ces moments où il semble que le doute se manifeste dans nos rangs*", passe de l'analyse de l'avenir historique cubain à partir de 1868 pour essayer d'analyser la structure de classes et les intérêts socio-politiques en jeu dans les années 30.

Fort sagement, le document expose comment, après la dernière guerre d'indépendance s'est produite la pénétration économique et l'ingérence politique nord-américaine à Cuba, qui a empêché le développement d'une bourgeoisie indigène suffisamment forte, du point de vue économique et politique, pour éviter la subordination à l'impérialisme étatsunien et comment les gouvernements cubains avaient été obligés de servir les intérêts des Etats-Unis et que c'est de cela - pas seulement de sa faiblesse - que découlait son caractère antinationnal. Quelque chose qu'ils ne parvenaient pas à comprendre était que le gouvernement de Gerardo Machado, au moins pendant une bonne partie de son existence et jusqu'à ce qu'il ait perdu sa base sociale et se soit transformé en gouvernement d'une clique restreinte, fut l'expression des intérêts d'un secteur de la bourgeoisie indigène, en même temps qu'il était au service des Etats-Unis. C'est-à-dire qu'il n'est pas tenu compte de l'existence de divers secteurs dans la bourgeoisie cubaine, bien que son incapacité à prendre la tête d'une véritable révolution démocratique bourgeoise soit clairement démontrée. Plus loin dans le *Manifiesto*, on fait une brève analyse des différentes forces d'opposition à la dictature machadiste et on pronostique trois possibilités auxquelles pourrait conduire la combinaison des contradictions existant dans le

pays: 1) une révolte de l'opposition bourgeoise, 2) un accord entre elle et Machado, 3) l'intervention militaire des Etats-Unis. Devant ces trois possibilités, on trace la ligne de travailler pour former un front unique, avec l'objectif de lutter pour la révolution populaire, agraire et anti-impérialiste. Au cas où l'opposition bourgeoise se révolterait, on proposait d'y participer de façon indépendante, afin de la transformer en cette révolution agraire et anti-impérialiste à laquelle on aspirait. S'il y avait entente entre l'opposition bourgeoise et Machado, la réponse serait: front unique pour la révolution; et si les Nord-Américains intervenaient "*Une fois encore la Sierra Maestra et le camarade Mauser auraient la parole*" (38).

Dans le document on définit le caractère de la révolution; l'impérialisme américain comme son ennemi principal et la bourgeoisie indigène comme son allié intérieur. Les forces motrices de la révolution qui intégreraient le front unique seraient les ouvriers d'industrie et les ouvriers agricoles, les petits paysans, les chômeurs, les étudiants et les employés. Comme on peut s'en rendre compte, au moins sur le plan théorique, au début de 1933, les trotskystes cubains avaient défini avec clarté et de manière pénétrante aussi bien le caractère que devait avoir la révolution anti-machadiste que son ennemi principal et ses alliés et ennemis de classe.

On affirmait aussi que les conditions existaient pour commencer la révolution, car "*la Révolution populaire, agraire, anti-impérialiste, n'est pas un beau rêve, mais une réalité imminente qu'il nous faut commencer tout de suite*" (39). Quelques mois plus tard, en mai 1933, on observe un changement dans ces conceptions. Ainsi, *En el camino de la Revolución. Cuba 1933*, assure: "*Actuellement la Révolution agraire et anti-impérialiste n'est pas à l'ordre du jour, mais seulement les tâches spécifiques de conquête des masses et de préparation du terrain pour la Révolution*" (40). Et dans une autre partie du document; "*Il n'existe pas actuellement une radicalisation de masse ni même une croissance du mouvement ouvrier*" (41). La considération que n'existent pas encore les conditions pour la révolution se basait sur ce que le mouvement ouvrier et populaire n'avait pas pris sa dimension et on ne reconnaissait pas - trois mois seulement avant la chute de la dictature de Machado - la montée des luttes populaires qui évidemment ne cessaient de se renforcer (42). D'un autre côté, le caractère de la révolution était défini comme agraire et anti-impérialiste et le qualificatif de populaire était éliminé. *En el camino de la Revolución*, on reconnaissait que l'impérialisme tentait de transformer pacifiquement la situation politique à travers la médiation [entreprise par le secrétaire d'Etat américain **Sumner Welles**] que l'opposition bourgeoise faisait le jeu de ces manœuvres, qu'il existait des organisations de la petite bourgeoisie, hostiles à la médiation, qui continueraient la lutte, que ce n'était pas [de bonne] tactique de lancer dans ce moment le mot d'ordre de gouvernement ouvrier et paysan, et qu' 'il n'existait pas encore un parti prolétarien suffisamment fort pour se lancer tout de suite à la conquête du pouvoir (43). On affirmait à juste titre:

*"Une erreur souvent commise ici, et qui est à la base de toutes les erreurs sectaires, consiste à confondre le caractère spécifique des classes actuellement en lutte à Cuba et de qualifier et regrouper sous une dénomination commune tous les groupes révolutionnaires opposés à la ligne communiste [...] Présenter le problème sous une forme aussi simpliste, baptisant "social-fascistes" et laquais de l'impérialisme aussi bien Menocal que Mendieta, les groupes petits-bourgeois que les groupes étudiants, sans essayer de mettre à profit pratiquement les divisions internes de ces noyaux, sans différencier leurs orientations politiques [...] c'est isoler les ouvriers du reste de la lutte, les pousser sur un plan tel qu'il leur sera impossible de regrouper autour deux, pour s'emparer du pouvoir, les masses paysannes et les secteurs qui se sentent opprimés et mécontents". (44)*

Ce qui est noté là montre que la direction de l'OCC faisait une appréciation théorique correcte des forces politiques et de classe qui agissaient dans le scénario du moment et de la tactique la plus conséquente. Néanmoins, bien qu'ils aient apparemment compris le rôle de la petite bourgeoisie dans la société néocoloniale cubaine des années 30, en réalité, il n'en fut pas ainsi. Tout en critiquant la direction du PC pour des effets de sectarisme et de dogmatisme sous l'influence de la ligne "classe contre classe" émanant de l'Internationale communiste à l'époque, les mêmes tombaient dans des erreurs équivalentes. Dans ce même document, ils démontraient qu'ils n'étaient pas parvenus à comprendre le rôle révolutionnaire des secteurs les plus avancés de la petite bourgeoisie cubaine et si, pour une part - comme nous l'avons indiqué - ils montraient la nécessité de différencier l'opposition bourgeoise (Mendieta-Menocal) des groupes petits-bourgeois qui luttait contre Machado, ils disaient par ailleurs:

*"Cela ne signifie pas qu'il existe un secteur petit-bourgeois disposé à faire cause commune avec le prolétariat et à soutenir jusqu'au bout les principes de la révolution. Une telle affirmation serait complètement fautive et dangereuse. Les noyaux petits-bourgeois qui se maintiennent dans la lutte n'aspirent qu'à conquérir des positions meilleures" (45)*

La petite bourgeoisie, pour eux, était exclue du concept de masses populaires. Seuls y appartenaient les ouvriers et les paysans, les seules forces qu'ils considéraient comme révolutionnaires. *"Ainsi, nous conquerrons les masses populaires et nous éviterons que la petite bourgeoisie peine à se maintenir en lutte, s'approprie du bénéfice de ce moment transcendantal et incomparable de la révolution"*.

On a parfois essayé de présenter le mouvement trotskyste cubain des années 30 comme une alternative marxiste conséquente face à la ligne sectaire du PC. Rien n'est plus loin de la réalité. S'ils ont bien formulé certaines appréciations dans certains cas, en général, du point de vue théorique et pratique, ils n'ont pas suivi une politique moins sectaire et moins dogmatique que celle du PC. Ils essayaient d'atteindre une prétendue unité, mais pas entre égaux; les autres devaient reconnaître l'hégémonie des trotskystes, leur caractère d'avant-garde révolutionnaire et, en tant que tels, se soumettre à eux. Ainsi pouvait-on l'observer



dans la ligne syndicale : au lieu de lutter pour une centrale syndicale unitaire comme l'avait été la CNOOC au temps d'Alfredo López, qui regroupait les ouvriers des différentes tendances, pour l'Opposition communiste "*la tâche d'unification du mouvement syndical se présente sous la forme d'une lutte impitoyable et cruelle contre les sectaires (lire contre les partisans de la ligne du PC) d'une part, et les réformistes, syndicalistes et social-fascistes de l'autre*" (47). Ce caractère autoproclamé d'avant-garde révolutionnaire unique et exclusive, ils le proclamaient dans leurs *Estatutos* : "*L'Opposition communiste de Cuba est l'unique avant-garde révolutionnaire du prolétariat et l'unique organisation capable de conduire de façon révolutionnaire, jusqu'au bout, la lutte de la classe ouvrière de Cuba contre les exploités indigènes et étrangers*". (48)

En dépit de sa relative lucidité dans la compréhension de la réalité nationale du moment, le sectarisme et le dogmatisme qui ont marqué dès sa naissance le trotskysme cubain l'ont empêché, avec d'autres facteurs, de s'insérer effectivement dans le mouvement populaire et révolutionnaire du pays, puis l'ont éloigné, non seulement de la petite bourgeoisie mais de la majorité de la classe ouvrière.

### **Principes d'organisation et structure pour s'emparer du pouvoir**

Comme nous l'avons indiqué, l'OC de Cuba a surgi au sein du PC comme un mouvement qui s'autoproclamaît renouvateur, authentiquement marxiste, vrai continuateur du léninisme et qui poursuivait l'objectif de libérer le parti du prolétariat cubain des "*nocives influences staliniennes de la troisième période*". Non que l'OC ne se soit pas initialement proposée la création d'un nouveau parti indépendant du PC existant, comme groupe fractionnel, elle adopta une structure qui constituait de fait un appareil d'organisation parallèle à l'intérieur du PC. En pratique, le chemin qu'ils ont suivi ne pouvait conduire qu'à la création d'un nouveau parti. Un moment important de ce transit fut l'établissement de ses propres normes de vie organique avec l'élaboration des *Estatutos* de la Oposición comunista de Cuba (49) document que l'on fit connaître deux mois et demi avant la constitution du Parti bolchevique léniniste, qui sanctionna et compléta un fait déjà accompli. Ce fut le point de la transition de l'OC au PBL.

Après s'être proclamé "*l'unique avant-garde révolutionnaire du prolétariat*" née des rangs du PC et après avoir lutté en son sein contre la direction sectaire et avoir été exclus, ce document exprime qu'il se structure maintenant de façon organique pour éviter la destruction du mouvement communiste à Cuba. Avec l'application nationale de la ligne qui correspond à un parti inspiré par les principes révolutionnaires du marxisme (50)

Les *Estatutos* fixaient la structure, les principes d'organisation, la discipline ainsi que les droits et devoirs des membres de l'organisation. Ils sont les mêmes que ceux de n'importe quel PC du monde en ces années (51).

Selon eux, "L'OC a pour base le centralisme démocratique, unique façon de maintenir l'unité absolue de l'organisation de la base au sommet. Le centralisme démocratique consiste en l'élection tant des organismes inférieurs que des organismes supérieurs, de la base au sommet ( par les juntas de cellules, les conférences et congrès; b) obligation pour les organismes supérieurs de rendre périodiquement des comptes de ses activités à tous les membres de l'OC de Cuba; c) Acceptation obligatoire des décisions des organismes supérieurs de l'OC par les organismes inférieurs, discipline sévère pour les membres, exécution rapide et ponctuelle des décisions du CC et autres organes de l'OC de Cuba. Les résolutions adoptées dans les congrès, conférences, juntas de cellules de l'OC doivent absolument être exécutées, même si un groupe de membres de l'organisme qui les ordonne ou les reçoit ne les approuve pas; à toutes les questions posées dans les cellules et autres organismes de l'OC provoqueront une discussion libre et la plus longue possible, à condition qu'elle se déroule au sein même de l'organisation et qu'elle ait comme objectif principal l'amélioration des méthodes de travail, de la stratégie et de la tactique de l'OC. Une fois que conférences ou congrès ont pris une décision sur les questions discutées la discussion se terminera et la minorité se soumettra à la décision de la majorité" (52).

Nous citons in extenso les *Estatutos* en ce qui concerne le centralisme démocratique pour que l'on puisse observer comment s'est établie de façon théorique l'articulation entre la démocratie interne la plus large et un centralisme strict comme garantie du maintien d'une solide unité. Dans l'activité pratique néanmoins, les trotskystes, tant dans le PC quand ils y appartenaient encore, qu'au-dehors - c'est-à-dire au sein de l'OC - n'appliqueront pas ces principes de façon conséquente.

Nombre d'orientations des organismes supérieurs de l'OC ou des décisions prises, n'étaient pas réalisées; nombre de problèmes n'étaient pas discutés à l'intérieur de l'organisation, mais l'étaient en public, déjà à l'époque dans laquelle ils avaient été exclus et agissaient dans l'OC et plus tard dans le PBL.

Comme on peut l'observer, dans les *Estatutos*, il n'est pas question de la liberté de tendances ni de la liberté de fractions; néanmoins l'hétérogénéité même du mouvement trotskyste cubain et les influences internationales qu'il subissait ont conduit à l'apparition - comme nous le verrons plus tard - de tendances qui ne respectaient pas la stricte discipline interne du PBL et agissaient comme des forces centrifuges qui ont contribué à la crise de ce parti quelques années plus tard

### **Les trotskystes et la lutte contre Machado : évaluations finales**

Ce qui est indiqué ci-dessus montre clairement que le mouvement trotskyste cubain à ses débuts, malgré toutes ses inconséquences et son rôle de dissociation à l'intérieur du mouvement ouvrier et populaire était caractérisé par son caractère anti-impérialiste, par son orientation révolutionnaire, son attachement au marxisme et à la défense des intérêts nationaux. Il comptait dans ses rangs, en majorité, des

hommes et des femmes très jeunes qui agissaient honnêtement, guidés par l'aspiration à provoquer des changements radicaux dans la société cubaine, à l'écart des erreurs qu'ils manifesteront dans leur pratique politique ou des défaitistes que chacun d'eux allait suivre des années plus tard.

Les trotskystes considéraient en mai 1933 que la révolution n'était pas encore à l'ordre du jour. Néanmoins, quelle fut leur attitude devant la médiation Sumner Welles et la grève qui renversa en août de cette année la dictature machadiste ? La réponse à cette question nous permet de nous approcher de la posture qu'ils prirent face à l'ingérence impérialiste à Cuba et son fidèle serviteur indigène. Dans *En el camino...*, déjà cité, de mai de cette année, l'OC dévoilait les objectifs de la médiation et la condamnait (53) Un mois plus tard, le 28 juin, les trotskystes, à partir de l'Ala Izquierda Estudiantil publient un manifeste dans lequel ils refusent "la médiation et les hésitations qu'elle provoque" (54) Déjà, en novembre 1932, dans un autre manifeste de l'AIE, ils avaient mis en garde contre les manœuvres du gouvernement des Etats-Unis:

*"La nouvelle solution que l'on prétend donner aux problèmes de Cuba - une solution imposée par l'impérialisme, ne peut d'aucune manière répondre aux besoins des ouvriers, paysans et étudiants de Cuba [...] En réalisant en fait ces intentions pacifiques, le gouvernement assassin de Gerardo Machado qui garantit sa vie et son entreprise par l'intervention officielle des Etats-Unis et abandonnera la pays, laissant la place à de nouveaux gouvernants dont personne n'ignore la soumission à Wall Street. Cela veut dire que l'impérialisme veut à tout prix éviter le déchaînement d'un mouvement insurrectionnel de masse".*

La médiation fut combattue depuis ses débuts par l'OCC et les organisations contrôlées par les trotskystes comme l'AIE et la FOH (56). C

Dans les premiers jours de juillet 1933 commença une grève pour des revendications immédiates des ouvriers du transport à La Havane qui s'étendit à d'autres secteurs dans tous le pays jusqu'à se transformer en une formidable grève générale politique contre Machado, et à laquelle participa non seulement la classe ouvrière mais le peuple entier et toutes les organisations d'opposition à la dictature qui n'avaient pas accepté la médiation; le PC, la CNOC, la DEU et autres organisations jouèrent un rôle important dans sa direction à ses débuts. La Fédération ouvrière de La Havane, dirigée par les trotskystes, avait aussi appelé les syndicats qu'elle contrôlait à la grève pour leurs revendications immédiates et contre la dictature. Quand la grève manifesta son moment de puissance maximale, le Comité central du PC prit position pour l'arrêter: c'est ainsi que se produisit ce que l'on appelle "l'erreur d'août". Devant le refus des organisations ouvrières de la CNOC elles-mêmes d'abandonner la grève, le CC reconnut son erreur et maintint l'orientation de sa continuation jusqu'à la chute de Machado. Aussi bien dans ces moments que d'autres, plus récents, les ennemis du mouvement révolutionnaire s'emparèrent de cette erreur pour attaquer le PC, l'accusant de pactiser avec Machado et de trahir

Comme l'a bien relevé Raul Roá (57): "*Bien que d'une importance évidente et avec des implications nuisibles au cours du mouvement révolutionnaire, comme dût le reconnaître le Parti lui-même dans une critique et autocritique sans fard, "l'erreur d'août" fut ceci: une erreur politique, fruit de multiples facteurs et contingences. Qui pourrait ajouter, sans attenter de façon malhonnête à la vérité, qu'elle fut l'œuvre de la mauvaise foi ou la conséquence d'une distorsion morale ?*"(54)

Nous ne nous étendrons pas sur l'analyse détaillée des circonstances et causes de "l'erreur d'août", car nous nous éloignerions de l'objet de ce travail (59).

Comme nous l'avons indiqué, les trotskystes, à partir de la DOH, avaient appelé à la grève et maintinrent, à partir du 5 août le mot d'ordre de continuation de la grève tant que toutes les revendications ne seraient pas satisfaites et avant qu'ait été liquidé le régime politique de l'oppression impérialiste. Dans un manifeste publié le 12 août, ils répétèrent le mot d'ordre de "*grève générale*" et de "*A bas Machado*" en même temps qu'ils attaquaient avec de fortes invectives le PC et la CNOC

Les trotskystes essayèrent de capitaliser l'erreur du PC en l'utilisant comme argument pour se présenter comme les principaux initiateurs et dirigeants du formidable mouvement populaire qui renversa la dictature machadiste.

Les attaques mutuelles entre trotskystes et communistes, non seulement sur la question de la grève d'août mais en général, accentuèrent les contradictions au sein du noyau le plus avancé politiquement des travailleurs cubains. La scission était déjà un fait, sans possibilité de reculer (60). Bien que le groupe trotskyste ait été numériquement faible - il ne réussit à attirer à lui que peu de militants du PC et ne provoqua pas un schisme chez ce dernier, mais un découragement d'une petite fraction de ses militants et ne put attirer les grands secteurs populaires dans le pays - la division qu'il provoqua ne devait servir qu'aux ennemis de la révolution populaire.

#### NOTES :

1 . Certains auteurs, parmi lesquels émerge Victor Alba, ont suggéré que Mella se montra partisan des idées trotskystes et que, d'une certaine façon, il était lié au mouvement trotskyste au Mexique; ils émettent donc l'hypothèse que Mella fut assassiné, non par les agents du dictateur Machado mais par les communistes eux-mêmes avec la complicité de Tina Modotti (Cf. Victor Alba, *Historia del movimiento obrero en América Latina*; Julian Gorkin, *Como asesino Stalin a Trotsky*; Bernardo Claraval, *Cuando fui comunista*). D'autres se sont fait écho de ces affirmations (cf. Octavio Paz; "Frida y Tina: vidas no paralelas", Philippe Cheron "Del gusto por la mistificación a proposito de Tina Modotti"; *Vuelta* 82, México, sept. 83; Jorge Garcia Montes et Alonso Avila, *Historia del Partido Comunista de Cuba*, Alejandro Galvez Cancino, "L'auto-absolution de Vidali et la mort de Mella" dans *Cahiers Léon Trotsky*, n° 26, Paris, juin 1986). Aucun de ces auteurs n'a néanmoins pu démontrer une seule de ces affirmations et tous présentent un dénominateur commun, la mythologie et la virulence anticommuniste. Mella, depuis son arrivée au Mexique en 1926, jusqu'à son assassinat en janvier 1929, se partageait entre la lutte contre la dictature de Machado, à partir de l'ANERC, et les tâches du PC mexicain, fut membre de son Comité

central et devint même son secrétaire général de juin à septembre 1928 quand Rafael Carrillo séjourna à Moscou. Selon les affirmations d'Arnaldo Martínez Verdugo, il fut accusé par Vittorio Codovilla et Ricardo Martínez d'être sur des positions trotskystes - en se basant sur ses divergences avec certaines orientations de l'Internationale communiste, par exemple les rapports avec la création d'une troisième centrale syndicale au Mexique, la CESUM-, mais que, une fois analysé ce problème par le CC du PCM, ce dernier décida de se tourner vers l'Internationale en récusant ces accusations comme infondées et pour l'informer que Mella lui-même avait été l'auteur des thèses du CC dans laquelle était définie la position du PCM contre le trotskysme. Jusqu'à sa mort, Mella resta dans les rangs du PCM. Par ailleurs, il y a pas mal de temps qu'a été complètement démontré que les responsables directs de l'assassinat de Julio Antonio Mella furent José Magrinat et le *pistolero* López Valina qui étaient au service du dictateur Machado. Cf Olga Cabrera, "Un crimen político que cobra actualidad", *Nueva Antropología*, n.27, México, juillet 1988. *Partido Comunista y los problemas de la Revolución en Cuba*; Biblioteca del Instituto de Historia de Cuba, La Habana, 16-18, Lionel Soto, *Revolución del 33*; Editorial de Ciencias Sociales, II, 1977, 162-3 et 169-171. 169-71.

2 *Ibidem*, pp.7-8. 4

3 Sur la Deuxième Conférence des Partis Communistes d'Amérique Latine tenue à Moscou, pratiquement rien n'a été publié; la plus étudiée jusqu'à présent est la Première tenue à Buenos-Aires en 1929 dont les documents ont été publiés ainsi que de nombreux travaux analysant son développement et son importance, et, dans une moindre mesure la Troisième à Montevideo 1935. Sur la deuxième, à Moscou, on ne trouve qu'une brève référence dans B.Koval, *Movimiento Obrero en América Latina 1917-1959*. La participation à cette dernière de Rubén Martínez Villena et Sandalio Junco est mentionnée dans le livre de Raul Roá, *El fuego de la semilla en el surco* (Martínez Villena, *Poesía y prosa* III, Editorial Letras Cubanas, 1984.

4 Cf Rubén Martínez Villena, *op.cit.*, Raúl Roá, *op.cit.* Comité central del Partido Comunista de Cuba; "Resolución sobre la oposición, en el Partido", 6 septembre 1932, 10. Cf Ladislao González Carbajal., Roberto Pérez Santiestebán, "Introducción" de Juan Ramon Breá et Mary Low, *La Verdad contemporánea*, 362-354, et lettre de Mary Low à l'auteur, 23 octobre 1996.

5 Cf Bolshevik-Leninist Party (Cuban Section of the International Communist League à "International Secretariat" La Habana, 20 mars 1935

6 *Ibidem* et CC du PC de Cuba, "Resolución sobre la Oposición en el Partido, *op.cit.* 8..

7 *Ibidem*, p. 31-5. 31-5, Lionel Soto, *ob. cit* 149 "Plataforma electoral del Partido Comunista de Cuba para las elecciones de 1932." en Mirta Rosell, *Lucha obreras contra Machado*, Ed.de SC, 1973, pp 188-211 Les ennemis du mouvement communiste cubain avaient essayé de présenter la participation du PC aux élections de 1932 comme une trahison consciente du mouvement populaire. Le PC expliqua dans le document mentionné qu'il s'agissait de combiner les diverses formes de lutte de manière souple et d'utiliser la tactique léniniste de la lutte parlementaire, non avec l'objectif de prendre le pouvoir, mais celui de faire connaître les objectifs révolutionnaires; Il est indubitable qu'il ne s'agissait nullement d'une trahison, mais si ce fut une erreur, le mot d'ordre d'aller aux élections avec "*le vote en blanc dans la colonne*" quand la dictature de Machado patronait un régime de terreur dans le pays et que n'existaient pas les plus minimes conditions de "*légalité bourgeoise*" que l'on pouvait utiliser. la décision ne fut pas comprise par beaucoup et les éloigna du PC

- 8 Cf Ladislao González Carbajal, *El Ala Izquierda Esiantil y su época*, Ed.SS, 1875; pp.78-79. Lettre du PBL, *ob.cit.* "Fracción Comunista del Ala Izquierda de Cuba al Comité central del Partido comunista de Cuba", La Habana, 5 octobre 1932, AIH Salvador Villaseca, D 284., octobre, 1932..
- 9 Ladislao González Carbajal, *ob.cit.*, . 78. CC du PPC, "Resolución"; *ob.cit.*
- 12 .Comité Central del Partido Comunista de Cuba "Resolución", pp. 8-12. Carta del BL Party, entrevues réalisées par l'auteur avec Manuel Tur Lambert, José Antonio Portuondo, Sergio Mateo, Julio Le Riverend, Abelardo Ramas Antuñez, Idalberto Ferrera Acosta, (La Havane), Manuel García, Luis Miyares, Roberto García Ibañez, Antonio Ferrer Cabello (Santiago de Cuba), Roberto Miñeto et Luciano García (Guantánamo); entrevue de Robert Alexander avec Charles Simeón (New Jersey); entrevue réalisée par M Tuñez, Idalberto Ferrer Acosta, Manuel García Suarez, Berta García López (Matanza); Manuel Pedro Verdecie Pérez, Luis Galani Tireses (Las Tuñas), Luis Miyares García, Roberto García García Ibañez, Antonin Ferrer Cabello (Santiago de Cuba), Roberto Miñeto et Luciano García (Guantánamo); entrevue de Robert Alexander avec Charles Simeón (New Jersey); entrevue réalisée par Maricela Vazquez Rodriguez avec Angel Murillo Granjel (La Habana), lettre de Carlos Pádrón Ferrer à l'auteur, *ob.cit.*
- 13 .Comité Central del Partido Comunista de Cuba, "El Partido Comunista, p. 43.
- 14 .Cf "A los obreros y campesinos; al pueblo trabajador": Manifiesto del Buro provincial de Oriente de Defensa Obrera Internacional (Oposicion ) Santiago de Cuba, 3 juillet 1933, Defensa Obrera, I; Puerto Padre; 27 août 1934 entrevistas a Manuel García, Luis Miyares, Pedro Verdecie.
- 15 " *se limitait à quelques syndicats mineurs, survivants de la croisade antiouvrière du régime Machado*" , Lettre du Bolshevik Leninist Party; *op.cit.*.
- 16 . On trouve dans différents documents , pas seulement du PC , mais des trotskystes eux-mêmes; l'accent mis sur la composition sociale petite bourgeoise de l'Opposition communiste de Cuba.. Cf la lettre du PBL déjà citée, "*Rapport à la conférence d'alarme de la IVE, par le département latino-américain*", *Documents of the Fourth International. I. The Formative Years*, Pathfinder press, NY 1973.
- 17 . Lettre du PBL, *ob.cit.*; 8.
- 18 .*Ibidem.* P.9. *Comunismo*, organe théorique mensuel de la Gauche communiste espagnole, Madrid, mai 1937; *The Militant* NY 10 juin 1933.
19. *Comunismo*; *ob.cit.*; entrevues avec Luis Miyares et Pedro Verdecie; Dans les archives de Miyares se trouvent des exemplaires de la revue *Comunismo* des années 32 et 33, et dans celles de Pedro Verdecie on trouve des textes trotskystes édités en Espagne qu'il assure avoir reçus dès 1932.
0. Pelai Pagès *El movimiento trotskista en Espana 1930-1935*, p. 83. Pagès indique comme source la lettre que lui envoya I.Iglesias le 2 mai 1975.
- 21 .Henri Lacroix, (ps.de Francisco García Lavid -CLT) Comité Ejecutivo de la Izquierda Comunista Española."A los grupos de América Latina de la oposición comunista de izquierda", Bernardo Claraval. *Cuando fui comunista* , pp. 62-63;:Pagès, *op.cit.*.pp. 100-
22. Lettre de Juan López à A.Nin, La Havane, 31 mars 1933, IIHS Amsterdam
- 23 . Lettre de l'Opposition de gauche internationale (BL) "A l'opposition de Gauche Cuba" , Paris 29 juin 1933.IIHS.
24. *Comunismo* *ob.cit.* p.. 234
25. *The Militant*, NY 10 juin 1933.
- 26 Opposition Communiste de Cuba; Secrétariat général "A la section française de l'Opposition de gauche internationale", La Havane s.d. IIH27.
- 27 Opposition de Gauche internationale "A :l'opposition, com. de gauche Cuba", Paris 29 juin 1933; IIHS..

28 Selon Pagès, les divergences entre Trotsky et Nin commencèrent quand Rosmer quitta la direction de la Ligue française avec l'approbation du premier; par ailleurs Trotsky appuyait le groupe dirigé par Lacroix qui constituait une minorité dans la ICE qu'il avait quittée.; Nin et la direction trotskyste espagnole critiquaient Trotsky et le Secrétariat international parce qu'ils appliquaient des méthodes incorrectes; pour sa part Trotsky accusait Nin de freiner la formation de l'Opposition espagnole et de faire tout son possible pour l'isoler de l'Opposition internationale.[ILT: le désaccord se situait dans la tendance des Espagnols à fonder très vite un parti alors que Trotsky resta jusqu'en 1933 sur la ligne de l'opposition].

29 Trotsky, *Œuvres*, mars-Jul. 33, p. 161.

30 . Entrevue de Robert Alexander avec Charles Simeón, *ob.cit.*, pp. 8-10; Lettre du PB. *Op.cit.*7--9

31 . CC du PCC, *ob cit* 8-10; S *ob Cit* oto, *ob.cit.* 161

32 ANC (Archives). Especial. leg 1. Exp.194

33 *Ibidem*, Exp. 193/., Leg 1, Exp 194.

34 CC de l'OC, *En el camino de la revolucion. Cuba 1933*, 10 mai 1933, La Havane, ANC, Especial, Leg 14, Exp. 14135

35 Archivo Historico Provincial de Santiago de Cuba, Tribunal de Defensa Nacional. Leg 3, Exp.30..

36 PC de C *Manifiesto programatico del Buro de Oposicion comunista*, p. 1

37 *Ibidem*..

38 *Ibidem*..

39. *Ibidem*

40 CC de l'OC, *ob.cit.* . 6.

41 *Ibidem*.

42 Cf Rubén Martínez Villena; "<Las contradicciones internas del imperialismo yanqui en Cuba y el alza del movimiento revolucionario", dans Josefina Mesa Paz, *Rubén: antologia del pensamiento politico*:: 437-49.

43 .CC de l'OC. *op.cit.* 3-4=44 *Ibidem*.

45 *Ibidem* 3.

46 *Ibidem*.4

47 *Ibidem*, 11

48 OCC, *Estatutos*, 1.

49. *Ibidem*.

50. *Ibidem*.

51. L'organisation de base était la cellule qui pouvait être constituée sur un critère de travail, dans des usines, ateliers, bureaux et centres de travail; ou dans des villages ou quartiers. Son instance supérieure était la Junta de cellule. Les organismes intermédiaires, les sections et les districts; la section regroupait un certain nombre de cellules et le district les sections d'un territoire donné. L'instance suprême, à tous les niveaux, étaient les conférences de section, formées de délégués des cellules et les conférences de districts avec des délégués des sections; entre deux conférences, les organes dirigeants seraient le comité de section et le comité de district respectivement, le congrès national devait être l'organisme suprême de l'OC formé par des délégués de cellules et se chargerait d'élire le CC, instance supérieure de l'OC entre deux congrès. Il serait à son tour chargé d'élire un bureau politique qui dirigerait l'organisation dans les intervalles des réunions du CC. Si l'on ne pouvait faire un congrès national, on faisait des conférences avec des délégués de toutes les sections. La conférence nationale avait pouvoir d'élire le comité central. Au niveau du CC, des Comités de districts et de sections, seraient créés des départements subordonnés à ces organismes dirigeants, avec des tâches spécifiques, dirigés par un secrétaire:à l'organisation et aux finances,

propagande et agitation, syndical, anti-guerre et anti-impérialiste. Le travail des secrétaires de département serait contrôlé par le secrétaire général.

52. *Ibidem*, p. 2

53 CC de l'OC.*ob.cit*; 2-3.

54 "Au peuple de Cuba ! A tous les étudiants!" La Havane, 28 juin 1933, Manifeste de l'AIE, *Pensamiento critico* n. 39 La Havane, avril 70.

55 AIR, CC "A todos los estudiantes de Cuba! A los trabajadores"; La Havane, 27 novembre 1952, in Hortensia Pichardo, *Documentos para la Historia de Cuba*, Ed.CCS. III, 1972 p 540.

56 Raul Roa *La Revolucion de 1939 se fue una bolina*, Instto del Libro, 1969; p. 276

57 Cf Maria Riera Hernandez, *Historia obrera cubana*, 80-84, et Jorge Garcia Montes, et Antonio Alonso Avila *ob;cit*; 123-127.

58 Raul. Roa, *El fuego de la semilla en el surco*, *op.cit.* 484..

59 Ce qu'on a appelé "l'erreur d'août" a été avant tout le résultat de l'application de la ligne sectaire de classe contre classe, en vigueur dans ces années dans le mouvement communiste international.. Pour approfondir cet aspect de la question , consulter Lionel Soto, *ob.cit*; 482-92, Raul Roa, *El fuego de la semilla...op cit* 489-92; CC del PC "El papel del Partido en la lucha cointra Machado en agosto, en AHIC, Primer partido Marxista Leninista 2:2:1/&.2:52-59/

60 Federacion Obrera de La Habana; Comité de Huelga, "Trabajadores. Continud el paro por vuestras demlandas. Atras los traidores que ordenan la vuelta al trabajo". La Havane, 12 août 1933, Archivo de Evelio Telleria Toca.



**Dario Bresciani**

## **Bordiga ou de l'attentisme ?**

Le sort de Bordiga dans l'historiographie italienne n'a pas été heureux. Véritable père fondateur du communisme en Italie, il a formé la première génération de cadres du PCd'I, Gramsci et Togliatti compris. Lénine et Trotsky le considéraient comme une des meilleures têtes du mouvement communiste en Europe occidentale, comme l'atteste aussi le respect avec lequel Lénine aborde leurs divergences dans "*La Maladie infantile du communisme- le gauchisme*".

Même l'extrême gauche de l'IC, dirigée par Karl Korsch, chercha à gagner Bordiga à son point de vue et lui offrit la direction de cette tendance internationale. Etant donnée la popularité de Bordiga au sein du mouvement ouvrier, les directions du PCd'I et de l'IC entre 1924 et 1926, cherchèrent à éviter le conflit ouvert avec Bordiga, critique du stalinisme et ami de Trotsky. On alla jusqu'à lui proposer la vice-présidence de l'Internationale communiste dans le vain espoir qu'il mitige ses critiques.

Sa cohérence, sa critique du stalinisme et ses convictions sur la modernité du marxisme, doctrine révolutionnaire, lui ont valu une conjuration du silence du monde intellectuel. Les chercheurs plus en vue dans le firmament du PCI stalinisé de l'après guerre avaient même effacé toute référence à Bordiga dans la première édition des "*Lettere dal carcere*" de Gramsci<sup>1</sup>, l'objectif étant de creuser un fossé entre les deux et ainsi de "démontrer" la continuité entre Gramsci et Togliatti, chef pendant des décennies du PCI stalinien.

Plus récemment, le procédé utilisé pour se débarrasser de Bordiga s'est quelque peu affiné: il suffit de rappeler seulement les aspects les plus schématiques et sectaires de sa pensée ou de son action politique et parfois, aussi, de les caricaturer davantage. Personne ne pourrait plus croire en effet aux accusations que la direction du PCI lançait contre lui pendant les années 30 d'être un *camorrista* ou

---

<sup>1</sup> Interviewé par G.Fiori, peu avant sa mort, en 1970, Bordiga lui dit : "*Ils ont tout fait pour cacher aux jeunes le lien entre moi et Antonio. Ils n'ont pas hésité à censurer même Gramsci [...] On était ensemble à Ustica et Antonio parlait de moi avec sympathie à sa femme Julca et à sa belle-sœur Tania. Or ils ont supprimé ces phrases*" (*Stampa sera*, 27 juillet 1970, "*Morte del padre del partito comunista italiano*").

un collaborateur du régime de Mussolini <sup>2</sup>Au contraire, une vieille accusation des années 20, l'attentisme, revêt encore un intérêt politique et historique.

Le militantisme de Bordiga commence dans le PSI à Naples vers le 1910. L'arriération économique de la région et son isolement, la faiblesse et l'éparpillement du prolétariat, sont les points de départ des discussions théoriques majeures que Bordiga aura à cette époque dans le PSI. Il était avec la gauche du parti, dite *maximaliste*, qui regagna la majorité du PSI au congrès de Reggio d'Emilie de 1912.

C'est à ce même congrès que fut exclue l'extrême droite du parti de **Bissolati** parce que favorable, l'année précédente, à la guerre de l'impérialisme italien en Lybie. Cette exclusion, après celle des syndicalistes révolutionnaires, rend le PSI plus homogène d'un point de vue idéologique et aussi de celui de sa composition sociale : **Lazzari**, chef de file de la Gauche, devient le leader du parti, mais ne refuse pas un compromis avec la droite de **Turati**, majoritaire à la CGL. C'est là l'un des points qui va pousser Bordiga, peu à peu, à se différencier de la gauche maximaliste et de sa démarche non indépendante consistant à freiner ou à critiquer la droite du parti, souvent d'un point de vue moralisant.

A l'époque Bordiga est assez actif parmi la jeunesse du parti (FIGS). Son journal "*Avanguardia*" avait obtenu des succès dans la lutte anti-militariste qui lui avait valu des tensions avec les adultes du parti, inquiets du dynamisme et de la radicalité des leurs jeunes. Bordiga mène une bataille pour élever le niveau politique au sein de la FIGS afin qu'elle puisse peser davantage sur la vie du parti. Il s'agit pour lui d'élever le niveau de compréhension du marxisme qu'il conçoit déjà comme une philosophie générale autosuffisante, et, par là même, rompre la sujétion du mouvement socialiste envers les intellectuels bourgeois et leurs débats<sup>3</sup>. Bordiga n'estimait pas que les socialistes auraient dû s'engager dans la lutte pour une réforme de l'école, qui, sous le contrôle de la bourgeoisie, ne pouvait que rester distributrice de sa vision du monde. Chaque prolétaire devait s'engager dans un étude individuelle renforcée par la formation donnée par le parti: la participation aux luttes aurait assuré le lien avec le réel. Pour Bordiga cela allait de pair avec une remise en valeur d'une politique d'indépendance de classe consciente de ses finalités révolutionnaires.

Bordiga était intéressé par la dimension générale des problèmes. Sa première lutte au sein du PSI avait été pour imposer une politique de principe basée sur la lutte de classe contre la démarche clientélaire, électoraliste et de bloc avec certains secteurs de la bourgeoisie menée par les chefs locaux du parti, dont beaucoup adhéraient à la maçonnerie.

En 1912 il fonde le Cercle Karl Marx, en dehors du parti. A partir de cette époque, il met au centre de ses réflexions politiques la critique marxiste de l'Etat bourgeois

<sup>2</sup> Il est très peu connu mais indicatif du poids politique de Bordiga à l'époque, que de nombreux communistes italiens réfugiés en URSS au cours de la lutte de la bureaucratie stalinienne contre l'Opposition de gauche, étaient déportés ou fusillés sous l'accusation fréquente de bordiguisme".

<sup>3</sup> Bordiga déconseillait la lecture de Croce et de Gentile dont il ne lut jamais une seule ligne.

qui devient décisive dans sa pratique et sa formation politique. Il voit la révolution sociale d'abord comme événement politique, les élections étant une activité parmi d'autres, de peu d'importance en fait, sur la route de la prise du pouvoir.

Le congrès d'Ancone en 1914 représente une victoire des positions de Bordiga : la majorité des délégués vote un ordre du jour condamnant les alliances avec les partis radicaux démocratiques aux élections administratives et un autre pour l'exclusion du parti de tout membre adhérent à la maçonnerie. En outre, le congrès rejette la stratégie de la IIe Internationale de blocs, dans les régions ou pays arriérés, avec les secteurs les plus dynamiques de la bourgeoisie afin d'aider au développement du capitalisme en lui subordonnant les objectifs socialistes. Cette ligne plaît à Bordiga qui redoute l'influence sur le parti d'une ambiance sociale où le prolétariat est encore en minorité; ainsi il rentre dans le PSI à la tête de la section de Naples, tandis que les droitiers sortent pour fonder l'Union socialiste napolitaine.

### **Contre la guerre impérialiste**

A partir de mai 1914, il dirige le "*Socialista*": il développe une position internationaliste contre la guerre avant que le journal soit fermé par l'Etat. Bordiga et ses camarades récusent les discussions pour établir qui a attaqué le premier, arguant que, dans les guerres, surtout à l'époque moderne, les questions d'offensive et de défensive relèvent de chicaneries diplomatiques. Au contraire, la direction du PSI hésite beaucoup, mais les divergences dans la bourgeoisie italienne lui donnent du temps. Finalement elle opte pour un bloc avec la bourgeoisie neutraliste; c'est ainsi que le PSI va avancer des mots d'ordre ambigus comme le fameux "*ni adhérer ni boycotter*", qui sauveront une partie de sa crédibilité aux yeux des masses, sans pour autant l'engager dans la lutte. En même temps, des chefs de parti dont **Benito Mussolini** deviennent des interventionnistes à la **Gustave Hervé**. Isolé à Naples, Bordiga ignore la formation d'un courant international de gauche à Zimmerwald. 1916, en Europe, marque le réveil ouvrier et la fin du silence et de l'écrasement imposés par les capitalistes et les bureaucraties réformistes. La manifestation du 1<sup>er</sup> Mai 1916, à Berlin, avec **Karl Liebknecht** en uniforme à sa tête, en est l'image. En Italie, des grèves éclatent pour que les salaires rattrapent l'inflation..

Jusqu'en 1917, l'attitude de Bordiga vis-à-vis de la direction du PSI n'a pas été d'opposition tout court. Il avait cependant été à l'initiative de la formation d'une fraction intransigeante en juillet 1917. La nécessité du parti et de la dictature du prolétariat est centrale dans la plateforme de la fraction et l'issue de la révolution en Russie renforce ces idées, d'où découle la priorité de la propagande politique sur l'action dans les organes syndicaux et associatifs.

Dans *Avanguardia*, qu'il dirige, il suppose pour la première fois une relation entre les acquis sociaux, droit de grève - d'organisation compris - et le développement

du réformisme au sein du mouvement ouvrier. Désormais ce sera pour lui un thème constant. Il s'efforce d'aider les militants à surmonter leur méfiance, résultat du pragmatisme réformiste, pour les questions théoriques et à se débarrasser de leur façon fétichiste de concevoir l'unité.

Bordiga conçoit la fraction comme un aiguillon pour la gauche du PSI; Soutenue par la FIGS, elle propose en effet un bloc à Serrati pour expulser les réformistes et brûler le groupe parlementaire, se déclarant prête pour sa part à suspendre sa propagande abstentionniste.. Les maximalistes refusent.

Alors que la lutte au sein du parti accuse un coup avec les résultats décevants du congrès de 1919 ( 5 %), la lutte de classes explose. L'hégémonie bordiguiste au CE de la Bourse du Travail de Naples lui donne un bon observatoire. Il va critiquer la tactique de la CGL de diviser les grèves. A partir de la défaite du mouvement d'occupation des usines, il revient rapidement à la lutte dans le PSI

Alors que la lutte au sein du parti accuse un coup avec les résultats décevants du congrès de 1919 (5 %), la lutte de classes explose. L'hégémonie bordiguiste au CE de la Bourse du Travail lui fournit un bon observatoire. Il va critiquer la politique de division des grèves de la CGL.

Après la défaite du mouvement d'occupation des usines, il revient rapidement à la lutte dans le PSI. Sa propagande abstentionniste clarifie son point de vue théorique. Dans le *Soviet*, organe de la fédération, il écrit:

*"C'est une conception tout à fait paradoxale que les institutions politiques actuelles, créées par la bourgeoisie pour sa propre domination de classe, puissent elles-mêmes devenir des organes d'une fonction entièrement opposée."*

Bordiga critique la position gradualiste de la transition au socialisme, aucune illusion ne doit ainsi être nourrie dans le potentiel du suffrage universel, à considérer comme une soupape de sûreté pour le système, un dérivatif et une perte d'énergie pour la classe ouvrière.

Sa critiquer ne va pas s'arrêter aux conceptions social-démocrates. Il n'a certes pas l'idée de Lénine de l'utilisation par les révolutionnaires du parlement comme une tribune pour diffuser leur programme. Bordiga pense que c'est nuisible à la prise de conscience..

### **Entre l'IC et le gauchisme**

Entre 1919 et 1926 Bordiga devient sera connu au niveau international. Parmi les rédacteurs des 21 conditions pour adhérer à la IIIe Internationale (il imposera la 21e), il gagne la confiance des bolcheviks qui reconnaîtront la scission de Livourne. Au XVIIe congrès du PSI la fraction communiste avait gagné à ses thèses un tiers des délégués et la quasi-totalité des jeunes. Jusqu'au 1923-24 Bordiga est *primus inter pares* dans le CE du PCdI, dont l'écrasante majorité des cadres se forme sous son influence. A partir de 24 il lutte contre la stalinisation du PCd'I et de l'IC. Trois remarques sur son activité à cette époque sont nécessaires pour comprendre son tournant en 1929.

**a) La conception du Parti.** La leçon des défaites de l'après-guerre (Bavière, Hongrie, Allemagne) est, pour Bordiga, très claire: toute sorte d'hétérogénéité dans le parti révolutionnaire porte à la défaite. Et ainsi il mène une bataille contre la fusion avec le courant du PSI guidé par **Serrati**. Au III<sup>e</sup> Congrès de l'IC il s'affronte violemment avec Lénine et Trotsky sur la tactique du Front Unique. En accord avec l'IC sur l'analyse de la période, stabilisation relative du capitalisme après la vague révolutionnaire de 1918-1920, il estime qu'aller vers la conquête des masses serait contrecarrer le mouvement historique et se vouer à l'échec.

Pour Bordiga, la tactique du Front Unique dénaturait le rôle des avant-gardes. Lénine et Trotsky lui reprochaient de ne pas faire de distinction entre la séparation nécessaire d'avec les réformistes et l'initiative politique à développer pour gagner, à terme, la majorité du prolétariat organisé. La divergence sur les *Arditi del Popolo* est éclairante: la direction bordiguiste interdit aux communistes de les rejoindre parce-que leur programme n'est pas celui de la dictature du prolétariat, la création des *Arditi* reviendrait même à une « *manœuvre de la bourgeoisie* »! La réaction de l'IC est violente: « *Il est clair que nous avions affaire au début à une organisation de masse prolétarienne et en partie petite-bourgeoise qui se rebellait spontanément contre le terrorisme [...]. Le PCI aurait dû pénétrer énergiquement dans les mouvements des Arditi, y réunir autour de lui les ouvriers de façon à faire des sympathisants des éléments petits-bourgeois, dénoncer les aventuriers et les éliminer des postes de direction* ».

**b) Le fascisme.** Bordiga hésite trop longuement avant de distinguer le fascisme de la terreur «blanche» classique. Il a cru, jusqu'au dénouement de la crise **Matteotti**, que la bourgeoisie aurait changé de cheval, rce qu'il a cru que la collaboration entre les libéraux et les directions réformistes du mouvement ouvrier représentait pour le capitalisme, en tout cas, la solution d'urgence, le fascisme étant une arme auxiliaire. Pour Bordiga la *Marcia su Roma* avait été tout simplement la résolution d'une crise ministérielle comme d'autres, la « *légalisation d'un fait accompli* »

Sous-estimant systématiquement les tensions dans le camp bourgeois et démontrant que le contenu socio-économique de la démocratie et du fascisme est le même, il se ferme le chemin à une analyse du phénomène. A propos de sa nature sociale, après des hésitations, il reconnaît que le fascisme ne cherche pas à restaurer des formes de domination absolutistes-féodales et n'est donc pas le produit politique d'un pays socialement arriéré. Fait nouveau, remarqué par Bordiga, cette réaction extrême du grand patronat se sert des couches moyennes de la société comme distributrices de consensus et masse de manœuvre contre le prolétariat.

**c) La « question Trotsky ».** Bordiga jugeait que le bolchevisme et la révolution d'Octobre n'étaient qu'une confirmation de la théorie marxiste et il leur déniait toute originalité théorique. Cependant, il avait une admiration énorme pour Lénine et Trotsky. Il n'adhéra jamais aux analyses de l'aile gauchiste de l'IC, qui

réprochait aux bolcheviks, au temps de Lénine, la politique de concessions aux paysans et au marché<sup>4</sup>. Au début de la lutte de fraction dans le Parti russe, la quasi-totalité des dirigeants du PCdI se range du côté de Trotsky ou, neutre, demande plus d'informations<sup>5</sup>.

Puis les choses s'embrouillent. Une partie du groupe dirigeant du PCdI, brûlée par le sectarisme bordiguiste et depuis des années sous la pression politique de Moscou (entre autres de Trotsky), décide de défier Bordiga. Peu après commence la «*bolchevisation*» de l'IC à la Zinoviev et Bordiga refuse le *do ut des* du dirigeant russe, qui lui assurait les mains libres en Italie si, en contrepartie, il s'engageait dans la lutte anti-trotskyiste du CE de l'IC (proposition acceptée par la gauche du KPD).

Bordiga est minoritaire au sein du CC face aux «*ex-ordinovistes*», encore minoritaires à la base. Le groupe de Gramsci, fatigué par des années de guérilla avec l'IC, veut la paix, coûte que coûte, dans l'espoir de changer la ligne du Parti et de rester un peu au dessus de la mêlée russe<sup>6</sup>. Gramsci dit qu'Amadeo veut prendre position «*du point de vue d'une minorité internationale*», et [nous] «*du point de vue d'une majorité nationale*»<sup>7</sup>.

Mais l'idée de pouvoir rester maître chez soi sans trop s'exposer sur la lutte qui faisait rage en URSS se révèle bientôt illusoire. En 1925 le Parti italien prend résolument position contre le trotskysme. Bordiga s'oppose avec son article «*La question Trotsky*», publié par *L'Unità* quatre mois après réception. D'abord il croit nécessaire de dépersonnaliser le débat (une remarque très typique de lui). Ensuite, il se solidarise avec l'analyse que Trotsky fait dans *Leçons d'Octobre*, un des textes «*scandaleux*» qui attaquaient la troïka au pouvoir en URSS.

Analysant la situation, Bordiga établit un parallèle entre bureaucratisation, incapacité d'une direction et formation des tendances. En général, il constate une crise du mouvement communiste international, avivée par la crise de la transition en Union Soviétique. Le rapprochement avec Trotsky était porteur, étant donnée la popularité encore énorme du fondateur de l'armée rouge, et ainsi la fraction dirigeante du PCd'I niait de toutes ses forces le lien entre Bordiga et Trotsky.

La résolution du CE et les réponses à Bordiga (**Terracini, Leonetti, Longo...**) montrent la direction soucieuse de contester le rapprochement entre Bordiga et le révolutionnaire russe, réitérant leurs désaccords sur le front unique et le

---

<sup>4</sup> Pendant les années 30, il ne se solidarise pas avec l'analyse de Korsch ou du groupe "bordiguiste" dirigé par Pappalardi, qui faisait de l'URSS un Etat bourgeois. Pour lui, la prise du pouvoir ouvrait l'époque de la transformation socialiste de l'économie et de la société tout entière, à travers un processus non linéaire, surtout si la révolution restait isolée.

<sup>5</sup> Gramsci, de Vienne, écrit deux lettres où il prend franchement parti pour Trotsky.

<sup>6</sup> Le contexte italien a sûrement pesé sur ce choix: 3 ans de répression politique, chômage, durcissement des conditions pour émigrer en USA (Quota act du 1921). Une certaine passivité avait pénétré le parti et la foi [critique] envers l'URSS l'exprimait.

<sup>7</sup> Par sa faute, la nouvelle direction accepta le système bureaucratique des émissaires de l'IC pour conduire la majorité dans le Parti, surtout lors du Congrès de Lyon en 1926.

gouvernement ouvrier; la campagne anti-trotskiste semble donc avoir été utilisée en Italie surtout avec un objectif anti-bordiguiste (la majorité pouvait encore être du côté de ce dernier). La solidarité entre Bordiga et Trotsky se manifeste encore. Au VI<sup>e</sup> exécutif élargi de l'IC, en février 1926, Bordiga construit et organise ses interventions sur la base des discussions avec Trotsky; il impressionne l'auditoire par l'audace avec laquelle il harcèle Staline sur la théorie du « *socialisme dans un seul pays* », la politique économique russe, les relations entre PCUS et IC et l'histoire du Parti bolchevique. L'efficacité [de cette intervention] fut telle que Staline organisa une discussion avec la délégation italienne pour « *mieux expliquer le débat dans le Parti russe* ». Rentré en Italie, Bordiga fut envoyé au *confino*.

## Le silence

L'Opposition de Gauche, sur proposition de Trotsky, remit aux camarades de Bordiga émigrés en France l'argent nécessaire pour organiser la fuite de leur chef, qui refusa toujours ce plan. Trotsky voulait une discussion avec Bordiga et son groupe, dans l'espoir de réduire les désaccords et de les impliquer dans le travail de l'Opposition de Gauche Internationale (OGI). Bordiga fut exclu officiellement du PCI en mars 1930, peu après la fin de son *confino* à l'île de Ponza<sup>8</sup>. Trois ans au *confino*, à Ustica et puis à Ponza, il avait participé à la vie des cellules du Parti<sup>9</sup>. Aussi, avec Gramsci et d'autres, il organisait des cours de formation à tous les niveaux, ouverts aux relégués de toutes tendances<sup>10</sup>.

Un étude approfondie de cette période permettrait de mieux documenter son rapport d'amitié fraternelle avec Gramsci. Obligé de travailler pour soutenir sa famille, Bordiga, ingénieur, obtint le permis d'exercer son métier, à cause duquel il se déplaçait parfois librement sur l'île. La propagande stalinienne contre Bordiga, relégué privilégié, « *ingénieur à la mode* », prenait de l'ampleur, et avivait les tensions chez les communistes.

En février 1929, le chef de la police conseilla à Mussolini: « *En vue des prévisibles développements de la fraction de gauche du PCI et des répercussions politiques conséquentes, il ne serait pas inutile de dévaloriser et jeter le soupçon, à partir de maintenant, sur l'homme plus intéressant et plus dangereux, Bordiga, en commuant le **confino** en blâme et en faisant prudemment circuler, dans les milieux*

<sup>8</sup> A cause de la persistance de positions radicales dans le parti, Togliatti commenta qu' « *exclure le bordiguisme* » aurait été « *plus important et difficile* » qu'exclure Bordiga.

<sup>9</sup> Son dernier acte aurait été de proposer une motion en défense du révolutionnaire russe exilé: elle reçut 38 voix contre 102.

<sup>10</sup> Gramsci était responsable de la section historico-littéraire, Bordiga de la section scientifique (mathématiques, électronique, astrophysique). Bordiga fut informé le premier de la décision de Gramsci d'étudier les intellectuels italiens, travail réalisé dans les *Quaderni dal carcere*. Gramsci demandait à Bordiga de se faire l'avocat du diable. Toute cette effervescence fut à l'origine de la vague d'arrestations qui secoua le *confino*.

*de la gauche communiste et des centristes, le bruit qu'il y aurait un compromis entre Bordiga et le fascisme*<sup>11</sup>.

Cette double campagne qui visait Bordiga profitait, malheureusement, de sa démarche réellement attentiste. Un militant racontera que, lorsqu'il avait brusquement reproché à Bordiga d'inviter les militants à ne pas se battre contre le fascisme, celui-ci lui avait répondu: "*C'est absurde, c'est inutile; il suffit de rester à la fenêtre et le fascisme tombera quand même*".

Une fois rentré à Naples, Bordiga ne reprit pas la lutte politique. Il est toujours surveillé par l'OVRA, police politique du régime, interrogé de temps en temps à la préfecture. Les fonctionnaires fascistes chargés de rédiger les rapports étaient étonnés tant de ses convictions "*communistes bolcheviques*" inébranlables que de son opinion non moins ferme sur l'inutilité temporaire de toute activité politique<sup>12</sup>. Dans ses déclarations à la police il était clair: son expulsion du Parti, jugée "*une vieille histoire*", était contemporaine au choix de ne pas se réactiver à cause "*d'une nécessité, toujours ressentie, de ne faire rien de stérile ou d'inutile; toute activité illégale dans le royaume, aujourd'hui, est stérile ou inutile*".

Cependant, Mussolini s'occupe toujours de contrôler Bordiga, surveillé jusqu'à la chute du fascisme (en 1943 les Alliés prendront la relève!). Très pris par ses problèmes familiaux et économiques, Bordiga manifeste une envie de se plonger dans les études théoriques: sa seule action politique consistait en discussions qu'il menait avec des jeunes envoyés chez lui par ses anciens camarades, comme le médecin **L.Tarsia**<sup>13</sup>. La police croit que ses camarades agissent ainsi pour que Bordiga ne s'atrophie pas!

L'accusation de passivité n'était pas neuve pour Bordiga: Plusieurs fois l'IC avait dénoncé son attitude et le fait de se limiter à "*prendre la température politique*" d'un mouvement pour ensuite se tenir en dehors à cause de ses faiblesses. Aussi, désarçonné bureaucratiquement de la direction du PCdI, il avait été moins combatif et optimiste que les camarades de sa fraction sur la possibilité et même l'opportunité d'une lutte pour regagner le Parti. Lorsquedans la préparation du Congrès de Lyon, la Gauche prit l'initiative de former le Comité d'Entente [Comitato d'Intesa] pour garantir que ses thèses seraient discutées, Bordiga y adhère en retard et sans s'impliquer comme d'autres; au contraire, convaincu, il en

<sup>11</sup> Mémorandum du chef de la police en date du 15 février 1929, Archives centrales de l'Etat, Min. Intérieur, Dir générale de la Sûreté nationale, fichier "PC. Rapport de confiance".

<sup>12</sup> Pendant cette période, la droiture de Bordiga ne vacilla pas. En 1936, par exemple, il refusa de participer à la revue *La Verità* qui était en faveur d'une alliance entre l'Italie de Mussolini et l'URSS et était dirigée par le dignitaire fasciste Bolombacci, ex-dirigeant du PcdI dont il avait été l'un des délégués au IIIe congrès de l'IC. En même temps, 63 dirigeants du PcdI, dont Togliatti, faisaient paraître, sous la pression des zigzags diplomatiques de Moscou un "*Appel aux frères en chemise noire*", "aux "*forces saines du fascisme*", pour construire un "*front populaire*" à fonction anti-allemande. L'ennemi n'était plus le fascisme, mais l'hitlérisme, soi-disant entrave à l'"*indépendance nationale*".

<sup>13</sup> Le frère de Ludovico Tarsia, l'avocat Antonino Tarsia, fut en 1944 l'un des chefs de l'insurrection populaire à Naples.



préconisera la dissolution à la suite d'une menace d'exclusion par l'IC par "*fractionnisme*".

Sa perspective était de rester dans le Parti, encaisser des coups, s'il le fallait, pour ne pas être exclu, et sauvegarder la doctrine et le programme. Ce faisant, un changement de la situation objective aurait pu relancer la gauche.

Ses rapports avec Trotsky sont suivis surtout par ses camarades de *Prometeo*. La collaboration et la discussion entre les deux tendances continue jusqu'en 1931, lorsque le désaccord sur la question des revendications démocratiques dans la révolution espagnole et en Italie convainc Trotsky, fatigué aussi par des "*tergiversations insupportables*", et le décide à rompre<sup>14</sup>. En plus, des vieilles divergences, il restait: que, pour les bordiguistes, la social-démocratie était toujours l'aile gauche de la bourgeoisie et ils critiquaient violemment l'analyse de l'OGI, et, plus tard, le tournant "entriste". Toujours opposé à la théorie du social-fascisme, Bordiga semble en inverser les termes: fascisme et social-démocratie auraient tendance à se rapprocher mais, cette fois-ci, sur le terrain de la démocratie bourgeoise. Il arrivera même à écrire que les socialistes français, en 1936, allaient au gouvernement avec un programme "*parfaitement fasciste*".

En 1931, la critique de Trotsky contre le sectarisme de *Prometeo* suscite en son sein une véritable fraction trotskyste, dirigée par **Di Bartolomeo**<sup>15</sup>. Elle soutient la position de Trotsky sur la défense de l'URSS et les thèses léninistes sur le front unique. De son côté, Bordiga critique Trotsky à plusieurs reprises en lui reprochant son activisme et un fétichisme d'organisation. Pour Bordiga, le parti révolutionnaire ne peut pas exister pendant les périodes de réaction et, à son avis, les années trente étaient vraiment, comme le dira Victor Serge, "*minuit dans le siècle*". Son attitude découlait d'une analyse du reflux social et politique, commencé déjà dans les années 20, et qui avait, aussi, fait basculer la Russie d'une situation révolutionnaire à une période de réaction. L'inaction de Bordiga n'est pas provoquée par l'abandon de ses convictions communistes ; elle est la conséquence d'une analyse nouvelle de la situation présente. D'ailleurs, même pendant les années 30, il admet la gravité de la crise du capitalisme. Et ainsi, pour Bordiga, la tâche fondamentale de l'époque, plutôt que se limiter au travail pénible et non porteur de construire groupes ou partis révolutionnaires, comme faisait d'après lui Trotsky, était de conserver de la théorie marxiste, pour la transmettre, intacte, à la nouvelle génération.

Certaines lettres donnent l'impression qu'il est soulagé de ne pouvoir se consacrer qu'à la théorie. Celle-ci est une explication de son refus persistant de rejoindre ses

---

<sup>14</sup>Le groupe *Prometeo* avait pris contact avec l'OGI suite à une lettre ouverte de Trotsky où il soulignait surtout les points de convergence. Plus tard, l'absence des bordiguistes à la conférence internationale du 1930 à Paris et l'apparition d'une organisation concurrente née d'une nouvelle opposition dans le PCI (Blasco, Leonetti), la NOI, accélèrent la détérioration définitive des rapports.

<sup>15</sup> Nicola di Bartolomeo (1901-1946). Nous publierons prochainement un article sur le mouvement ouvrier italien après 1943

camarades en lutte dans l'émigration. Sa pensée est orientée vers l'avenir, une reprise du mouvement ouvrier. En 1939, il fait parvenir un message à ses "amis" de Milan (Reposi, Damen et Fortichiari) avec "*la recommandation de rester toujours eux-mêmes sans d'viations ni hésitations, pour être prêts à toute éventualité*".

Conscient de cela, Bordiga fait face froidement aux staliniens et à leur campagne de haine délirante.<sup>16</sup>

### **Espagne 36 et Résistance: le voile antifasciste**

Au moment du soulèvement des travailleurs espagnols contre Franco, le communiste napolitain ne voit pas réunies, au niveau international, les conditions pour une reprise du mouvement ouvrier sur des bases marxistes. Pour Bordiga, le prolétariat n'ayant pas encore digéré ses défaites historiques, était dans un état de confusion théorique énorme. Et ainsi, les ouvriers s'entretuaient encore une fois, celle-ci sous le voile idéologique du fascisme ou de l'antifascisme. Les groupes bordiguistes disaient qu'en Espagne il y avait une lutte entre deux blocs bourgeois, d'où la défense du double défaitisme. Ils ne comprenaient pas que le gouvernement "*républicain*" était suspendu dans le vide après l'insurrection du 19 juillet: la seule force armée était les milices ouvrières et les masses expropriaient capitalistes et agrariens (au moins en Catalogne et en Aragon).

C'était une situation de double pouvoir très favorable à la classe ouvrière et le chef du gouvernement bourgeois de Catalogne, Companys, offrit même sa démission aux dirigeants de la CNT! Staliniens et social-démocrates renforcèrent alors l'alliance avec une partie de ce personnel politique bourgeois en déroute, une "*ombre*" de la bourgeoisie qui, elle, avait déjà quitté l'Espagne républicaine. En l'absence d'un parti révolutionnaire, les masses n'arrivèrent pas à unifier suffisamment leurs comités pour balayer le gouvernement "*fantôme*". Cela permit au Front Populaire, avec, finalement, l'appui tacite de la direction de la CNT et du POUM, de donner peu à peu substance à l'"*ombre*", ressuscitant l'Etat bourgeois: une œuvre contre-révolutionnaire énorme. Bordiga ne voit que cette deuxième face du processus. Cet abstentionnisme sur la guerre civile espagnole accéléra la différenciation au sein du mouvement bordiguiste. La minorité<sup>17</sup>, un groupe de 60 à

---

<sup>16</sup> En 1938, **Sereni** disait: "*Dans la lutte contre la provocation fasciste-bordiguiste, à Naples encore plus qu'ailleurs, il est urgent que les ouvriers d'avant-garde liquident définitivement le libéralisme honteux qui permet encore aux agents bordiguistes et trotskystes (déguisés ou non) du fascisme de maintenir des relations personnelles avec les militants ouvriers*".

<sup>17</sup> La différence portait sur l'analyse de l'époque. La minorité voyait, à partir du début des années 30 une reprise de la lutte de classes qui avait tendance à déborder le caractère réformiste; au contraire, pour la majorité de *Prometeo*, la période historique 1927-1933 ouvrait la perspective d'un reflux prolongé.

70 camarades dirigés par **Enrico Russo**, se décida à rompre en 1936. 26 d'entre eux, dont Russo, allèrent combattre en Espagne dans la colonne Lénine du POUM. Bordiga caractérise la Deuxième Guerre Mondiale comme une guerre impérialiste, “*entre brigands affamés et brigands répus*”, et refuse l'image du conflit entre démocratie et fascisme. Il considère cette guerre comme une répétition de la première et non pas un approfondissement, comme Trotsky. Pour un double défaitisme, il suppose qu'une défaite de l'impérialisme plus traditionnel et puissant (USA-Gr.Br.) aurait été la meilleure issue pour garantir une reprise du mouvement ouvrier. Dans l'après-guerre, il écrit:

*“L'écroulement du Royaume Uni aurait englouti le capitalisme mondial ou il l'aurait entraîné dans une crise épouvantable, mettant en mouvement les forces des classes et des peuples déchirés par l'impérialisme et la guerre, et peut-être changeant la barre du développement social et politique du géant russe encore inactif”.*

Bordiga était obsédé par le danger de l'hypocrisie “*démocratique*” des Alliés. Il nous semble que cela traduisait, aussi, une méfiance vis-à-vis des capacités de la classe ouvrière de lutter contre un patron à visage “*démocratique*”; en outre, il manque, dans l'analyse de Bordiga, l'appréciation du fait que, après des années sous leur botte, la révolte contre les nazis était tout naturellement le début d'une nouvelle montée de la lutte de classes.

En conséquence, son analyse du mouvement partisan souffrait de schématisme. Concentré sur sa démonstration du niveau d'intégration du mouvement partisan dans le conflit mondial, preuve pour lui de l'incapacité de la classe à jouer un rôle autonome, il ne voyait pas avec quelle facilité un tel mouvement échappait à tout contrôle, même si, il est vrai, il pouvait aussi être dévié par le chauvinisme anti-allemand.

De toute façon Bordiga soulignait la nécessité de se lier aux éléments les “*plus combattifs*” des partisans pour les aider à “*se battre seulement pour leur propre cause*” contre les mensonges patriotiques des politicards antifascistes “*officiels*”.

Surtout après le tournant de Salerne, la peur que Togliatti éprouvait était bien réelle. A peine arrivé à Naples, il demanda des renseignements sur l'activité de Bordiga: Lorsque **Valenzi**<sup>18</sup> lui dit qu'il ne faisait rien, Togliatti, incrédule, répondit: “*C'est impossible, contrôlez*”. Les Services Alliés, eux aussi, contrôlaient Bordiga, craignant qu'il ne guide dans le Midi un mouvement de masse contre **Badoglio**<sup>19</sup>. En réalité les révolutionnaires avaient des possibilités énormes dans le

---

<sup>18</sup> M.Valenzi, *C'è Togliatti*, Palermo, Sellerio, 1995. A l'époque, jeune cadre intermédiaire du PCI, resté fidèle à l'URSS, Maurizio Valenzi devint après la guerre le principal dirigeant du PCI à Naples, maire de cette ville de 1975 à 1985.

<sup>19</sup> Rapport OSS du 11 août 1943. En plus, les Alliés interdirent plusieurs journaux des oppositions communistes et socialistes, comme *Gauche Prolétaire*, ou *Batailles Syndicales* de la CGL rouge. Aussi, ils s'engagèrent souvent dans la répression de révoltes communistes dans le Sud et plus généralement, de tout mouvement populaire.

PCI, dans le PSIUP, et parmi les partisans. En avril 44 une circulaire interne du PCI exprime sa préoccupation devant la montée d'une dissidence de gauche.

A Naples les bordiguistes étaient en majorité et le PCI avait dû se réorganiser à partir de rien (cf. l'épisode de la scission de Montesanto); la brochure *Les communistes et l'unité nationale* du dirigeant méridional **Velio Spano** avait été jugée nationaliste et réformiste par plusieurs branches du parti. La majorité des cadres, en effet, avait été formée dans les premières années du PCd'I et, sous le fascisme, n'avait pas vécu politiquement la dégénérescence de l'URSS et de l'IC, dissoute en 43.

Ils étaient furieusement contre une politique de front populaire ou d'unité nationale et les citations du *Manifeste* étaient fréquentes pour critiquer la ligne officielle. Pendant cette période, Bordiga collaborera timidement avec la *Fraction de gauche des communistes et socialistes italiens*, le groupe opposant principal (10 000 adhérents début 44), où se trouvaient nombre de ses vieux camarades du communiste napolitain et des militants des deux partis ouvriers, souvent déjà exclus.

La *Fraction* était majoritaire au sein de la CGL "rouge" dont Russo était le secrétaire depuis sa reconstitution en 1943. La tentative de la bureaucratie du PCI de lui opposer la CGL de Bari, fondée en janvier 1944, se solda par un échec. Mais ce n'était pas là la fin de l'histoire : il était trop dangereux de laisser le mouvement syndical aux mains des révolutionnaires.

C'est ainsi qu'en juin 1944 la GGL nationale fut fondée à Rome, à l'initiative du PCI, du PSI et de la Démocratie chrétienne, avec la bénédiction du gouvernement. Bien que créée par en-haut, la CGIL devint rapidement le point de référence de la majorité des travailleurs. La direction de la CGL "rouge" comprit alors le danger de sectarisme impliqué par une décision de rester en-dehors de la CGIL. Le 10 août 1944, la majorité de la direction de la CGL vota une motion présentée par **Di Bartolomeo**, qui préconisait d'entrer dans la CGIL sur la base d'une démarche critique. Le 27 août, ce choix fut approuvé par la base de la CGL .

Le principal défaut de la *Fraction* était qu'elle refusait, consciemment ou non, d'accepter que les leçons tirées aux premiers congrès de l'IC comprennent non celles des quatre mais seulement celles des deux premiers, laissant ainsi de côté la tactique du Front unique. Les conséquences apparurent lourdes quand; à l'été 1945, la *Fraction* abandonna son orientation vers le PCI et le PSI et tenta de lancer le parti révolutionnaire avant que la situation ne soit devenue vraiment mûre.

Le résultat fut la fusion avec le Parti Communiste Internationaliste d'**Onorato Damen**, d'orientation bordiguiste, basé sur le nord du pays, mais aussi la perte de la majorité des anciens militants de la *Fraction*, dont Russo qui a alors adhéré à la IVE Internationale<sup>20</sup>.

---

<sup>20</sup> Enrico Russo quitta en 1947 le PSI lors de la scission du Palais Barberini pour rejoindre le nouveau parti, pro-américain, le PSL que dirigeait Giuseppe Saragat. Mais il revint presque aussitôt au PSI.

Otello Terzani, dans ses mémoires <sup>21</sup>, nous donne la perspective de Bordiga à l'époque. Son analyse recoupait partiellement, d'un point de vue opposé, celle de la direction du PCI:

*"Comme je demandais à Bordiga: penses-tu qu'on pourrait, à la place de Togliatti, qui est pire défaitiste qu'un vieux réformiste, faire, nous comme Lénine avec ses Thèses d'Avril, une préparation révolutionnaire du 7 novembre?"*

*– Non, absolument pas: les Alliés, Russes compris, nous écraseraient sans pitié.*

*– Donc, on a seulement l'espace, bien que réduit, pour nous réarmer seulement sur le plan théorique?"*

*– Oui, encore une fois,"* répondit Bordiga.

Bordiga, son intransigeance, son déterminisme, sa vision du monde, apparaissaient déjà très clairement dans ces remarques de 1936:

*"L'ambiance politique n'est plus apte au développement. [...]. Les bouleversements que la guerre produit sur l'économie et les régimes politiques de tous les pays a créé partout la nécessité de gouvernements dictatoriaux qui doivent s'appuyer sur les baïonnettes. Contre les baïonnettes il n'y a rien à faire si on ne peut leur en opposer d'autres... [...] Il faut donc se mettre à l'écart et attendre... non pour cette génération mais pour les prochaines. La situation changera. Je préserve intact mon état d'esprit; ce sont les faits qui causent des nouvelles situations. Lorsque les situations sont mûres, les hommes apparaissent [...]. ...je suis avant tout heureux de vivre loin des petites et mesquines anecdotes de la prétendue politique militante, du fait divers, de l'événement quotidien [...]. J'ai fait de ma vie un observatoire au seul bénéfice de mon cerveau"* <sup>22</sup>.

Son point de vue ne devait pas changer, jusqu'à sa mort, en 1970..<sup>23</sup>

---

<sup>21</sup> Otello Terzani, *Ricorde di vita 1915-1960*, Arcidosso-Roma 1977-1978, p 167., édition à compte d'auteur.

<sup>22</sup> *Incontro con Amadeo Bordiga*, compte rendu à la police d'un espion fasciste sur une conversation entre Bordiga et son beau-frère à Rome le 26 mai 1936, ACS CPC", fichier A. Bordiga, traduction de D. Bresciani.

Charles Wesley Ervin

## La Formation d'un révolutionnaire:

### Philip Gunawardena (1901-1972)

Philip Gunawardena, mort en 1972 a laissé à juste titre le souvenir du « *père du socialisme* » au Sri Lanka. Il a été la force motrice derrière le mouvement socialiste de ce pays, le LSSP (Lanka Sama Samaja Party) qui est devenu un des partis trotskystes qui ont eu le plus de succès dans le monde. Philip fut une légende de son vivant. il était une personnalité gigantesque, un visionnaire terrible, charismatique, énergique dont l'esprit étincelant galopait souvent loin devant ses camarades. Comme l'a souligné Rehi Siriwardena dans ses mémoires récents, « *Philip était la figure dominante au LSSP, le marxiste le plus ancien à l'expérience politique la plus riche, à l'instruction théorique la plus profonde, et j'ai réalisé que toutes les autres figures du parti l'ont reconnu dans ce personnage* ». Dans son éloge de Philip, N.M. Perera a reconnu que, dans le premier LSSP, « *nous n'étions que trop conscients du fait que c'était Philip le leader du mouvement* ».

#### Enfance

Philip était devenu socialiste pendant ses années d'étudiant en Amérique de 1922 à 1928. Il alla en Angleterre, rejoignit le PC britannique et consacra sa vie au mouvement révolutionnaire. C'était alors l'époque tumultueuse où de titanesques luttes politiques faisaient rage à l'intérieur du mouvement communiste mondial. Philip se rangea du côté de **Léon Trotsky** contre **Staline**. Il avait la vision de Staline conduisant l'URSS à la ruine – une idée qui, rétrospectivement, semble douloureusement évidente. Mais en ces jours, le « *trotskyisme* » n'était guère présentable. Staline lança un campagne globale de calomnies, de persécutions et de meurtre de ses opposants. Quand Philip revint à Ceylan en 1932, il développa un groupe de trotskystes à l'intérieur du LSSP. A la veille de la Deuxième Guerre mondiale, Philip obligea à la fameuse rupture avec l'aile pro-Moscou du parti, et, pendant la guerre, lui et ses camarades aidèrent à la constitution du Bolshevik-

Léninist Party, la section indienne de la IVe Internationale de Trotsky. Ainsi, en un sens, Philip a-t-il été pionnier de l'Asie méridionale.

Etant donné que Philip fut de son vivant une légende, il y a beaucoup d'ironie dans le fait que l'on sait peu de choses sur ses années de formation en Amérique et en Angleterre. Les récits biographiques sur lui se font sommaires quand on en arrive à ses années à l'étranger. Philip lui-même n'a pas écrit de mémoires et, en dépit de sa flamboyante personnalité publique, il avait des réticences à parler de lui. Même ses enfants étaient curieux du passé révolutionnaire de leur père. Il y a quelques années, sa fille **Lakmali Gunawardena** combla cette lacune avec un récit anecdotique *Philip, les premières années*, qui repose sur les lettres de Philip que possède sa famille..

J'avais l'intuition qu'il pouvait exister des informations et documents sur les activités de Philip aux USA et en Grande-Bretagne dans les années 20 et 30. A l'époque du Raj, le gouvernement britannique avait l'obsession de tuer dans l'œuf le communisme indien. L'IPI (Indian Political Intelligence) était un département responsable de surveiller de près gauchistes et nationalistes susceptibles, d'Angleterre, de provoquer des troubles en Inde. Les dossiers de l'ITI avaient été conservés à la bibliothèque de l'India Office. En 1997, le gouvernement britannique finit par les ouvrir au public, j'y allai, me mis à creuser et découvris un trésor - un dossier des renseignements britanniques sur **Philip Gunawardena** en 1930/32. On s'apercevait que l'ITI avait gardé Philip au bout de son microscope. Ces dossiers nous apportaient des documents qui montraient comment il s'était trouvé engagé avec les partisans de **Trotsky** en Angleterre et comment, en 1932 il rompit définitivement avec le Parti communiste.

Philip Gunawardena était une figure complexe et contradictoire. Dans ses premières années, il fut un révolutionnaire pionnier qui créa à partir de rien un solide parti de gauche dans un pays insulaire où la politique de gauche n'avait qu'à peine existé auparavant. Il tourna le dos à une vie de privilégié afin de combattre pour sa vision d'un avenir socialiste. Pourtant en 1950, il rompit avec le LSSP, renia le trotskysme, joignit même ses forces à ces staliniens qu'il avait chassés une décennie plus tôt. En 1965, il rejoignit le premier gouvernement de coalition de **Bandaranaike** et, en 1965, devint ministre dans le gouvernement UNP de **Dudley Senanayake**. Beaucoup doutaient qu'on puisse encore le considérer comme trotskyste. Il est dommage que sa carrière ultérieure ait terni ses premières réalisations. Sur la base de ma recherche, je crois que, s'il n'y avait pas eu Philip, le trotskysme n'aurait jamais pris racine à Ceylan et le LSSP n'aurait jamais joué un rôle de l'importance de celui qu'il joua dans le mouvement trotskyste en Inde.

### **Etudiant en Amérique**

Philip Gunawardena est né en 1901, au zénith de la puissance britannique en Inde et à Ceylan. Les Gunawardena étaient des gens de bien, éminents et riches au

village de Boralaguda. Philip a grandi avec ses trois frères et ses sœurs dans une maison-palais nichée au cœur d'une jungle luxuriante.

Le père de Philip était un patriarche qui éleva ses enfants pour en faire des bouddhistes croyants, fiers de leur ancien héritage cingalais. Il eut des heurts avec les Britanniques pendant ce qu'on a appelé les Emeutes de 1915 et échappa de peu à une condamnation à mort. Même dans leurs années dix et quelques, Philip et ses frères étaient attirés par les passions du nationalisme ceylanais. En 1920, Philip rejoignit l'Association de la jeunesse dans son collège bouddhiste (il faut noter que son plus jeune frère et une de ses sœurs devaient aussi vouer leur vie au mouvement de gauche dans les années à venir).

Du fait de l'antipathie du père pour les Anglais, il n'est pas surprenant que Philip fut envoyé en Amérique pour y poursuivre son éducation au niveau supérieur ; en 1922, il s'inscrivit à l'Université de l'Illinois à Urbana-Champaign, un collège agricole somnolent au plus profond du Midwest américain.

### Converti au socialisme

Après deux ans, Philip fut transféré à l'université du Wisconsin à Madison. C'était un campus progressiste, reflétant les traditions socialistes des immigrés allemands et scandinaves qui s'installaient dans le Wisconsin. Philip, dans une lettre, entretint ses deux frères, l'aîné Gary et le plus jeune Robert, sur le marxisme. « *Philip étudiait la science politique* », se souvient Robert. « *Il devait nécessairement, en l'étudiant, creuser profondément le marxisme.* ». Philip devint l'ami proche d'un étudiant indien en chimie, **Jayaprakash Narayan**. « *Je me souviens d'avoir discuté avec Jayaprakash Narayan et quelques autres, tard dans la nuit, au campus de Madison* » se souvenait Philip « *et, en 1925, ces discussions firent de nous des adeptes convaincus du socialisme* ». Les deux jeunes étudiants asiatiques étaient très influencés par leurs rencontres avec le professeur **Scott Nearing**, auteur et débateur socialiste bien connu.

En 1925, Philip déménagea pour New York afin de continuer ses études à l'université de Columbia. Il loge à la Maison internationale de Columbia où il se mêle à d'autres étudiants étrangers avancés. New York, dans ces années vingt rugissantes, était à un univers de distance de la bucolique Boralugoda ou de l'idyllique Madison. Pourtant, d'une certaine façon, Philip était très « *américain* ». Il avait toujours une énergie et un optimisme incroyables. Par exemple, tout en poursuivant des études à Columbia, il monta une affaire à Manhattan pour importer du caoutchouc des plantations de son père, une réalisation impressionnante pour un jeune de 24 ans. L'un des secrets de ses succès, en affaires comme en politique était sa sincérité et sa personnalité magnétique. Comme il l'écrivait à la maison, « *les gens ont une confiance absolue dans ma sincérité et ce que je dis* ». Le dossier de l'IPI ne contient que peu d'informations sur l'activité de Philip aux USA. Peut-être cela reflète-t-il le fait que les Anglais n'avaient à New York à cette époque qu'un petit service de



renseignements ? Philip attira son attention en janvier 1928, quand il signa « *un memorandum sur l'établissement d'un Comité permanent des affaires indiennes en Amérique* », qui émanait de la Maison internationale. Les dossiers lient Philip à **N.B. Parulekar**, qui était associé au Chapitre de New York de l'Association de la Jeune Inde et au Bureau d'information indien. Ces deux organisations étaient elles-mêmes liées à la Société du Nouvel Orient qui avait été fondée par un étincelant journaliste bengali qui publiait la revue *Le Nouvel Orient*, **Syed Hussain**. Les Britanniques considéraient la revue comme « *une organisation dangereuse* ». Il y eut des protestations contre le livre, publiées à Columbia dans le journal du campus, *The Spectator*. Syed Hussain partit faire une tournée en Amérique pour débattre de ce livre. Ces faits donnèrent du crédit à quelques-unes des histoires sur Philip. On dit qu'il mit le feu au livre de **Mayo** dans la rue et fut arrêté. Conduit au tribunal, il fit une déclaration passionnée pour défendre son geste. Le juge fut impressionné au point qu'il quitta son siège et descendit pour congratuler Philip, parce qu'il agissait selon ses convictions.

### **La Ligue contre l'Impérialisme**

A New York, Philip s'engagea dans la branche US de la Ligue contre l'Impérialisme. A l'époque, elle était très influente et elle joua un rôle important dans son développement politique. La Ligue était une organisation inspirée par les communistes ; elle était née du Congrès des nationalités opprimées que la Comintern avait organisée à Bruxelles en 1927. La Comintern poursuivait activement des alliances avec les nationalistes dans le monde colonial. La pièce centrale de la politique du Kremlin était un soutien optimiste au parti nationaliste chinois, le Guomindang, dirigé par **Tchiang Kai-chek**, qui collaborait alors étroitement avec la Russie soviétique et le PC chinois. Tout gonflés de leur succès en Chine, la Comintern lança la Ligue qui devait être une coalition des nationalistes progressistes. Elle attira dans son exécutif des noms éminents comme **Albert Einstein**, Madame **Sun Yatsen** et Chiang Kaichek, les députés du Labour comme **James Maxton**, et **Jawaharlal Nehru**, l'étoile montante de l'aile socialiste du Congrès national indien.

Philip a été amené à la Ligue par le distingué nationaliste mexicain **José Vasconcellos**, qui était alors à New York. L'Université de Columbia avait l'un des meilleurs départements d'espagnol aux Etats-Unis, dirigé par **Federico de Onis**, qui avait fondé l'Institut hispanique comme un centre de culture espagnole. Avant la Révolution mexicaine de 1910-17, Vasconcellos était associé au groupe culturel de gauche, l'Ateneo de la Juventud. Après la Révolution il dirigea le Secrétariat de l'Education publique ; créa un système scolaire primaire public et présida l'université nationale. Au début des années 20, il cautionna les fameux artistes de gauche comme **Diego Rivera**, **David Alfaro Siqueiros**, qui peignit les *murales* des ouvriers et des paysans héroïques avec des faucilles et des marteaux. Comme

Philip avait appris l'espagnol, il aida Vasconcellos à traduire les pamphlets de la Ligue. Selon sa légende, Philip parla à Union Square à New York à des rassemblements ouvriers et fut impliqué dans une grève des hôtels.

Une des histoires qui a circulé au Sri Lanka pendant des années est que Philip s'était marié ou au moins avait été engagé intimement avec une camarade étudiante de Madison, dont on disait qu'elle était allée en Angleterre avec lui. Cependant, dans tous ces détails fournis sur Philip dans les dossiers du IPI, il n'y a absolument aucune mention de cette personne ; Philip épousa **Kusumasiri Amarasinghe** en 1939. Elle fut recrutée au LSSP par son amie d'université, nièce de Philip, qui épousa **Leslie Goonewardena** la même année : Kusumari fut la camarade politique de Philip, sa vie entière.

### **Le boute-feu communiste à Londres**

Quand Philip arriva à Londres en 1928, il n'avait l'intention d'y rester que peu de temps mais il plongea vite dans la politique et allait y rester quatre années riches en événements. C'était une époque grisante. Le Labour Party arriva au pouvoir en 1929 avec un mandat populaire pour un changement radical. Le Parti communiste de Grande-Bretagne (CPGB) soufflait sur le feu. La Grande Dépression était la preuve sinistre de la crise du capitalisme. En 1930, il y avait plus de deux millions de chômeurs en Angleterre seulement. En Allemagne la menace nazie grandissait. Des étudiants aisés des colonies britanniques venaient à Oxford, Cambridge et la London School of Economics où fleurissaient des idées de gauche de toute espèce. D'éminents socialistes comme **Harold Laski** à la LES et **James Maxton** de l'Independent Labour Party, se faisaient les champions de la cause de l'indépendance indienne. Avec le gouvernement du Labour menant la même politique coloniale que son prédécesseur conservateur, les jeunes nationalistes indiens commencèrent à gravir vers des alternatives plus radicales.

Le CPGB avait des porte-parole indiens éminents, particulièrement **Shapurji Saklatvala**, le député communiste de Battersea et les frères **Dutt**, **Clemens** et **Rajani**. Le CPGB avait le prestige supplémentaire d'être le grand frère du Parti communiste de l'Inde.

Plus, de grands événements se déroulaient en Inde à cette époque. En 1930, **Gandhi** lança la première campagne de Désobéissance civile dans le monde qui souleva des millions dans tout le sous-continent. Le Congrès national indien était en train de découvrir un mouvement de masse qui allait en définitive obliger les Britanniques à abandonner l'Inde.

### **L'attrait du communisme**

Quand Philip arriva en Angleterre, le mouvement communiste mondial était en proie aux affres déchirantes d'un changement de ligne. C'était le début de la

plongée directe de la Comintern dans l'extrémisme ultra-gauchiste, qui commença au VI<sup>e</sup> congrès mondial.

En 1928, la Comintern voyait la révolution au coin de la rue, partout dans le monde. Les autres éléments de gauche qui n'étaient pas d'accord furent dénoncés. Partout, les socialistes, étaient insultés, traités de « *social-fascistes* ». En Angleterre, le CPGB dénonça les dirigeants du Labour britannique comme des « *social-impérialistes* ». En Inde, les communistes se suicidèrent politiquement en attaquant Nehru et **Subhas Bose** comme « *les meilleurs amis de l'impérialisme britannique* ».

Mais le vrai désastre, ce fut en Allemagne. Le Parti communiste allemand refusa de s'allier aux puissants social-démocrates contre la menace montante du nazisme, permettant à **Hitler** de s'emparer du pouvoir en 1933 et d'écraser la gauche et le mouvement ouvrier allemands divisés.

Nous ne savons pas exactement quand Philip commença à militer avec le Parti communiste britannique. Il attira pour la première fois l'attention de Scotland Yard en relation avec l'India Freedom League, un petit groupe nationaliste dirigé par **Krishna Datta Kulria**. La Ligue voulut une tribune d'orateur dans Hyde Park, défila avec la manifestation du 1<sup>er</sup> mai. Le nationaliste **K.S Bhat**, qui était l'ami proche de Saklatvala et son médecin personnel, aida à financer la Ligue. Saklatvala et ses camarades n'avaient cependant pas une très bonne opinion de la Ligue. Philip s'installa chez Kulria en mars 1929, fut élu au Comité de la Ligue. Il devint un des orateurs réguliers de Hyde Park. Philip était un homme qui parlait doucement, mais quand il montait sur une tribune, il se transformait. **N.M. Perera** se souvenait de la façon dont « *l'angle de Hyde Park répercutait sa voie de tonnerre* ». Dans les années à venir, ses discours rugissants allaient lui valoir son surnom, « *Le lion de Boralugada* » ; Scotland Yard releva que les discours d'Hyde Park de Philip étaient fortement communistes de ton et de jargon. En janvier 1930, l'IPI le décrivait comme « *un communiste qui était non seulement bien versé dans la doctrine de cette conviction mais est aussi en contact avec de nombreux dirigeants communistes ici et en Amérique.* »

Philip rejoignit le CPGB dans l'équipe de la commission coloniale de ce parti, qui avait la responsabilité de diriger le travail parmi les Indiens en Angleterre. A cette époque, l'exécutif indien du parti était constitué de **Clemens Palme Dutt**, président de la fraction), **Saklatvala**, **Niharendu Datta Mazumdar**, **N. J. Upadhyaya**. Philip fut également incorporé à la direction du journal du *Daily Worker*. Dans les deux années à venir, il travailla en étroit contact avec Saklatvala et eut des liaisons avec les échelons supérieurs du parti.

Il y avait parmi ses camarades nombre de jeunes Indiens qui allaient plus tard marquer de leur empreinte le mouvement communiste indien, notamment **Niharendu Datta Mazumdar** et **Kiran Basak**. Mazumdar était un étudiant en droit qui devint secrétaire de section d'Orient de la Ligue contre l'impérialisme. Les Britanniques le décrivaient comme « *l'un des plus capables des communistes* ».

*indiens de Londres*". **Kiran Basak** était associé au groupe communiste indien à Cambridge, qui sortait le journal, *Bharat* (Inde), édité par **Sayied Saijad Zaheer**, « un membre éminent du groupe communiste secret des jeunes Indiens ». Philip rejoignit le comité de rédaction et collabora étroitement à *Bharat*(Inde). Une autre camarade de cette période était **K. Ramayya** qui venait d'Amérique, vécut quelque temps avec Philip et partit ensuite à Moscou.

### La grande période de la Ligue .

Le CPGB plaça Philip à la Ligue contre l'impérialisme à partir de 1930. **Clemens Palme Dutt** était le leader du parti dans la section britannique de la Ligue. Cette dernière avait beaucoup changé dans les quelques années depuis que Philip l'avait rencontrée pour la première fois à New York. Moscou était maintenant en guerre contre des progressistes même qui, au début, les y avaient accueillis avec enthousiasme. En Grande-Bretagne, la Ligue exclut son ancien président **James Maxton** et chassa une demi-douzaine de députés du Labour. Quelques-uns des jeunes Indiens qui restaient dans la Ligue firent des objections à ces dénonciations précipitées de **Nehru** et de **Bose** et des alliés comme le **Dr Valik**..

Philip monta rapidement à la Ligue en tant que membre du groupe de jeunes radicaux autour de Saklatava et du groupe de ces radicaux. Il parla à des réunions dans toute l'Angleterre et fut élu pour représenter Ceylan à l'exécutif national de la Ligue. En août 1931, l'IPI avait conclu que Philip était plus ou moins agent secret à son compte pour les affaires indiennes, ce qui expliquait la fréquence de ses voyages à Paris ou en Allemagne.

Berlin était un centre communiste très important à cette époque, juste après Moscou. Le PC d'Allemagne, le plus gros hors de Russie, était la fierté et l'espoir de la Comintern. Les communistes du monde entier s'attendaient à ce que le parti allemand batte les nazis et arrive au pouvoir plus vite. La QG de la Ligue contre l'impérialisme était situé à Berlin. Le dirigeant communiste allemand **Willi Münzenberg**, était co-secrétaire de la Ligue avec un autre éminent militant communiste indien, lui, **Virindranath Chattopadhyaya**, Berlin avait été un nid du radicalisme indien avant la Première Guerre mondiale. Le gouvernement allemand avait aidé et armé les révolutionnaires indiens dans un effort pour gêner son rival britannique. Les dossiers d'IPI nient que « *Philip fraternisait avec tous les révolutionnaires indiens* » de Berlin.

Les dossiers d'IPI montrent clairement que Philip était devenu dépendant financièrement du CPGB. Ses parents lui avaient coupé les fonds en 1929, quand il avait décidé de ne pas revenir à Ceylan. Un rapport de l'IPI relève qu'il ne reçoit pas un penny de chez lui à Ceylan et qu'il est « *définitivement entretenu par la Ligue contre l'Impérialisme* ». Il dormait dans des mansardes, des pensions, un moment à l'arrière d'une librairie communiste. IPI rapportait qu'on croyait généralement dans les cercles indiens que Philip était financé par le CPGB.

### La branche de Londres du Congrès national indien

Quand le Labour est entré en fonctions en 1929, le nouveau premier ministre **Ramsay MacDonald** a fait des ouvertures au Congrès de **Gandhi**, lui offrant des conversations sur le statut de Dominion pour l'Inde et pas la complète indépendance revendiquée par Nehru et Bose. Mais quand le gouvernement repoussa les 11 points de son programme, Gandhi commença une campagne de désobéissance civile avec sa marche héroïque de 240 miles vers la mer pour provoquer le monopole britannique sur le sel. Des dizaines de milliers rejoignirent son appel pour la *satyagraha* (résistance non-violente). Les Britanniques s'empressèrent de jeter en prison Gandhi et les autres leaders du Congrès. Processions, boycotts et grèves se multiplièrent dans tout le pays. Des *satyagrahi* arrêtés étaient jetés par dizaines de milliers dans des prisons abjectes. Les terroristes du Bengale et du Pendjab attaquaient les armureries et menaient une lutte sanglante d'assassinats dits de représailles contre les Britanniques. Au Pechawar, dans la Frontière Nord-Est, les Britanniques battirent une rébellio armée par les Pathans pendant une année.

Le CPGB avait été ferme partisan de la liberté indienne dès son apparition dans les années 20, il développe d'étroites relations de soutien, avance vers la gauche du congrès. C'était la période où **Nehru** flirtait avec le communisme ; il avait visité l'Union soviétique et, bouillant d'enthousiasme, avait convaincu le Congrès national indien de s'affilier à la Ligue contre l'Impérialisme. Le CPGB était devenu une force majeure derrière la branche londonienne du Congrès national indien. Elle avait en fait les mêmes fonctions que la Ligue contre l'Impérialisme. Le populaire député **Shapurji Saklatvala** conduisait la forte fraction du parti dans cette branche ; cependant comme nous l'avons vu, tout changea de façon dramatique quand la Comintern se jeta dans son tournant ultra-gauche. La Branche de Londres devint un champ de bataille politique entre les communistes et les modérés » pro-Gandhi, conduits par **V.J Patel**, ancien membre de la Législature Indienne.

Les communistes de la Branche de Londres pressaient fort pour une politique étrangère plus militante. A la première conférence politique indienne annuelle tenue en juillet 1930 la fraction communiste appela le congrès à se battre pour l'indépendance complète, à lancer une campagne « *Pas d'impôts, pas de loyers* », et préparer une grève générale en Inde. Les communistes gagnèrent la majorité dans l'exécutif de branche élu en août. Pour les questions pratiques, la Branche de Londres était sous le contrôle du CPGB. Philip était droit au cœur de cette action . Soutenu par **Clemens Palme Dutt**, il fut élu à la Branche de Londres du CE et, en décembre, devint le lien entre le Congrès et le *Daily Worker*. Le journal fournissait sans cesse, parfois quotidiennement, la couverture des événements en Inde.

A cette époque, le mouvement de désobéissance civile en Inde était en train de perdre son élan. 90 000 *satyagrahis* furent arrêtés. Le Congrès était brisé. Et Gandhi et le gouvernement britannique étaient prêts à un compromis. En mars 1931, on annonça le pacte Gandhi-**Irwin** et Gandhi arrêta le mouvement de désobéissance civile, au grand dam de beaucoup, qui voyaient dans cet acte une capitulation. La Branche de Londres adressa au Congrès un manifeste exigeant l'exclusion de Gandhi et la fin de tout gandhisme spectacle. Philip dit alors: « *Gandhi a toujours joué le rôle d'agent de l'impérialisme, dans la défroque d'un saint* ».

Les Anglais appelèrent à une conférence de la Table ronde à Londres en septembre 1931 pour rouvrir les négociations avec les principaux partis indiens.. Gandhi décida d'y assister. A la Branche de Londres, Philip argumenta pour un boycottage de la conférence. Quand les modérés organisèrent une réception pour Gandhi, Philip protesta avec véhémence. Les attaques de Philip contre Gandhi heurtèrent beaucoup de gens. En mai 1931, la Branche décida que « *pour des raisons tactiques, Gunawardena et certains autres extrémistes* » devaient se retirer du comité exécutif du Congrès national Indien et se dissocier de toute manifestation à l'arrivée de Gandhi. La conférence fut présidée par **Patel**. Philip, **Niharendu**, **Dutt Mazumbar** et autres attaquèrent Gandhi et crièrent « *à bas* » les orateurs qui n'étaient pas en faveur d'une politique extrémiste en Inde.

Selon le compte rendu du *Daily Worker*, « *Philip refusa d'être censuré ou plus exactement rudoyé par le président et le résultat fut que la conférence fut coupée en deux* ». La résolution soutenant Gandhi passa par 42 voix contre 22. Selon le compte rendu de l'IPI sur cette confrontation, quand Patel pria Philip de s'asseoir et de parler convenablement de la question, « *Gunawardena devint très insolent et violent. [...] Remarquant qu'il n'était pas à l'Assemblée législative de Delhi et continuant par une tentative de le frapper. Il en suivit un désordre abominable et même une bagarre dans le hall* ».

Patel s'enfuit avec ses partisans. Une semaine plus tard environ, les communistes, Philip compris, comparurent devant une réunion spéciale de la Branche pour examiner leur attitude à l'égard de Gandhi et « *cela finit encore par une explosion* ». Saklatvala laissa entendre à son groupe de durs, y compris Philip, qu'il avait prévu de déclencher des troubles et de provoquer des incidents tant à la Conférence de la Table ronde qu'à la réception de Gandhi.

En tant que personne, Philip était très gentil. Il avait cependant un tempérament volcanique, s'il se sentait provoqué, il savait utiliser sa ceinture noire de karaté et pouvait faire pas mal de dégâts. Mais à Londres, ce sont les staliniens qui ont fait surgir de lui le pire. La violence contre les adversaires politiques de gauche était un symptôme de la dégénérescence du *stalinisme*. Le résultat de cette tactique violente fut que Philip « *fut très impopulaire parmi les Indiens de Londres* » et fut remplacé à la tête des étudiants communistes.

Les violentes attaques des communistes contre les modérés du Congrès détruisirent la Branche de Londres. L'organisation mère annula son affiliation. Les modérés

autour de Patel se regroupèrent dans une Ligue pour l'indépendance de l'Inde (*Swadin Bharat Sabha*) alors que les communistes baptisèrent leur groupe croupion le Groupe Anti-impérialiste, avec Philip comme secrétaire. Le groupe communiste organisa deux manifestations de rue contre la conférence de la Table ronde, puis fit une tentative pour revenir, ayant changé son nom en Young India Society (*Naiiavanwa Bharat Sabha*). Isolés par leur sectarisme les communistes firent des ouvertures pour rejoindre directement le groupe officiel du Congrès. On lui disait de garder un profil bas et Philip renonça pour le moment à rejoindre le Congrès..

### **La Fomation d'un parti communiste de l'Inde**

Dans une soirée d'hiver de 1931 se tint une réunion secrète dans la chambre de Philip, rue Rowland. Selon Scotland Yard, c'était en réalité la réunion constitutive d'un « *Parti communiste indien* ». Philip et ses camarades allèrent au British Museum pour étudier le Code pénal indien. Bien qu'il ait été très clandestin, il semble que Scotland Yard en connaissait tous les détails. Les dirigeants étaient Philip, **S.G.Amin**, **Kiran Basak** et **A.P. Peligura**. Pourquoi Philip a-t-il voulu créer un parti communiste indien à Londres ? La réponse n'est pas absolument certaine mais c'était probablement en rapport avec l'état du mouvement en Inde à cette époque. En 1929, le gouvernement britannique avait écrasé le mouvement communiste indien en arrêtant virtuellement sa direction dans son entier. Les Britanniques les mirent en jugement dans la poussiéreuse ville provinciale de Meerut, accusés de conspiration pour priver le roi empereur de sa souveraineté sur l'Inde. Le gouvernement fit traîner le procès de la conspiration sur quatre années, portant des coups terribles au mouvement en Inde pendant ce temps, les communistes restants étaient éparpillés dans toute l'Inde, leurs groupes s'isolant encore plus par la violence de leurs attaques au vitriol contre **Nehru**, **Bose** et **Gandhi**. En 1932, les communistes indiens étaient dans une situation tellement désespérée que la Comintern a suspendu l'affiliation du parti. Il y avait deux groupes rivaux rien qu'à Calcutta. Le CPGB eut à redoubler d'efforts pour reconstruire le mouvement en Inde. Philip et ses camarades étudiaient le Code pénal indien parce que, de toute évidence, ils se préparaient à mettre le cap sur l'Inde. Scotland Yard savait même que Philip, **S.G. Amin**, A P. Peligura et **Dutt Mazumbar** avaient dit au CPGB qu'ils fourniraient des adresses « *sûres* » de socialistes indiens pour permettre au parti de sortir de la clandestinité. Ainsi que nous le verrons, la majorité du groupe sont repartis à cette époque..

### **Contact avec les dockers**

La commission coloniale du CPGB donna à Philip la tâche de développer les contacts parmi les marins indiens qui débarquaient à Londres. Philip devait

succéder à **N.J.Upadhyahya** qui retournait à Berlin. C'était une affectation très importante qui montre combien le CPGB appréciait Philip et ses capacités. La Comintern avait désespérément besoin de courriers qui puissent aller en Inde et franchir la censure britannique. En 1928, elle avait appelé à développer les liaisons avec les « *lascars* », les marins indiens qui pouvaient être utilisés comme courriers entre la Grande-Bretagne et l'Inde.

Sur les docks, Philip se lia avec le Père **John Groser**, qui accomplissait une mission pour les lascars ; Philip déjà connaissait Groser de la Ligue contre l'impérialisme. C'était un personnage. On l'appelait le « *Vicaire rouge* » de Poplar et le drapeau rouge flottait sur son église. il était associé à la Croisade catholique qui comprenait un couple de jeunes employés de chemin de fer qui allaient devenir trokystes. En outre, Saklatvala envoya Philip travailler dans les Work Welfare League of India, une organisation fondée en 1916 pour aider les marins indiens à Londres. Philip assistait régulièrement aux conférences de l'WWL.

Les rapports d'IPI notent que Philip « *était très actif récemment dans l'East End de Londres* » chez les équipages indiens des bateaux, les organisant, comme il disait. En décembre 1931, il avait développé cinq « *shipping contacts* ». Ce travail conduisait à des connexions avec le syndicat dirigé par les communistes, l'Internationale des marins et travailleurs des Ports, basé à Hambourg. L'Union invita Philip à participer à sa conférence en mai 1932 et proposa son envoi à Moscou pour représenter l'Inde aux Fêtes du Premier Mai.

Elle écrivit au CPGB et au « *Mouvement de la Minorité* » en Angleterre, demandant de contacter Philip comme syndicat des marins dirigé alors par les communistes, l'Internationale des marins et travailleurs des ports, basée à Hambourg. L'union invita Philip qui assista à sa conférence en mai 1932 et proposa de l'envoyer à Moscou pour représenter l'Inde aux célébrations du Premier mai. L'Union écrivit aux marins du CPGB du Mouvement de la Minorité en Angleterre en leur demandant de prendre contact avec Philip comme « *probable militant* ». Philip doit avoir acquis là beaucoup d'expérience pratique, qu'il utilisera plus tard à Ceylan quand il organisera le syndicat des dockers de Colombo qui devint le syndicat le plus fort qu'il ait organisé dans sa vie.

### **L'Association des étudiants de Ceylan**

A son arrivée à Londres, Philip avait pris contact avec l'Association des étudiants de Ceylan qui existait depuis les années 20. **S.A. Wickremasinghe** avait été actif au sein de cette association pendant ses années d'école de médecine, à Londres. Philip assista à des réunions de l'Association des étudiants ceylanais et les pressa de « *s'identifier au nationalisme indien* ». Il était déjà convaincu que ce serait en Inde que serait livrée la bataille décisive pour la domination britannique.

On peut probablement supposer sans risque d'erreur que les futurs camarades de Philip, **Leslie Goonewardena**, **Colvin R. da Silva**, **Vernon Gunasekera** et **N.M. Perera** – étaient membres de l'Association. En 1930, selon les souvenirs de



NM.Perera, les étudiants ceylanais commencèrent à se retrouver dans des logements minables pour discuter politique. Cependant, l'une des surprises dans les dossiers de l'IPI est qu'aucun de leurs noms ne s'y trouve Ceci tendrait à indiquer que tous étaient avant tout préoccupés par leurs études théoriques et leurs diplômes.

Colvin R de Silva était un enfant prodige. Comme le dit **Hector Abhayavardhana**, Colvin était « *possédé incontestablement d'une grande ambition, d'une confiance en lui démesurée, d'une intelligence puissante et d'une incroyable passion pour le travail dur* ». Il était l'un des plus jeunes à avoir reçu un PhD à King's College. Il voulait avoir un diplôme de droit parce qu'il croyait que cela lui donnerait la plus grande liberté de faire ce qu'il voudrait de sa vie. Colvin alla en visite en URSS et fut très impressionné.

**Leslie Goonewardena** termina son diplôme à la LES et étudia aussi pour le barreau. Il était grand, agréable, sincère et riche. Puissant. On disait qu'il avait adhéré à la Young Communist League britannique.

**Vernon Gunasakera** était étudiant en droit aussi. **N.M Perera** étudiait l'économie à la LES avec **Harold Laski**, le fameux socialiste fabien qui devint son gourou ; il était athlétique et charmeur. A un moment, il habita avec Leslie Goonewardena. N.M. Perera se souvient d'avoir rencontré Philip pour la première fois à la salle de lecture de la British Library.

### **Relations avec le communisme birman.**

Philip militait activement avec les étudiants birmans avancés de Londres, en particulier **Oo Kyaw** que les Britanniques tenaient pour « *le père du communisme birman* ». Oo Kyaw vint à Londres en 1927 pour étudier le droit et un an plus tard fut l'un des fondateurs de l'union des étudiants birmans qui devint très vite un groupe communiste « *sous l'influence diabolique de S.D. Saklatvala et de ses associés de la Ligue contre l'impérialisme et du CPGB* ». L'une des recrues d'Oo Kyaw, **Thein Mang**, décrit par les Britanniques comme « *un communiste enragé* » retourna en Birmanie en 1930 et lança un mouvement qui « *présente un réel danger* ». Philip s'adressa à des meetings de l'Union et travailla avec Oo Kyaw et Thein Maung. A travers ses activités sur les quais, Philip développa les contacts avec les marins birmans. Peut-être du fait de cet engagement, Philip pensait la révolution socialiste en termes de l'ensemble de l'Asie méridionale - Inde, Birmanie et Ceylan. Il vaut la peine de noter que, quand le BLPI fut lancé en 1942 le nom officiel en était « *Bolshevik Leninist Party of India, Ceylon and Burma* ». En fait ce parti n'eut jamais de branche birmane mais ce moment était significatif en tant que déclaration des ambitions sous-continentales et des perspectives du parti.

### Tentative de retour à Ceylan

Philip était le principal expert de Ceylan du CPGB. A la fin de 1930, il prépara un long memorandum sur Ceylan, dans lequel il assurait qu'à moins qu'on ne développe à Ceylan un parti communiste une branche de la Ligue n'y serait guère efficace. Et, dans ce but, il suggérait l'envoi à Ceylan d'un camarade européen. C'est peut être une coïncidence, mais l'IPI rapporte en début 1930 qu'une rumeur circule que les communistes sont en train d'essayer d'envoyer à Ceylan **Rajani Palme Dutt** ; il y deviendrait un moine bouddhiste et, de là, après avoir appris certains dialectes, il passerait en Inde..

Début 1931, il acheva une analyse marxiste de Ceylan dans un livre *Whither Ceylon?*, qui fut accepté pour publication à Moscou. Scotland Yard relevait que Philip se trouvait derrière la plus grande partie de la propagande du CPGB sur Ceylan.

Philip maintenait le contact avec le Dr S.A Wickremasinghe qui avait été élu au Conseil d'Etat en 1931. L'IPI intercepta ses lettres. En 1931, Philip disait qu'il « *espère former des groupes d'études marxistes d'ici, par correspondance, avant son retour, en prenant le contrôle en marche et en temps voulu* ». Dans une autre, il propose de créer des Ligues de la Jeunesse à Ceylan comme organisations révolutionnaires avec « *une discipline de fer et une idéologie pure comme le cristal* ».

En 1931 de grandes difficultés commençaient à Ceylan. Une commission parlementaire, présidée par le comte de **Donoughmore** donna à Ceylan une nouvelle Constitution qui lui donnait un représentant au Conseil d'Etat sur la base du droit de vote des adultes ; Philip écrivit une série d'articles dénonçant ces réformes Donoughmore comme un camouflage de la poursuite de la domination impérialiste. Mais il reconnut la chance que représentait pour le pays une élection par le peuple, prévue pour la fin de 1931. Philip voulait rentrer chez lui à temps pour les élections, mais il s'était déjà fait un nom comme « *rouge* » et les autorités coloniales bloquèrent son retour.

Philip devait se contenter d'aider de loin . Son frère aîné, **Harry Gunawardena**, décida de se présenter à la Constituante d'Avissawella avec l'aide de son plus jeune frère Robert. Harry Gunawardena était associé à un groupe nationaliste connu comme « *Cosmopolitan Crew* » qui faisait de l'agitation pour le droit de vote des adultes avant la commission Donoughmore. Philip écrivit une série d'articles qu'il envoyait à Harry pour aider sa candidature. Dans ses mémoires, **Robert Gunawardena** a décrit comment le candidat de Harry a amené à la frénésie son adversaire, un homme de grand pouvoir et richesse. Philip restait en contact avec le Dr S.A. Wickremasinghe. Philip utilisait le pseudonyme de **Gamaralla**, ce qui ne dupa pas le moins du monde l'IPI. Philip pressait Wickremasinghe de mener une politique plus militante. Wickremasinghe, bien qu'il se considérât comme socialiste, rejoignit la Ligue libérale, ce qui lui valut une riposte cinglante de Philip.

## Le Trotskysme

Dans son petit livre, *Philip : The Early Years*, Lakmali Gunawardena assure qu'en 1930, Philip Gunawardena rompit ouvertement avec les groupes staliniens du Parti communiste. Ce n'est pas tout à fait exact. Comme nous le verrons, la rupture avec le CPGB ne se produisit pas avant 1932. Cependant Philip avait rencontré des partisans de Trotsky en Grande-Bretagne déjà en 1930 et était parfaitement au courant des luttes fractionnelles qui faisaient rage dans la Comintern. Un peu de contexte nous sera utile.

### Stalinisme contre Trotskysme

Après la mort de **Lénine** en 1924, une lutte pour le pouvoir éclata dans le parti bolchevique. **Staline, Zinoviev et Kamenev** formèrent une *troïka* pour bloquer *Trotsky*, qui avait un prestige immense comme co-leader de la Révolution bolchevique et fondateur de la victorieuse Armée rouge. Les bolcheviks étaient venus au pouvoir en 1917, attendant leur victoire de révolutions qui allaient rapidement éclater en Europe particulièrement en Allemagne qui viendrait alors au secours du régime soviétique assiégé. Mais comme une insurrection après l'autre fut battue, l'URSS resta isolée, saignée à blanc et paupérisée. Le pouvoir bolchevique chancelait sur une base sociale branlante. Une mentalité défensive de bunker s'empara peu à peu du parti bolchevique. Staline disait au fond : « *N'écoutez pas Trotsky qui clame que seule la révolution en Europe peut nous sauver. Nous pouvons et devons construire le socialisme exactement ici, en Russie* ». La troïka orchestra une campagne dans le parti bolchevique et la Comintern pour discréditer Trotsky et l'Opposition de gauche.

A partir de 1925, la Chine fut au centre de la scène dans la Comintern. La Chine était dans un tourbillon révolutionnaire, cependant que le Guomindang de **Jiang Jieshi** marchait contre les seigneurs de la guerre. La Comintern décida de tout miser sur l'alliance du PCC avec le Guomindang quand ses troupes atteindraient leur ville. Mais au lieu de cela, Jiang Jieshi vit le spectre de la révolution communiste et écrasa le PCC, massacrant comme des chiens les communistes dans les rues. Cela prouvait tragiquement que Trotsky avait raison. Mais l'énorme défaite de la Chine eut pour effet de renforcer le règne de Staline parce qu'il servit à isoler l'URSS et démobilisa encore plus le parti.

Jiang Jieshi comme un allié anti-impérialiste de confiance ? Trotsky sonna l'alarme appelant les communistes chinois à sortir du Guomindang avant qu'il ne soit trop tard. L'Opposition de gauche pressa les communistes chinois de « *marcher séparément, frapper ensemble* », selon la phrase de Lénine, Staline tourna en

ridicule l'Opposition en assurant bruyamment que les communistes utiliseraient Jiang à leurs propres desseins puis le jetteraient comme un citron qu'on a pressé. Le désastre se produisit en 1927. Alors que les troupes de Jiang marchaient vers le nord, les ouvriers communistes de Shanghai dirigés par les communistes déclenchèrent une insurrection, attendant l'aide du Guomindang quand il atteindrait la ville. Au lieu de cela, cette énorme défaite en Chine eut l'effet de renforcer la domination de Staline parce qu'il avait servi à isoler l'USSR et démobiliser plus encore le parti.

### Contacts avec les trotskystes en Angleterre

En 1929, Philip rencontra deux critiques de gauche de Staline qui devaient avoir une très grande influence sur sa vie, **Francis Ambrose Ridley** et **Hans Raj Aggarwala**. Ridley était un brillant intellectuel marxiste dans l'ILP et, comme d'autres militants de l'ILP, militait aussi dans la Ligue contre l'impérialisme. C'était un orateur régulier le dimanche à Hyde Park. A la fin des années 20, Ridley commença à faire circuler des articles de Trotsky dans l'ILP de Clapham. Ridley avait beaucoup impressionné un étudiant en droit indien, Hans Raj Aggarwala, qui était au comité exécutif de la branche de Londres du congrès national indien. Aggarwala rejoignit l'India Freedom League à peu près au même moment où Philip et lui commencèrent à parler pour la Ligue à Hyde Park.

En 1930, Ridley et Aggarwala formèrent la Marxist Propaganda League afin de proposer un débat sur les questions cruciales du jour. Tous deux sympathisaient beaucoup avec le trotskysme, dans la mesure où ils le comprenaient. Des membres de la Ligue vendaient le journal trotskyste américain *The Militant* et des brochures de Trotsky. La Ligue patronna des conférences, des débats et des réunions en plein air sur divers sujets y compris l'Inde. Selon les dossiers de l'IPI, Philip commença à assister aux événements de la Ligue en octobre 1930 et continua à y prendre part pendant au moins une année.

Au début de 1931, l'IPI nota que Philip était en train de lire les ouvrages de Trotsky au British Museum. A deux occasions au moins, Philip fut l'orateur désigné à un événement de la Ligue. Ridley se souvenait de Philip en ces jours, « *un gars petit, actif, qui parlait vraiment très bien* ».

Aggarwala était maintenant connu pour ses heurts en public avec les dirigeants du CPGB comme **Harry Pollitt**. Le CPGB lui battait froid mais devait le tolérer, car il militait encore dans la Ligue contre l'Impérialisme et le Congrès national indien. Le *Daily Worker* refusa de publier les activités de la Ligue dans sa colonne « *What's on ?* »

La Ligue n'était pas un groupe trotskyste à proprement parler. A ce moment-là Trotsky insistait sur le fait que l'Opposition était une fraction, à l'intérieur de mouvement communiste, même si les trotskystes en étaient exclus partout ; la Ligue était un groupe à l'organisation lâche sans aucune orientation fractionnelle vers le CPGB. En fait, ses principaux idéologues, Ridley et Aggarwala, étaient en

désaccord avec l'orientation de Trotsky sur la Comintern. En octobre 1931, ils envoyèrent un document qui fut connu comme « *les Thèses Ridley-Ram* » (car Aggarwala utilisait le pseudonyme **Chandu Ram**) au Secrétariat national de l'Opposition de gauche à Paris et à Trotsky à Prinkipo.

Ce document rejetait toute la perspective de Trotsky de réformer la Comintern comme « *confuse, contradictoire et au fond, antimarxiste* », appelant au contraire à lancer une nouvelle, quatrième, Internationale.

Trotsky voulait que ses partisans restent dans les partis communistes et luttent pour leurs idées oppositionnelles aussi longtemps que possible dans ces partis. Trotsky n'a pas déclaré la Comintern faillie avant 1933 quand elle eût permis à **Hitler** de prendre le pouvoir sans combat. Les thèses Ridley-Ram divergeaient aussi avec toute la stratégie de Trotsky pour combattre le fascisme. Tandis que Trotsky appelait à un front uni des mouvements de gauche et du mouvement ouvrier, les Thèses écartaient les syndicats britanniques comme « *des organisations impérialistes* ». Trotsky les critiqua sévèrement, concluant : « *Il serait très triste que les membres critiques du PC britannique officiel s'imaginent que les opinions de Ridley et de Ram sont représentatives des opinions de l'Opposition de gauche* ».

A la fin des années 20, il commença à faire circuler des articles de Trotsky dans l'ILP de Clapham. Ridley avait beaucoup impressionné un étudiant en droit indien, Hans Raj Aggarwala, qui était au comité exécutif de la branche de Londres du Congrès national indien, et qui rejoignit l'India Freedom League à peu près au même moment que Philip et lui devinrent également orateurs de Hyde Park. Philip était évidemment d'accord avec les idées de Ridley sur une IV<sup>e</sup> Internationale puisque nous savons que, des années plus tard, il dit qu'il avait signé un tel appel demanda à Trotsky de former une nouvelle Internationale. D'un autre côté, il doit avoir été en désaccord avec quelques-unes de ses autres idées, puisque le dossier de l'IPI mentionne que Philip est prévu pour débattre avec Ridley à un meeting de la Ligue en juillet 1931. En tout cas, Philip était suffisamment sérieux en ce qui concerne l'Opposition de gauche qu'il essaya de rendre visite à Trotsky qui vivait alors en exil dans l'île turque de Prinkipo. Il prit l'Orient-Express jusqu'à la capitale bulgare, où, pris par la police, il fut renvoyé en Angleterre

### **Trotskyiste secret**

De toute évidence, Philip dissimula ses convictions trotskystes grandissantes et ses connexions à ses patrons communistes. En mai 1931, on disait, qu'il « *rompait avec la Marxian League* » Sans doute était-ce une ruse pour écarter les soupçons. Cinq mois plus tard, il était de nouveau à une de ses réunions où Aggarwala était l'orateur principal.

A ce moment, le CPGB n'était pas encore un parti stalinien homogène, endurci. Pendant que le parti tournait la ligne de Moscou, divers dirigeants avaient leur propre plan de travail. Rajani Palm Dutt, en particulier, marquait son impatience à

l'égard de la vieille garde du parti. Rajani encourageait les jeunes têtes chaudes comme Philip et **Niharendi Mazumdar**, qui étaient accrochés aux talons des dirigeants du parti retranchés. Le *Daily Worker* a même rendu compte de réunions où Mazumdar s'était heurté à son mentor **Saklatvala**.

Philip faisait attention de ne pas avoir de divergences ouvertes avec la ligne officielle de la Comintern. Ses articles louaient, par exemple, le PC de l'Inde. Philip faisait aussi plaisir à ses patrons en combattant ce qu'on appelait « *l'Opposition de droite* », soutien de **Nikolaï Boukharine**, ancien allié de Staline, qui avait été battu au 6<sup>e</sup> congrès de la Comintern. Un des soutiens les plus éminents de Boukharine était le communiste indien **M.N. Roy**. Il avait un soutien significatif dans la branche londonienne du Congrès. Si l'on en croit Philip, « *il y avait des controverses prolongées et après, la plupart du temps en privé* ». Philip n'attaquait la position royiste que le PC indien pouvait capturer le congrès de **Gandhi** et le transformer en un instrument révolutionnaire. En 1931, *C.P. Dutt* proposa que Philip aille étudier à l'Ecole Lénine de Moscou et les arrangements furent faits par **William Charles Rust**. L'ami de Philip, **K.Ramayya**, qui était déjà sur place, trouva à se loger. Cela peut apparaître comme un énorme vote de confiance. Cependant c'était souvent l'opposé qui était vrai. En ces temps de soulèvement dans la Comintern, les partis locaux envoyaient souvent les « *trubliions* » à Moscou pour qu'ils y soient « *redressés* ».

### **Arthur Glyn-Evans**

Dans son travail pour la cause trotskyste, Philip collabora étroitement avec **Arthur Glyn-Evans**. Selon les dossiers de l'IPI, ce dernier travaillait au Département de Recherche sur le Labour du CPGB à la fin des années 20.. Il était aussi le secrétaire adjoint de la Workers' Welfare League of India. En cette capacité, il se rendit en Inde en 1930 et envoya au *Daily Worker* une série d'articles exposant la misère des ouvriers indiens. Glyn-Evans était aussi actif dans la Ligue contre l'Impérialisme et la branche londonienne du Congrès national Indien. Il doit avoir été très engagé dans les opérations clandestines du CPGB dirigées vers l'Inde, car son nom figurait sur la liste des 51 « *conspirateurs* » cités pendant le fameux procès sur la Conspiration de Meerut. Glyn-Evans avait une connexion avec l'Irlande ; à un moment, l'IPI nota que Philip avait été payé par Glyn-Evans pour écrire pour la *Workers Voice*, un journal révolutionnaire irlandais de Londres ; Philip aurait visté Dublin au début 1932.

En 1932 Philip déménagea et alla habiter dans la maison d'Arthur Glyn-Evans au 22, Adelaide Road qui était quelque chose comme le QG trotskyste. Comme le relevait IPI « *On sait que les Indiens, Ceylanais, etc. qui penchent pour le trotskysme se sont rencontrés à sa dernière adresse et que la littérature sur cette question est sortie de là* »..

## La Révélation avec le parti communiste

Le CPGB commença à suspecter la loyauté politique de Philip. Il avait critiqué la ligne officielle de la Comintern sur la Chine, s'opposant au mot d'ordre « *Bas les Pattes devant la Chine* ». C.P. Dutt, alors à Berlin, écrivit à « *Guna* » le 27 avril 1932, lui demandant d'élaborer sur cette position que « *la question centrale est celle des antagonismes inter-impérialistes et que le gouvernement du Guomindang agit comme un agent de l'impérialisme US* ». Dutt appelait ça « *un point de vue intéressant, bien que je doute qu'il puisse être prouvé* ».

Le mois suivant il y eut une révélation à la 3<sup>e</sup> conférence annuelle de la section britannique de la Ligue contre l'Impérialisme. Le leader CPGB Harry Pollitt présenta les principales résolutions sur la guerre, la Chine, les luttes coloniales et le rôle de la social-démocratie. Selon le rapport d'IPI, cela « *provoqua une discussion vivante, aussi des protestations vives de divers camarades dont les camarades Mozumdar et Gunawardena* ». Puis, lors de la présentation par Saklatvala de la résolution sur l'Inde, de façon inattendue, Philip opposa une résolution alternative « *La discussion qui a suivi a montré qu'il n'y avait dans l'esprit des camarades quelque chose de plus profond qu'un simple débat sur des mots* ».

Philip commença par négliger ses missions de parti. Il n'envoya pas à CP Dutt une recherche pour un livre sur l'Inde, comme promis., ce qui poussa Dutt à écrire le 27 juin à Berlin qu'à moins qu'il ne reçoive la matériel dans une semaine ; « *Je le prendrais très mal* ». De toute évidence, il continuait de déplaire au parti, car un des derniers rapports d'IPI dans son dossier, daté du 9 novembre 1932, indiquait que le CPGB « *a maintenant décidé de se dispenser de ses services du fait de son indolence, de l'impossibilité où l'on est de compter sur lui, et la découverte qu'il était secrètement trotskyste* ». Il ajoute qu'« *au moment où Evans n'est pas lui-même tout à fait clair de toit soupçon du CPGB dans cette direction* ». Le rapport conclut : « *On considère comme très peu vraisemblable que Gunawardena se trouve de nouveau dans le Parti communiste et la Ligue contre l'Impérialisme, du fait de la très désagréable atmosphère qu'il avait créée avant son départ d'Angleterre* ».

## Une note soupçonneuse

Arthur Glynn-Evans n'est mentionné dans aucun des comptes-rendus sur le trotskysme britannique à ses débuts. Cependant son nom surgit inopinément dans un autre contexte – un dossier de l'IPI sur la compagnie des Produits pétroliers russes (ROP). Les bolcheviks l'utilisaient aussi bien pour ces devises étrangères dont ils avaient tant besoin et pour enflammer les rivières. Dans le dossier IPI sur la ROP, on trouve cette note du 26 juillet 1932 : « *Il a été aussi parlé de la possibilité que Glyn Evans puisse recevoir un billet dans la nouvelle entreprise de la ROP qui est prévue pour l'Inde* »

Comme nous venons de le voir, le CPGB avait des soupçons sur Glyn-Evans. C'aurait été la dernière personne que les communistes auraient envoyée sous couverture en Inde. Aussi d'où venait cette conversation ? Le langage utilisé est suggestif : « billet » est un mot de l'armée. Chez les militaires, quand on donne un billet à quelqu'un, cela implique une meilleure affectation ou une récompense. Qu'avait fait Glyn-Evans pour être récompensé ? Glyn-Evans connaissait tous les jeunes communistes indiens qui revenaient chez eux à cette date – **Niharendi Datta Mazumdar, Kiran Basak, Direnda Mohan Saha, S. Zaheer et Nirmal Sen Gupta**. Les Britanniques auraient voulu garder les yeux sur eux. Quelqu'un comme Glyn-Evans aurait été très précieux pour les Britanniques en Inde. Cependant il n'existe aucune preuve qui permette de conclure d'une façon ou d'une autre.

### Retour à Ceylan

Harry Gunawaedena réussit finalement à persuader **Sir Baron Jayatileke**, le ministre de l'Intérieur, d'intervenir en faveur de Philip et l'interdiction de revenir fut levée. Philip quitta Londres au début de septembre 1932. Il contacta à Paris l'Opposition de gauche française et ensuite alla vers le sud en Espagne. Il abandonna les livres qu'il transportait, se glissa à travers la frontière, abondant les Pyrénées, allant vers Barcelone en pleine agitation. Le roi avait abdiqué en 1931 et les Républicains de gauche et les socialistes dominaient la nouvelle République. Il contacta évidemment le groupe troskyste espagnol, la Izquierda Comunista Espanola, dirigé par **Andrés Nin** qui avait été membre fondateur du PC espagnol. Après une semaine à Barcelone, il voyagea dans diverses parties d'Europe du Sud. Le 14 octobre, il embarqua sur le *SS Explorateur Grandidier* à Marseille. Il descendit sur le quai de Colombo le 1er novembre, un homme bien différent du blanc bec qui était parti pour les Etats-Unis dix ans plus tôt.

### Architecte du LSSP

Pendant les trois années suivantes, Philip travailla avec une incroyable énergie à développer à Ceylan un mouvement de gauche: il n'avait aucune recette. En comparaison avec l'Inde, le nationalisme ceylanais était arriéré et apprivoisé. Le Congrès de Ceylan était si élitiste qu'il s'était opposé au droit de vote accordé dans les réformes Donoughmore ! Les Ligues de la jeunesse étaient en plein désarroi ou moribondes. La crise mondiale avait coupé le souffle du mouvement ouvrier urbain. Comme l'a décrit **Kumari Jayawardena** :

*« La situation était inhabituelle car presque partout simultanément, au début des années 30, il y eut un effondrement des organisations nationalistes et du mouvement ouvrier qui avaient joué un rôle dans les luttes politiquee et économiques des années 20 ».*



Comme on l'a vu, Trotsky définissait l'Opposition de gauche comme une partie intégrale du mouvement communiste, quand bien même elle était exclue et fonctionnait en-dehors du parti. Mais à Ceylan il n'y avait pas de parti communiste. Les problèmes du conflit entre Trotsky et Staline étaient bien loin. Philip était devant une tâche décourageante – « *former un seul parti politique qui pourrait donner une direction aussi bien à la lutte anti-impérialiste qu'au mouvement ouvrier* »

Philip poursuivait sa stratégie d'utiliser les Ligues de la jeunesse pour rassembler et développer un cœur de cadres pour le futur parti. Comme l'a rappelé N.M Perera, Philip « *scissionna le mouvement de jeunesse en une Gauche et une Droite* » et ; tandis que la Droite déclinait « *la Gauche se développait à sa main* ». En 1932-33, il avait réuni un cadre, un cœur consistant en **Robert Gunawardena, Vernon Gunasake Leslie Goonewardena, Colvin R. de Silva ; N M.Perera, Dr S.A Wickremasinghe et B.J.Fernando**. Ce groupe recruta des partisans dans les Ligues de la jeunesse, y compris de jeunes femmes comme **Susan de Silva, Vivienne Goonewardene et Selina Perera**. Les exploits du groupe autour de Philip en 1933-35 devinrent légendaires, la protestation de **Suriya Mal**, la campagne de secours contre la malaria, la grève de Wellawatte Mills - tout cela a été raconté très souvent .

Le lancement du LSSP ne fut pas tellement dicté par le développement organique du groupe de Philip que par les élections à venir pour le Second Conseil d'Etat. Le LSSP fut fondé en décembre 1935 pour présenter des candidats. Philip était la force motrice. Comme le révéla plus tard N.M. Perera « *S'il n'y avait pas eu Philip, je n'aurais jamais été candidat au siège de Ruwanwella* ». Philip et N.M. Perera furent tous deux élus au Conseil d'Etat.

Le LSSP fut mis sur pied pour être un mouvement progressiste large, ouvert à quiconque était d'accord avec ses revendications spécifiques et s'engageait nominalement. Le nouveau parti épousait le socialisme en termes vagues, évitant les questions controversées comme le stalinisme. Philip « *poussait Colvin en avant pour qu'il soit président* ». A bien des égards, Colvin était le président parfait pour ce type de parti. Il était charismatique, éloquent et défendait le socialisme avec les mêmes dons de persuasion qu'il savait utiliser au tribunal comme le brillant avocat d'affaires criminelles qu'il était. Philip n'aurait probablement pas été aussi efficace que Colvin dans ce rôle. Car il était notoirement impulsif, prêt à la confrontation et dominateur ; en outre il était considéré très largement comme un communiste dur en dépit de ses déclarations publiques opposées.

En un sens, le premier LSSP ressemblait à un groupe de type frontiste, comme la Ligue contre l'Impérialisme dans laquelle un petit groupe interne de communistes dévoués et disciplinés contrôlaient une organisation plus large, moins bien dessinée. Comme on l'a vu, les années de formation de Philip se passèrent tout entières dans ce type d'organisation . S'il avait été formé dans un parti léniniste

sain ou dans un groupe d'opposition trotskyste, il aurait pu être amené à constituer le LSSP d'une façon très différente.

Bien que Philip fût la figure dominante, il n'était pas le seul dirigeant et il ne pouvait pas imposer ses idées trotskystes à tout le LSSP. Ce dernier ne donnait aucun signe extérieur de trotskysme avant 1940. Les trotskystes formaient un groupe d'une certaine façon caché à l'intérieur de la direction du LSSP, se désignant eux-mêmes comme « *le groupe T* ». Comme le dit **Hector Abhayavardhana**, « *Le groupe était petit et n'était pas composé de trotskystes bien achevés, mais tous avaient rejeté la politique internationale du stalinisme et les féroces méthodes bureaucratiques par lesquelles Staline gouvernait l'Union soviétique. Philip Gunawardena était généralement considéré comme le plus influent dans le parti, mais il y en avait d'autres, importants aussi, comme Leslie Goonewardene avec son rapport de première main sur la Guerre civile espagnole et Doric de Souza qui revint en 1937* ».

Hector a tout à fait raison de souligner l'hétérogénéité du groupe T. Leslie Goonewardene et Vernon Gunasekera avaient un fort penchant pour la théorie et l'approfondissement incessant de la théorie marxiste. Leslie Goonewardene était le seul dirigeant qui avait appris tout seul à écrire en Sinhala afin de pouvoir traduire les textes marxistes dans la langue des ouvriers. Une autre trotskyste important fut **Terence de Zylva**, bon enseignant et fondateur de Kolonnawa Vidyakan qui transforma de si nombreux étudiants en sérieux jeunes trotskystes. A l'opposé, Colvin de Silva était dans son élément comme orateur public et pour populariser la politique du parti. Mais il n'était pas encore un trotskyste achevé. En fait, comme l'atteste Hector Abhayavardhana, ce n'est pas avant son emprisonnement en 1940 qu'il « *trouva la possibilité de se pencher sur des études sérieuses des questions idéologiques de base qui étaient encore féroce ment débattues dans le monde contemporain* ». N.M. Perera, comme beaucoup l'ont dit, était plus keynésien ou social-démocrate que trotskyste mais il suivait Philip qu'il admirait au point d'avoir pour lui le culte d'un héros.

Hector a également raison de signaler le rôle important de Doric de Souza et de la « *deuxième génération* » de Ceylanais revenus au pays à la fin des années 30. Cette cohorte qui comprenait **V. Karalasingham**, **D.W.J Perera**, **C Satchithanandam** et **SCC Anthonipillai**, avait fait partie du Marxist Group de Londres en 1936, l'un des trois groupes trotskystes en Grande-Bretagne à cette époque. **Doric de Souza**, le fils brillant d'un éditeur nationaliste d'ascendance Goan, bénéficia de son association avec le mouvement trotskyste britannique lequel ne s'était réellement développé qu'après le départ de Grande-Bretagne de Philip en 1932.

Une des énigmes du LSSP est la raison pour laquelle les trotskystes ont gardé si longtemps pendant. Comme le rappelle **Regi Siriwardena** : « *Il n'y avait pas seulement le fait que nous, marxistes, à l'Université, nous n'étions pas clairs sur la question du trotskysme contre le stalinisme mais aussi des membres du parti. Même mon mentor idéologique de l'époque, Hector, avait quelques mois plus tôt*

*ardemment défendu dans une conversation le pacte Hitler-Staline et, parmi les livres qu'il m'avait prêtés il y avait le compte rendu du procès Boukharine »*

Cela correspond entièrement au témoignage d'Hector : *« J'avais été très surpris par une critique de la ligne de Front populaire des partis communistes que j'avais pour la première fois entendue dans une classe d'études début 1939, autant que je m'en souviens. La classe était dirigée par Colvin. Mais ce n'est pas avant plusieurs mois que j'ai découvert le livre de Trotsky, **La Révolution trahie** par un camarade du groupe qui me l'a prêté ».*

Nous ne savons pas quels contacts Philip avait avec le mouvement trotskyste international après son retour à Ceylan en 1932. L'Opposition de gauche internationale était juste en train d'être organisée. La première réunion internationale des trotskystes n'avait eu lieu qu'en avril 1930. La prochaine réunion fut en février 1933. Autant que je puisse dire, ce n'est pas avant 1938 qu'un groupe trotskyste à l'étranger parla du LSSP comme d'un groupe trotskyste. Un groupe trotskyste britannique, la Revolutionary Socialist League, annonça dans un document interne : *« Pratiquement pour la première fois de l'histoire du mouvement trotskyste dans ce pays, la RSL a établi et maintenu des relations avec l'Inde et Ceylan. Nous sommes en contact avec le seul parti révolutionnaire de Ceylan qui compte plus de 800 membres ».* Trotsky lui-même n'a pas su qu'il avait des disciples à Ceylan avant 1939, quand **Selina Perera** a rendu visite au parti trotskyste américain au cours de son voyage de retour de Londres vers son pays en 1939. Comme Philip, des années auparavant, elle essaya de rendre visite à Trotsky alors dans son dernier exil, à Mexico, mais fut arrêtée à la frontière.

Un autre facteur concernant Philip peut aider à comprendre le caractère politique du premier LSSP. Nous savons maintenant que Philip n'était pas entièrement d'accord avec le modèle léniniste du parti d'avant-garde. Comme on le sait, le parti social-démocrate russe avait scissionné en deux en 1903 sur la question de l'organisation du parti. Les bolcheviks et Lénine insistaient pour un parti de cadres étroitement centralisé, tandis que les mencheviks étaient pour une organisation plus ouverte et démocratique. Bien des social-démocrates, particulièrement **Rosa Luxemburg**, critiquèrent avec véhémence et sévérité la recette de Lénine d'un parti fermé, étroitement contrôlé par le centre. Comme l'a révélé **Regi Siriwardena** dans ses mémoires, Philip *« croyait que Rosa avait raison sur cette question contre Lénine, C'était une marque de l'indépendance d'esprit de Philip qu'il ait formé son jugement contre l'autorité géante de Lénine ».* Cela peut expliquer pourquoi Philip a créé un parti qui avait un caractère fondamentalement menchevique

## Dimension de Philip Goonewardena

On a souvent appelé Philip « *le Marx, Engels et Lénine* » de Ceylan.. il ne s'agit pas d'une exagération. Il est revenu à Ceylan avec la maturité de sa personnalité politique, familier avec les classiques de la théorie marxiste, avec une expérience hors de prix en politique révolutionnaire dans plusieurs pays. En quelques années frénétiques, il a aggloméré le noyau d'un parti marxiste, lancé le LSSP, disputé avec succès les élections de 1936, représenté son parti au parlement, concouru avec **Goonesinghe** pour la direction de la classe ouvrière organisée à Colombo et construit une solide base syndicale pour le parti. Aucun doute que sa vision du trotskysme était partiellement due au fait qu'il n'a pas eu la possibilité de travailler dans une vraie section du mouvement de Trotsky. Mais ce fut néanmoins lui qui prit les décisions d'action courageuse qui lancèrent le LSSP dans la direction de la IVe Internationale. Philip saisit l'importance de la révolution en Inde et fut la force de mise en mouvement derrière la décision du parti de s'unir aux trotskystes de l'Inde pour former le Bolshevik-Leninist Party of India en 1942.

Rétrospectivement, je pense qu'on peut comparer Philip à **Plékhanov** qui fut appelé « *le père du socialisme en Russie* ». Ce dernier apporta le marxisme à la Russie arriérée et développa le parti social-démocrate. Mais Plékhanov parraina un mouvement qui, en dernière analyse, alla plus vite qu'il ne le voulait. Philip bâtit le LSSP comme un mouvement lâche, pas doctrinaire. Le début de la Deuxième Guerre Mondiale l'obligea à devenir clandestin et adopter de nouvelles formes et méthodes de travail, juste pour survivre. Le parti adopta des méthodes d'organisation léninistes orthodoxes connues comme « *le centralisme démocratique* ». De toute évidence, Philip était mal à l'aise avec la « bolchevisation » du parti réalisée par Leslie Gunawardena et Doric de Souza, tandis que Philip et les autres dirigeants étaient en prison. Quand Philip s'évada en 1942, il se heurta immédiatement avec Doric de Souza, inaugurant une période de fractionnisme destructeur qui ne recula qu'un peu après la nouvelle arrestation de Philip en Inde en 1943.

Je crois que le moment de vérité de Philip vint en 1945 quand lui et N.M Perera furent libérés de prison à Ceylan et que leur parti put reprendre son travail ouvert. Philip stupéfia ses camarades en ressuscitant le LSSP en concurrence avec le BLPI. Comme Plékhanov, Philip ne pouvait ou ne voulait pas faire le saut au nouveau niveau représenté par le BLPI – un parti de cadres démocratique-centraliste, basé sur le programme trotskyste intégral. Que Philip fût déjà en train d'abandonner le trotskysme, un incident très parlant mais peu connu, nous le suggère. A la veille des élections de 1947 Philip offrit de soutenir **SWD Bandaranaike** comme Premier contre **DSD Sananayake**. Cette ouverture en coulisse indique que Philip souhaitait déjà rejeter l'un des piliers du trotskysme – l'opposition de principe aux coalitions, même en coulisses, avec des représentants de la bourgeoisie. Ce n'est pas avant sa rupture avec le LSSP en 1950 que Philip réalisa réellement une coalition en 1956 avec Bandaranaike.

Dans ses dernières années, Philip perdit sa flamme et sa foi révolutionnaire. Bien qu'il finit ses jours dans la défaite politique, il ne trahit jamais la cause du socialisme tel qu'il le concevait. Quand il mourut, son cercueil fut enveloppé d'un drapeau rouge et sur son tombeau, on a gravé la faucille et le marteau. Même ses adversaires politiques de longue date ont reconnu sa sincérité et ses réalisations. Dans son éloge de Philip en 1972, NM Perera a payé un tribut venu du cœur à son ancien mentor et ami:

*« Je ne doute pas que l'histoire lui accordera la place qu'il mérite dans la vie politique de ce pays. Dans les années qui viennent, quand de moindres mortels comme vous et moi auront joué leurs discrètes parties et se seront évanouies dans les limbes de l'oubli, Ceylan socialiste reconnaissante se souviendra de lui avec fierté et le placera sur le magnifique piédestal qui lui est dû ».*

Telle était la puissance et tel est le legs de **Don Philip Rupasinghe Gunawardena**.

**Philippe Lewandowski**

## **Introduction aux Ecrits militaires de James Connolly**

Grâce à la remarquable biographie de Roger Faligot<sup>1</sup>, la vie et l'œuvre de James Connolly ne sont plus tout à fait des inconnues pour le lecteur de langue française. L'absence presque totale de textes disponibles<sup>2</sup> d'une des plus authentiques figures du marxisme révolutionnaire de l'aube du XXe siècle n'en est que plus consternante. En publiant la traduction<sup>3</sup> d'une série d'articles initialement parus dans **Workers' Republic** de mai à juillet 1915, les **Cahiers Léon Trotsky** souhaitent contribuer à tirer un homme non pas tant de l'oubli que de la légende : car « *si des gares, des hôpitaux, des parcs portent le nom de James Connolly, c'est au prix d'une gigantesque mystification* »<sup>4</sup>.

### **Une jeunesse ouvrière**

Né le 5 juin 1868 dans une famille d'immigrants irlandais à Edimbourg, il connaît dès son enfance la faim et la pauvreté. Apprenti imprimeur à 10 ans, mitron dans une boulangerie, puis apprenti dans une fabrique de tuiles, ce que nous appelons aujourd'hui des petits boulots se succèdent, jusqu'à ce qu'il s'engage, à 14 ans, dans l'armée, comme nombre de ses compatriotes qui veulent s'assurer des repas quotidiens. Envoyé en Irlande avec son régiment, il découvre le pays de ses ancêtres avec d'autant plus d'émotion que ce dernier est alors le théâtre d'un

---

<sup>1</sup> Faligot, Roger. *James Connolly et le mouvement révolutionnaire irlandais*. Nouv. éd. rev. et augm. Rennes : Ed. Terre de Brume, 1997.

<sup>2</sup> *Le rôle de la classe ouvrière dans l'histoire de l'Irlande* (Œuvres politiques ; 1) publié à Paris par les Editions Arcantère en 1986 n'est plus disponible chez l'éditeur. Seuls restent donc les trois textes regroupés dans l'anthologie de Georges Haupt, Michaël Löwy et Claudie Weill, *Les marxistes et la question nationale : 1848-1918*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, L'Harmattan, 1997, p.356-368 : *Socialisme et nationalisme, Le mouvement pour la langue, et Le Sinn Fein, le socialisme et la nation*.

<sup>3</sup> A partir de *Revolutionary Warfare* par James Connolly, publié pour la première fois sous forme de brochure à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de l'auteur, Dublin et Belfast, New Books Publications, 1968.

<sup>4</sup> R. Faligot, p.261.

soulèvement agraire d'importance<sup>5</sup>. C'est vraisemblablement à cette époque qu'il prend conscience du poids de la question nationale.

En 1889 Connolly est de retour en Ecosse, déserte et fait pendant sept ans « *l'apprentissage du socialisme à Edimbourg, dans le bouillonnement des regroupements et des scissions des formations anglaises et écossaises* »<sup>6</sup>. Dans ces années cruciales, pour la première fois en Grande-Bretagne, le mouvement ouvrier s'oriente en direction d'une représentation politique indépendante<sup>7</sup>. Devenu rapidement un cadre politique talentueux, à deux reprises, Connolly se présente aux élections en tant que « *candidat socialiste* » ; ce sont deux échecs et une misère accrue, il perd un premier emploi à la municipalité d'Edimbourg, puis peine à survivre en tant que cordonnier. C'est alors que le Dublin Socialist Club l'engage en tant qu'organisateur permanent.

### L'ISRP

L'Irish Socialist Republican Party (ISRP), né de la transformation de ce club, en fait la première organisation marxiste oeuvrant sur le sol irlandais. Son manifeste de 1896<sup>8</sup> se place sur le terrain parlementaire, mais lie le sort de la lutte nationale à la lutte pour le socialisme ; et faut-il rappeler que, dans le cadre d'une monarchie, le mot même de républicain ne saurait être considéré comme neutre ?...

Même si les limites de l'organisation en font plus un cercle de propagande qu'un parti de masses, elle joue d'emblée un rôle certain dans la vie politique irlandaise : organisation de la grande protestation de 1897 contre le jubilé de la reine Victoria, premier meeting (2000 participants) contre la guerre des Boers, appel aux Irlandais du Transvaal à prendre les armes contre les troupes britanniques, campagne contre le recrutement, participation aux élections « *sur une base qui se prononçait ouvertement pour la révolution* ».

Connolly publie *Erin's hope (L'espoir d'Erin)*, sa première œuvre théorique, en 1897 ; l'année suivante, il fonde *The Workers' Republic (La République des Travailleurs)*, un journal de huit pages, qui remplit une fonction d'organisateur collectif, cherchant à « *unir les ouvriers et enterrer dans une fosse commune les haines religieuses, les jalousies provinciales et la méfiance mutuelle sur lesquelles l'oppression a depuis si longtemps assis sa force* ».

Lors du Ve congrès de la IIe Internationale à Paris en septembre 1900, à la grande joie de Connolly, l'ISRP est présente en tant que délégation distincte de la Grande-

---

<sup>5</sup> Lee, Joseph. *The modernisation of irish society : 1848-1918*. Dublin : Gill and Macmillan, 1989. Chapitres 3, *The Land War 1879-82*, et 4, *The Significance of the Land War*, p.65-105.

<sup>6</sup> R. Faligot, p.80.

<sup>7</sup> Bédarida, François. *Le socialisme en Grande-Bretagne de 1875 à 1914*, in Droz, Jacques (dir.) *Histoire générale du socialisme, 2, de 1875 à 1918*. Paris : PUF, 1997, p.347-399 (Quadrige).

<sup>8</sup> Cité par R. Faligot, p.83-84.

Bretagne. Les Irlandais prennent parti pour Rosa Luxemburg<sup>9</sup> dans sa polémique contre Edouard Bernstein<sup>10</sup>, mais ne peuvent que s'opposer à elle sur la question nationale lorsqu'elle est mise à l'ordre du jour.

Peut-être trop en avance sur une classe ouvrière jeune et inexpérimentée, l'ISRP stagne et entre en crise. Il ne parvient plus à organiser de meetings, ni à continuer la publication de **The Workers' Republic**. Après deux nouvelles défaites électorales en 1902 et 1903, Connolly démissionne et décide d'émigrer aux Etats-Unis.

### La Scène américaine

Il trouve à Troy, dans l'Etat de New York, un emploi d'agent d'assurances, et « *s'engage immédiatement dans la bataille que mène le mouvement ouvrier américain, dont la force et le degré d'organisation ne peuvent que faire sourire Connolly avec dérision sur son expérience irlandaise* »<sup>11</sup>.

Il adhère au Socialist Labor Party (SLP) de Daniel De Leon<sup>12</sup> et à sa doctrine syndicaliste révolutionnaire, mais les heurts avec son autocratique dirigeant<sup>13</sup> ne tardent pas. Et lorsque Connolly est élu à l'exécutif du SLP en 1907, De Leon le force à démissionner par des manœuvres bureaucratiques.

C'est qu'entre temps l'influence de l'Irlandais n'a cessé de croître. Sa connaissance de langues étrangères (français, allemand, italien) lui permet de toucher un certain nombre de communautés nationales et de prendre la parole à des meetings de travailleurs immigrés. Il est co-fondateur de la section de Newark des Industrial Workers of the World (IWW). En 1907, il fonde l'Irish Socialist Federation et son journal, **The Harp (La Harpe)**, qui se fixent pour but « *d'assister le mouvement révolutionnaire en Irlande par la dissémination de sa littérature, d'éduquer l'ouvrier dans ce pays [les Etats-Unis] dans l'apprentissage des principes socialistes et de le préparer à coopérer avec les ouvriers des autres races, couleurs et nationalités pour l'émancipation du mouvement ouvrier* »<sup>14</sup>.

Connolly se rapproche du Socialist Party of America (SPA) d'Eugène Debs<sup>15</sup> ; il en est élu organisateur national en 1909.. Il publie aux Etats-Unis la première brochure qui lui rapporte de l'argent, **Socialism made easy (Le Socialisme pour tous)**, et entreprend la rédaction de deux œuvres majeures, **Labour in Irish History**

<sup>9</sup> Luxemburg, Rosa (1870-1919). Dirigeante socialiste polonaise, et de la gauche socialiste en Allemagne.

<sup>10</sup> Bernstein, Edouard (1850-1932). Social-démocrate allemand, théoricien du révisionnisme dans la IIe Internationale.

<sup>11</sup> R. Faligot, p.93.

<sup>12</sup> De Leon, Daniel (1852-1914). Dirigeant du SLP et des IWW.

<sup>13</sup> « *De 1890 à 1914, De Leon dirige le SLP. Pendant ces années, Daniel De Leon était le SLP. Lorsqu'il mourut, en 1914, le parti et sa presse disparurent* » (Seán Cronin, cité par R. Faligot, p.95).

<sup>14</sup> R Faligot, p.95.

<sup>15</sup> Debs, Eugène (1855-1926). Dirigeant du SPA, fondateur des IWW ; plusieurs fois candidat à la présidence des Etats-Unis ; emprisonné pour son activité anti-guerre.



(*Le Mouvement ouvrier dans l'Histoire de l'Irlande*) et *Labour, Nationality and Religion (Mouvement ouvrier, Nationalité et Religion)*.

Mais en Irlande même, l'Histoire s'accélère. En 1907, Jim Larkin<sup>16</sup> dirige à Belfast une grève unitaire de travailleurs catholiques et protestants ; il fonde à Dublin l'Irish Transport and general Workers' Union (ITGWU), alors qu'y naît aussi un Socialist Party of Ireland (SPI) qui regroupe notamment d'anciens militants de l'ISRP<sup>17</sup>. James Connolly n'a pas perdu contact. C'est ainsi que *The Harp*, dès 1910, est publié à Dublin avec Larkin pour éditeur. Et lorsque William O'Brien<sup>18</sup> l'invite au nom du SPI pour une série de conférences en Irlande, il s'embarque pour un retour intimement désiré<sup>19</sup>.

### Dernier retour en Irlande

Arrivé le 16 juillet 1910, il rejoint le SPI en août, en crée des sections à Belfast et Cork, en devient organisateur national avant la fin de l'année. En mars 1911, il s'installe à Belfast, adhère à l'ITGWU ; il persuade Larkin d'accepter la syndicalisation des femmes<sup>20</sup>, et lance l'Irish Women Workers' Union (IWWU), section féminine de l'ITGWU ; en octobre, il organise la grève des travailleuses des minoteries de Belfast, puis crée une section textile de l'ITGWU.

La création de l'Irish Labour Party (ILP) en 1912 est conçue comme une excroissance du syndicat, censée occuper le terrain politique en matière de lutte des classes et assurer l'élection d'une représentation ouvrière indépendante au Parlement et dans les municipalités. Ce modèle travailliste porte cependant en germe des illusions électoralistes, et James Connolly maintient parallèlement l'existence du petit SPI (la double appartenance à l'ILP et au SPI est possible).

L'année 1913 serait-elle celle des armes ? Si elle voit successivement la formation de l'Ulster Volunteer Force (UVF – 31 janvier), de l'Irish Citizen Army (ICA – 14 novembre) et des Irish Volunteers (25 novembre), ces trois forces ne sont pas de même nature, et leurs genèses procèdent de prémisses différentes.

C'est en réponse au vote par la Chambre des Communes d'un projet de loi sur le Home Rule qu'Edward Carson<sup>21</sup>, fervent unioniste, crée l'UVF ; refusant le verdict du suffrage universel (en 1912, un scrutin complémentaire a donné aux partisans du Home Rule une majorité en Ulster même), les unionistes, « *au nom de Sa Très*

<sup>16</sup> Larkin, Jim (1876-1947). Syndicaliste révolutionnaire irlandais, fondateur de l'ITGWU.

<sup>17</sup> Ce dernier avait périclité après le départ de Connolly, son principal dirigeant, pour les Etats-Unis.

<sup>18</sup> O'Brien, William (1881-1968). Dirigeant du SPI et de l'ITGWU.

<sup>19</sup> « *Je dois t'avouer que je considère mon émigration en Amérique comme la grande erreur de ma vie, et je n'ai jamais cessé de le regretter. Ta lettre a lancé l'appel d'Erin dans mon sang, et depuis je rêve tout le temps de l'Irlande, je rêve de rentrer pour reprendre le combat* », lui écrivait Connolly en mai 1909 (cité par R. Faligot, p.98).

<sup>20</sup> Les statuts initiaux de l'Irish Transport Workers' Union n'acceptaient pas l'adhésion des femmes.

<sup>21</sup> Carson, Edward (1854-1935). Avocat, dirigeant unioniste, dirigeant de l'UVF.

*Gracieuse Majesté, se dressent contre le gouvernement de Sa Gracieuse Majesté, accusé d'atteinte à l'intégrité du territoire »<sup>22</sup>.*

Le gouvernement britannique s'avère incapable de répondre à ces démonstrations de force, et les plus ardents des nationalistes irlandais décident à leur tour de se doter d'une organisation militaire : « *Des membres de l'Irish Republican Brotherhood (IRB), du Sinn Fein, de la Gaelic Athletic Association (GAA), de la Ligue Gaélique... s'engagent dans un corps de volontaires irlandais (Irish Volunteers), pendant de l'UVF de Carson »<sup>23</sup>.*

L'Irish Citizen Army, quant-à elle, naît au cours de la grande grève générale qui affecte Dublin entre août 1913 et février 1914. Si un patronat de choc attaque frontalement une classe ouvrière dont il refuse la syndicalisation, il doit toutefois renoncer à faire signer aux ouvriers qui reprennent le travail le document à l'origine de la grève<sup>24</sup>.

La violence de la répression des manifestations a provoqué morts d'hommes à plusieurs reprises, et à Jim Larkin revient le mérite du premier appel à l'autodéfense ouvrière : « *La brutalité de la police s'est manifestée ce soir. Je conseille aux supporters et aux amis de notre cause de suivre le conseil de Sir Edward à ses hommes d'Ulster. Sir Edward Carson peut appeler les gens d'Ulster à s'armer, je vous appellerai à vous armer. Sir Edward Carson a dit au peuple d'Ulster qu'il a le droit de s'armer. S'ils ont le droit de s'armer, les travailleurs ont le même droit afin de se protéger »<sup>25</sup>.*

### L'Irish Citizen Army (ICA)

En dépit de Jim Larkin et de Seán O'Casey<sup>26</sup> qui entendent strictement limiter son rôle à l'autodéfense ouvrière, la nouvelle organisation se transforme en force militaire autonome, se référant à la fois à la cause ouvrière et à la cause nationale. L'affiche de recrutement du Dublin's Trades Council précise ainsi en avril 1914 les raisons pour lesquelles elle appelle à rejoindre l'ICA :

- « *Parce qu'elle engage tous ses membres à travailler pour, à s'organiser pour, à s'entraîner et à combattre pour **une Irlande indépendante**.*
- *Parce qu'elle place sa confiance dans la seule classe qui n'ait jamais trahi l'Irlande – la classe ouvrière irlandaise... »<sup>27</sup>.*

<sup>22</sup> Guiffan, Jean. **La question d'Irlande**. Bruxelles : Ed. Complexe, 1989, p.79-83 (Questions au Xxe siècle).

<sup>23</sup> Idem, p.83.

<sup>24</sup> « *Je m'engage à suivre toutes les instructions qui me sont imposées par mon employeur, et de plus je consens à démissionner immédiatement de l'ITGWU (si j'en suis membre) ; par ailleurs, je m'engage à ne pas rejoindre ou soutenir en aucune manière ce syndicat »*. Cité par R. Faligot, p.129.

<sup>25</sup> R. Faligot, p.155.

<sup>26</sup> O'Casey, Seán (1880-1964). Dramaturge, un temps dirigeant de l'ICA.

<sup>27</sup> R. Faligot, p.164.

Les débats qui traversent l'ICA se concentrent sur l'attitude à prendre par rapport aux Irish Volunteers ; ils opposent Larkin et O'Casey à Connolly et Constance Markievicz<sup>28</sup>. La démission d'O'Casey et le départ de Larkin pour les Etats-Unis en octobre 1914 donnent à Connolly le titre de chef d'état major de l'ICA. De la méfiance, voire d'une certaine hostilité<sup>29</sup>, les relations avec les volontaires passent par une sorte de rivalité pour aboutir à un rapprochement proche de la fusion<sup>30</sup>.

Connolly insiste cependant sur le rôle essentiel de la classe ouvrière dans la lutte de libération nationale : *« La constitution [de l'ICA] prononça, et le fait toujours, l'allégeance de ses membres au travail pour l'avènement d'une République irlandaise et pour l'émancipation du mouvement ouvrier. [...] Jusqu'à présent, les travailleurs d'Irlande ont combattu comme membres d'armées dirigées par leurs maîtres, jamais comme membres d'une armée dirigée, entraînée, inspirée par les hommes de leur propre classe. A présent, les armes à la main, ils proposent de suivre leur propre cours, de forger leur propre futur. [...] L'ICA ne collaborera que dans un mouvement qui va de l'avant. Au moment où ce mouvement cesse d'aller de l'avant, elle se réserve le droit de quitter les rangs, et de continuer seule s'il le faut ».*

La préparation militaire est pour lui indissociable d'une prise de conscience et d'un programme politique dont son article du 22 janvier 1916 concentre les caractéristiques : *« Notre programme en temps de paix était de rassembler en des mains irlandaises au sein de syndicats irlandais le contrôle de toutes les forces de production et de distribution en Irlande. [...] Depuis sa première déclaration politique à Dublin en 1896, l'éditeur de ce journal a soutenu que nos buts devaient être atteints "pacifiquement si possible, par la force si nécessaire". [...] Nous pensons que tout ce qui renforce et élève la classe ouvrière renforce la nation. Mais nous pensons aussi qu'en temps de guerre nous devons agir comme dans la guerre. [...] Tant que la guerre continue et que l'Irlande est encore une nation opprimée, nous allons continuer de l'exhorter à se battre pour sa liberté. En saison et hors de saison, nous continuerons d'expliquer que "la ligne de bataille étendue au lointain" de l'Angleterre est la plus faible au plus près de son cœur, que l'Irlande est dans cette position d'avantage tactique, que la défaite de l'Angleterre en Inde, en Egypte, dans les Balkans et dans les Flandres ne serait pas aussi dangereuse pour l'Empire Britannique que tout conflit de forces armées en Irlande, que le temps de la bataille pour l'Irlande est MAINTENANT, que le lieu de la bataille pour l'Irlande est ICI. [...] Nous savons reconnaître une opportunité lorsqu'elle se présente et nous savons apprécier quand elle a disparu. Nous savons qu'à la fin de cette guerre l'Angleterre aura au moins une armée d'un million d'hommes, soit plus de deux soldats pour chaque mâle adulte en Irlande. Et ces*

<sup>28</sup> Markievicz, Constance (1868-1927). « La comtesse rouge », féministe, républicaine ; dirigeante de l'ICA ; ultérieurement député et ministre.

<sup>29</sup> Voir R. Faligot, p.165-189.

<sup>30</sup> L'ICA conserve son propre drapeau (la Charrue Etoilée) lors de l'insurrection.

*soldats seront des vétérans de la plus grande guerre de l'Histoire. Nous ne voulons pas avoir à combattre ces hommes* »<sup>31</sup>.

Ces préoccupations *transparaissent déjà dans les articles sur la guerre révolutionnaire qu'il a fait paraître dans **Workers' Republic** de mai à juillet 1915.*

### **Les Ecrits militaires**

Connolly n'est pas le premier marxiste à s'être intéressé aux formes que pouvait prendre la guerre révolutionnaire. Dans un article intitulé **La guerre de guérilla** paru dans **Proletary** le 30 septembre 1906, Lénine attirait déjà l'attention sur ce point : « *La social-démocratie a reconnu le combat de barricades de rues dans les années 1840, l'a rejeté pour des raisons précises à la fin du XIXe siècle, et s'est montrée tout à fait encline à réviser ce dernier point et à admettre l'opportunité du combat de barricades après l'expérience de Moscou qui, selon les termes de K. Kautsky, a inauguré une nouvelle tactique dans l'usage des barricades* »<sup>32</sup>.

Le premier article de Connolly traite précisément de cette insurrection moscovite de 1905. Cette étude militaire correspond parfaitement à l'une des tâches que Lénine assignait alors aux organisations ouvrières : « *Nous étudions maintenant (et nous faisons bien d'étudier) la construction des barricades et l'art de les défendre* »<sup>33</sup>. Dans les articles suivants, Connolly étend cette étude à un certain nombre d'autres insurrections, allant de la Guerre d'Indépendance américaine à... la défense de Fort Alamo, en passant par l'insurrection tyrolienne de 1809, les révolutions de 1830 en France et en Belgique, et les journées de juin 1848 à Paris.

Mais ne voir dans ces essais qu'une sorte de fascination pour la geste militaire constituerait une erreur. Même dans son texte sur Fort Alamo, Connolly ne manque pas de rappeler le contexte politique et les visées impérialistes des Etats esclavagistes du Sud américain. Plus significative encore est son insistance à mettre systématiquement en avant le rôle des éléments ouvriers et populaires lors des combats. Deux idées forces semblent le guider : la première est que les combattants prolétariens s'étaient toujours révélés les plus décidés et les plus efficaces ; la seconde est que « *la classe ouvrière avait dû se retirer dans toutes les insurrections analysées pour laisser les classes moyennes en retirer les bénéfices* ».

L'appel final à rejoindre indifféremment l'Armée des Citoyens et les Volontaires Irlandais n'en apparaît que plus surprenant.

<sup>31</sup> Extrait traduit du texte anglais en ligne disponible à l'adresse <http://www.marxists.org/archive/connolly/works/whtisprg.htm> consulté le 10.07.2000.

<sup>32</sup> Extrait traduit du texte anglais en ligne disponible à l'adresse <http://www.marxists.org/archive/lenin/works/1906/sep30.htm> consulté le 10.07.2000.

Kautsky, Karl (1859-1938). Leader de la social-démocratie allemande ; considéré comme « le pape de la social-démocratie » avant la première guerre mondiale.

<sup>33</sup> Cité par R. Faligot, p.182.

## Questions ouvertes

Une explication se trouve sans doute dans l'évolution concrète de ces formations : « *Tandis que les Irish Volunteers passent de 12.000 à 18.000 hommes de novembre 1914 à la fin 1915, d'un millier de membres l'ICA en a perdu près de 600* »<sup>34</sup>. Mais surtout « *l'ICA avait des armes pour 200 hommes... Beaucoup de combattants potentiels de la Citizen Army rejoignirent les Volunteers pour avoir des armes* »<sup>35</sup>.

Connolly veut aussi briser un isolement de type sectaire dont il connaît les dangers en évitant la dissolution des forces prolétariennes au sein d'un mouvement qui resterait purement nationaliste. Ses arguments portent tant sur la qualité de la préparation militaire de l'ICA que sur la question du programme. Mais sa hantise devient de plus en plus le facteur temps, qui lui paraît fondamental.

Se basant en particulier sur les articles de *Workers' Republic*, certains historiens sont persuadés que Connolly est dès janvier 1916 en faveur d'une insurrection immédiate. Une lecture plus nuancée appelle cependant quelque prudence. L'impératif est pour lui de saisir l'opportunité du conflit mondial : « *Nous ne voulons pas être un parti qui conduirait les patriotes irlandais à affronter la puissance de l'Angleterre en temps de paix* »<sup>36</sup>. Sa force de conviction et ses capacités en font une recrue de choix, et ce même mois, le conseil suprême de l'IRB l'accueille dans ses rangs. Mais quand bien même l'influence de Connolly sur ses nouveaux compagnons d'armes ne laisserait pas de place au doute, il n'en reste pas moins que ce sont vraisemblablement ces derniers qui mènent la danse. Et c'est à cette structure clandestine que revient la responsabilité du déclenchement de l'insurrection.

Il n'entre pas dans notre propos d'analyser ici les « *Pâques sanglantes* »<sup>37</sup>. Peut-être Connolly en pressentait-il l'issue fatale ?<sup>38</sup> Le seul exemple auquel il peut alors se référer est celui de Marx au temps de la Commune de Paris : il sait que c'est sans espoir, il sait aussi qu'il n'y a pas de situation révolutionnaire idéale ; mais lorsque les événements se précipitent, pas question pour lui de s'en laver les mains. Connolly n'hésite donc pas à assumer les choix retenus et à faire ce qu'il considère

<sup>34</sup> R. Faligot, p.172.

<sup>35</sup> T.A. Jackson, cité par R. Faligot, p.170.

<sup>36</sup> Voir note 31.

<sup>37</sup> L'insurrection de Dublin, du 25 au 29 avril 1916, menée par l'ICA et une partie des Irish Volunteers, en dehors de cas isolés, ne s'étend pas à l'ensemble du pays ; elle se termine par un échec et la reddition des insurgés.

<sup>38</sup> Ses dernières remarques sont rapportées ainsi par William O'Brien : « *Il n'avait aucune illusion à propos des perspectives. Comme nous nous quittons, à Liberty Hall, peu avant midi, ce lundi de Pâques 1916, il me murmura : "Nous partons pour nous faire massacrer". Alors que je lui demandais : "N'y a-t-il aucun espoir ?", il répondit : "Aucun !". Pourtant je ne l'avais jamais vu plus heureux ou plus satisfait* ». Cité par R. Faligot, p.45.

être son devoir. Blessé lors de l'insurrection et dans l'incapacité de se mouvoir, il meurt fusillé attaché sur une chaise le 12 mai 1916<sup>39</sup>.

---

<sup>39</sup> A l'importante bibliographie élaborée par Roger Faligot, nous ajouterons simplement un titre : Raffroidi, Patrick, Joannon, Pierre et Goldring, Maurice (dir.). *Dublin, 1904-1924 : Réveil culturel, révolte sociale, révolution politique : un patriotisme déchiré*. Paris : Ed. Autrement, 1991. (Série Mémoires ; 6). Mais la biographie de R. Faligot demeure indispensable à toute bibliothèque.

**James Connolly**

## **LA GUERRE REVOLUTIONNAIRE**

Traduction de Philippe Lewandowski (articles de James Connolly sur l'insurrection armée parus dans *Worker's Republic*)

Armée des Citoyens d'Irlande – Quartier général Liberty Hall

**Commandant : J. Connolly. Chef d'Etat Major : M. Mallin**

Nous nous proposons de publier sous ce titre une série d'études portant sur des événements militaires du passé susceptibles d'éclairer et d'éduquer nos camarades dans la tâche pour l'accomplissement de laquelle ils se sont organisés. Une lecture attentive de ces articles sera, nous l'espérons, du plus grand profit pour tous ceux qui désirent savoir comment, en d'autres temps et en d'autres lieux, des hommes et des femmes courageux ont résolu des problèmes et réussi quelque chose pour une cause considérée comme sacrée. Il n'est pas dans notre intention de juger du caractère sacré ou de la justesse de la cause pour laquelle ils ont combattu ; notre but est de dresser un bilan critique de ces actions, du point de vue de leur valeur pour ceux qui désirent perfectionner une Armée de Citoyens qui soit capable d'exécuter toute tâche qui lui serait confiée.

Nous proposons de conserver ces articles, pour qu'ils servent de références.

*29 mai 1915*

### **L'INSURRECTION DE MOSCOU EN 1905.**

**L'année 1905 vit la Russie très largement embrasée par les flammes de la révolution. Nées d'un cortège d'hommes et de femmes désarmés qui se rendait au palais du tsar, les flammes de l'insurrection devaient se répandre dans tout le pays. Les cortèges pacifiques furent confrontés aux éclats des shrapnels et**

**au tir des fusils, chargés par les cosaques, et sabrés sans merci par la cavalerie de ligne ; en réponse à cette agression, une grève générale éclata dans l'ensemble de la Russie. Des grèves, le peuple en arriva à des soulèvements révolutionnaires, des soldats se révoltèrent et dans certains cas rejoignirent les rangs du peuple, ailleurs les marins s'emparèrent des cuirassés de la flotte du tsar et y hissèrent les couleurs révolutionnaires. L'un des faits marquants de ce vent de tempête fut la tentative d'insurrection de Moscou. Nous l'avons choisi pour notre étude de cette semaine parce qu'il s'agit d'un cas où les soldats sont restés fidèles au tsar, et où par conséquent le combat fut nettement délimité entre une force révolutionnaire et une force gouvernementale. Ce qui nous permet d'étudier les tactiques**

- a) d'une armée régulière attaquant une ville défendue par des barricades, et
- b) d'une force révolutionnaire défendant une ville contre une armée régulière.

Par chance pour notre travail d'historien, il y avait sur place un journaliste anglais dont les capacités et la clarté de vue sont inattaquables, et dont l'expérience de correspondant de guerre demeure inégalée. C'était H. W. Nevinson. La présente analyse doit beaucoup à son livre, *L'aube de la Russie*, ainsi qu'à l'interview de plusieurs réfugiés ayant pris part à cette révolution.

Les révolutionnaires de Moscou avaient l'intention de repousser la date des opérations au plus tard possible, dans l'espoir de gagner le soutien de la paysannerie, mais les mesures actives du gouvernement précipitèrent les événements. Alors qu'on débattait de la question « insurrection » ou « pas encore insurrection » dans une maison de la ville, les troupes encerclaient tranquillement l'immeuble, et les révolutionnaires eurent pour premier signe de cette présence une salve d'artillerie tirée à bout portant. Beaucoup de dirigeants furent tués ou arrêtés, mais le matin suivant, la ville s'insurgeait.

En ce qui concerne le nombre de combattants engagés du côté des révolutionnaires, il existe de considérables différences dans les estimations. L'estimation du gouvernement, anxieux de pouvoir s'extasier devant l'exploit de ses troupes, est qu'ils étaient 15.000. Mais les révolutionnaires eux-mêmes prétendent n'avoir été que 500. Mr Nevinson rapporte qu'un enquêteur consciencieux, ami des révolutionnaires et ayant eu tous les facilités pour effectuer ses recherches, lui a donné 1.500 comme chiffre approximatif. Les déductions que nous avons pu effectuer des récits que nous ont fait les réfugiés précités nous font considérer ce dernier chiffre comme le plus probable. L'armement des révolutionnaires était des plus misérables. Ils ne disposaient que d'un total de 80 fusils pour 1.500 hommes, avec une seule maigre réserve de munitions. Leurs seules autres armes étaient des revolvers et des pistolets automatiques, surtout des brownings. Les révolutionnaires avaient dû pouvoir s'en procurer une certaine quantité, parce que lors du combat, au moment où ils firent appel à des volontaires, ces brownings furent mentionnés comme faisant partie de la « solde » des recrues.

Face à cette force si misérablement armée, le gouvernement disposait dans la ville même d'une garnison de 18.000 hommes armés de fusils à répétition, ainsi que d'un grand nombre de pièces d'artillerie de campagne.



Les combats proprement dits durèrent neuf jours, pendant lesquels les troupes gouvernementales ne progressèrent pratiquement pas d'un pouce, et sont ainsi décrits par l'auteur que nous avons cité.

A propos des barricades, il dit qu'il y en avait partout, jusque dans les voies de passage les plus éloignées, où elles avaient été construites par de jeunes enfants, de telle sorte qu'il était impossible de dire lesquelles étaient défendues par des insurgés et lesquelles n'étaient que des obstacles de diversion, incertitude qui retarda énormément l'avance des troupes qui eurent toujours à consacrer un temps considérable à déterminer la nature de ces obstacles avant d'oser les franchir.

*« Le nombre même de ces barricades (très tôt le jour suivant, j'en comptai 130, et je n'en ai pas vu la moitié) rendit très difficile la compréhension de la finalité de l'ensemble des combats.*

*Dans la mesure où ils ne disposaient d'aucun plan bien défini, l'idée des révolutionnaires semble avoir été de se diriger vers le cœur de la ville, protégeant leur avance en construisant des barricades sur leurs flancs, de manière à gêner l'approche de la troupe.*

*Les quatre bras des carrefours furent bloqués par de doubles, ou même triple barricades, séparées par environ dix yards. Aussi loin que mon regard pouvait suivre la courbe de la Sadovaya, dans chaque direction les barricades succédaient aux barricades, et la chaussée entière était recouverte de fils télégraphiques, soit traînants, soit tendus en travers comme dans un filet. Les barricades qui transformaient le centre des carrefours en véritables fortins étaient de soigneuses constructions faites de poteaux télégraphiques ou de mâts métalliques servant à soutenir les fils électriques des trams, minutieusement recouverts de portes, de rails, et de panneaux de signalisation attachés ensemble par des fils de fer. Ça et là s'y inséraient des wagons de tram qui renforçaient le tout, et au sommet de chaque barricade flottait un petit drapeau rouge.*

*Des hommes et des femmes les avaient construites avec application, sciant les poteaux télégraphiques, descellant les rails de la chaussée, et apportant en les traînant des planches trouvées sur des chantiers. »*

Il faut noter, en tant qu'illustration de la manière dont toutes choses, même les révolutions populaires, changent de caractère lorsque changent les conditions dans lesquelles elles se trouvent, le fait que pas une barricade ne fut défendue dans le style des révolutions françaises et belge antérieures.

Mr Nevinson écrit : *« Mais ce n'est pas des barricades elles-mêmes que vint la vraie résistance. De la première à la dernière, pas une barricade ne fut **défendue**, dans le vieux sens du terme. Les méthodes révolutionnaires étaient bien plus terribles et efficaces. Les barricades latérales et les **filets** de fils de fer les avaient débarrassés de la crainte de la cavalerie. Les barricades principales avaient rendu l'approche des troupes nécessairement lente. Pour les soldats, le côté effrayant du combat de rue était qu'ils ne voyaient jamais leur ennemi réel. A proximité d'une barricade ou du débouché d'une rue, quelques soldats sortaient des rangs, en éclaireurs. Alors qu'ils rampaient vers l'avant, tirant, comme ils faisaient toujours, sur les barricades vides devant eux, ils se trouvaient soudain pris sous un violent feu de revolvers, tiré à quinze pas à peine des deux côtés de la rue. Inutile de répliquer, il n'y avait pas de cible visible. Tout ce qu'ils pouvaient faire était de tirer aveuglément dans à peu près n'importe quelle direction. Lorsque le feu des revolvers s'arrêtait soudain, on pointait les canons pour mitrailler les maisons sur les deux côtés. Les fenêtres tombaient en se brisant sur la chaussée, par endroits les boulets éclataient dans les chambres, et certains tirs répétés trouaient jusqu'à trois ou*

*quatre murs. C'était dommage pour les meubles, car les révolutionnaires s'étaient depuis longtemps échappés par tout un labyrinthe d'arrière-cours, et préparaient déjà une attaque similaire dans une autre rue. »*

La troupe ne réussit pas à briser la résistance des insurgés, mais l'insurrection retomba aussi soudainement qu'elle avait éclaté. La cause principale de cette brusque retombée était l'arrivée de mauvaises nouvelles de St Pétersbourg dont on espérait des renforts qui n'arriveraient plus, ainsi que la rumeur de l'approche d'un corps hostile de paysans prêts à coopérer avec les soldats contre ces gens « *qui empêchaient la vente des produits agricoles sur les marchés de Moscou. »*

### Critique

L'opération des militaires consistant à introduire des canons de campagne, voire n'importe quel autre type d'artillerie, dans les quartiers fermés où se déroulaient des combats de rue, fut contraire à tous les enseignements de la science militaire, et se serait inévitablement soldée par la perte de ces canons, n'étant le misérable équipement des insurgés. Si le moindre de leurs détachements avait pu disposer d'une quantité suffisante de munitions, le gouvernement n'aurait pu reprendre Moscou aux insurgés qu'au prix de très lourdes pertes en hommes.

Un bombardement régulier de la ville n'aurait été possible que si toute la population loyaliste s'était retirée hors des lignes insurgées et, sans même tenir compte des raisons sociales plaidant contre un tel abandon de ses affaires et propriétés, l'effet moral d'une telle désertion de Moscou aurait été d'une valeur militaire immense, de par le renforcement de l'armement des insurgés et de par le gain de nouvelles recrues. Mais les soldats se trouvant engagés dans une lutte urbaine et contre des forces très mal équipées, nulle faute ne peut être trouvée dans leur tactique.

Il nous faut reconnaître que les insurgés aussi firent un splendide usage de leur matériel. Sage politique que de ne pas garnir en hommes les barricades, sage politique aussi que de ne pas ouvrir le feu de loin, alors que l'armement supérieur de l'ennemi lui aurait permis de répliquer victorieusement en toute impunité, mais d'attendre pour se découvrir que les soldats soient arrivés à portée de leurs pauvres armes.

Le manque de coordination avec les autres villes russes et l'opposition de la paysannerie ignorante rendirent inévitable la défaite de l'insurrection, mais la preuve était faite que même dans les conditions modernes, face à des révolutionnaires civils vraiment résolus, le soldat professionnel demeure, en milieu urbain, très désavantagé.

5 juin 1915

## Insurrection dans le Tyrol

Au cours de la présente guerre entre l'Italie et les Etats d'Europe centrale, il est probable que le Tyrol fasse à nouveau parler de lui en tant que théâtre des opérations. C'est pourquoi l'histoire de l'insurrection tyrolienne de 1809 peut être doublement intéressante pour le lecteur, en tant qu'illustration des leçons de la guerre civile d'une part, et de l'autre afin de mieux connaître la nature du peuple et du pays en question.

En fait, le Tyrol est une partie de la chaîne alpine – la partie qui s'étend à l'est des Alpes suisses, et qui se situe entre la frontière sud de l'Allemagne et la frontière nord de l'Italie. C'est une partie du territoire autrichien ; ses habitants parlent allemand et sont pour la plupart passionnément attachés à la religion catholique. L'historien anglais Alison emploie pour les décrire des termes qui nous semblent étranges de nos jours, par rapport à l'attitude anglaise officielle envers tout ce qui touche l'Allemagne. Alison écrit : « *Ses habitants, comme tous les peuples d'origine germanique, sont courageux, vifs et bonnêtes, attachés à leurs coutumes, méprisants du danger, et enclins à l'intempérance.* » Ce dernier trait est en lui-même insuffisant pour caractériser un peuple, dans la mesure où l'alcoolisme était à l'époque la règle de par l'Europe entière, et 'atteignait nulle part l'ampleur qui était la sienne sur nos îles. Mais les Tyroliens connaissaient également bien l'usage des armes, la pratique du tir à la cible dans la milice et l'habitude générale de la chasse avaient formé dans la jeunesse du pays une grande proportion de tireurs d'élite.

Après la victoire de Napoléon sur l'Autriche en 1805, le Traité de Presbourg amputait l'empire du Tyrol et cédait ce dernier à la Bavière, alliée à Napoléon. Les Tyroliens, blessés par la manière cavalière dont avait été traité leur pays, le furent plus encore par la conduite licencieuse des soldats français envoyés en garnison dans la région. Préparant leur revanche en secret, ils s'organisèrent pour la révolte, cherchant et obtenant la promesse d'une aide de l'empereur autrichien.

Que ce soit lors de sa préparation ou lors de son exécution, la révolte vit surgir trois figures de proue. C'étaient Andreas Hofer, Spechbacher, et Joseph Haspinger. Hofer, le chef, était aubergiste, il était localement d'une grande influence, ce qu'il devait à son fier caractère autant qu'aux opportunités en tant qu'intermédiaire que lui avait donné son métier, beaucoup plus important que maintenant avant l'avènement du chemin de fer. Spechbacher était fermier et forestier, mais il avait été hors-la-loi et braconnier pendant de longues années avant de s'établir en ménage. Joseph Haspinger était un moine, et la couleur de sa barbe lui avait donné le surnom de Roth-Bart ou Barberousse.

Remarquez bien qu'aucun des trois n'était un soldat de carrière et cependant, que ce soit seuls ou réunis, ils ont battu les meilleurs généraux de l'armée française – une armée qui venait de vaincre les soldats professionnels de toute l'Europe.

Le huitième jour d'avril fut choisi pour lancer l'insurrection, et ce jour-là le signal fut donné en lançant de grandes quantités de sciure dans l'Inn, une rivière qui coule de par toutes les montagnes, en allumant des feux au sommet des collines, ainsi que par des femmes qui distribuèrent de maison en maison de petites boules de papier sur lesquelles on pouvait lire « *es ist Zeit* », « *il est temps* ».

A St Lorenzo, la révolte fut déclenchée par l'action des soldats dont les chefs, qui avaient eu vent du projet, voulaient s'emparer d'un pont commandant les communications entre Brunecken et l'amont de la vallée. Sans attendre le signal général, les paysans de l'endroit se levèrent pour empêcher les troupes de s'emparer du pont. Le général Wrede avec 2.000 Bavarois et trois canons se mit en marche pour mater la révolte, mais les paysans se cachèrent derrière arbres et rochers et, prenant avantage de toutes les couvertures naturelles que leur offrait le terrain, ouvrirent sur les soldats un feu meurtrier. Cette embuscade coûta de lourdes pertes à ces derniers, mais ils continuèrent d'avancer, et les paysans cédaient le terrain devant ce corps discipliné lorsqu'ils bénéficièrent du renfort de l'avant-garde d'une force autrichienne en route pour aider l'insurrection. Les Bavarois reculèrent. Lorsqu'ils atteignirent le pont de Laditch, leurs poursuivants les pressaient tellement qu'ils se scindèrent en deux, une division s'enfuyant vers l'amont de la rivière et l'autre vers l'aval. A Balsano, la plus grande partie fut faite prisonnière, avec elle, un général.

Hofer se chargea de Sterzing. Là, les paysans furent attaqués par une puissante colonne de soldats, mais ils se réfugièrent dans les fourrés et derrière les rochers, et repoussèrent les assauts de l'infanterie. Lorsque l'artillerie fut amenée, la nature obligea les canons à venir se placer à portée de fusil ; alors des paysans tireurs d'élite en abattirent les servants, après quoi les insurgés donnèrent l'assaut, et repoussèrent tout devant eux par une charge impétueuse. 390 prisonniers furent faits et il y eut 240 tués et blessés.

Une colonne française commandée par les généraux Bisson et Wrede tenta de se frayer un chemin jusqu'au Brenner. Les paysans reculèrent devant elle jusqu'à ce qu'elle atteignit l'étroit défilé de Lueg où elle subit de lourdes pertes, les insurgés ayant coupé les ponts et barricadé les routes avec des troncs d'arbres abattus. Les troupes étaient tout particulièrement harcelées lorsqu'elles s'arrêtaient devant ces barricades et ces ponts coupés, et que des soldats devaient d'abord s'employer à débarrasser la voie de ces obstacles.

Pendant ce temps, une autre force importante de paysans avait attaqué et pris Innsbruck, et lorsque Bisson et Wrede parvinrent finalement à se frayer un chemin jusqu'au Brenner, harcelés de partout sur leurs flancs et sur leurs arrières, les insurgés chargeant et détruisant tout groupe de soldats assez malchanceux pour se retrouver isolé, parvenus au but, ce fut seulement pour trouver la ville aux mains des insurgés, et chaque point stratégique occupé par des hommes armés. A l'issue d'une courte bataille, Bisson, pris entre deux feux, se rendit avec environ 3.000 hommes.

Spechbacher prit Hall, dans le Bas-Tyrol. Un trait curieux attestant l'universalité de l'insurrection fut ici créé par les circonstances, car aucun homme ne pouvant être retiré du front, 400 prisonniers durent être évacués par une escorte de femmes armées.

En une semaine, les insurgés avaient battu 10.000 soldats de métier aguerris par une douzaine de campagnes, et fait 6.000 prisonniers.

Les 28 et 29 mai, lors d'une bataille à Innsbruck, les femmes et les enfants participèrent au combat en apportant des vivres, de l'eau et des munitions. Lorsque les insurgés eurent épuisé toutes leurs munitions, les femmes et les enfants ramassèrent les boulets tirés par l'ennemi et les apportèrent à leurs hommes pour qu'ils les retirent sur les soldats. Parmi les enfants, le fils de Spechbacher, âgé de dix ans, était aussi actif que les autres, et bien plus téméraire que la plupart.

Après la défaite totale des Autrichiens et la prise de Vienne par Napoléon, la ville d'Innsbruck fut reprise par une armée française forte de 30.000 hommes. Hofer fut sommé de se montrer à Innsbruck par le général français. Il répondit en assurant qu'il *« viendrait, mais qu'il serait accompagné par 10.000 tireurs d'élite. »*

Découragés par l'abandon des Autrichiens, beaucoup de paysans étaient alors rentrés chez eux, mais ils répondirent aux pressantes sollicitations de leurs chefs, et les hostilités reprurent le 4 août.

Une colonne franco-bavaroise franchissait le pont de Laditch, où la grande route qui relie Balsano à la capitale traverse l'Eisach. Commandés par Haspinger, les Tyroliens prirent position dans les bois qui le surplombent, et lorsque les troupes furent bien engagées dans le défilé, sans se montrer, ils les bombardèrent de balles et de rochers. Des hommes tombaient à chaque pas, et les rochers qui dévalaient ouvraient des brèches dans les rangs. Les soldats accélérèrent le pas jusqu'au point le plus étroit du défilé, lorsqu'un silence soudain s'abattit sur le versant de la montagne. Terrorisée, la colonne s'arrêta involontairement, et du silence surgit une voix

- *« J'y vais ? J'y vais, Stephen ? »*

et une autre répondit

- *« Pas encore, pas encore ».*

Reprenant leurs esprits, les troupes reprurent leur marche en silence et avec appréhension, et lorsqu'elles se furent enfoncées plus profondément dans le défilé, la seconde voix parla de nouveau

- *« Et maintenant, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, coupez tout ».*

A ces mots, une énorme plate-forme de troncs d'arbres, sur laquelle avaient été empilées des tonnes de rochers, fut soudainement libérée, et la masse toute entière se précipita comme une avalanche vers les soldats, balayant des compagnies entières et laissant sur son passage une masse de corps écrabouillés. Malgré cette terrible catastrophe, la colonne poursuivit son chemin en direction du pont, mais c'était pour le trouver en flammes, un torrent furieux l'empêchant de continuer. Elle retourna à son point de départ, harcelée tout au long de sa route par un ennemi invisible, et perdant 1.200 hommes.

Le 10 août, le maréchal Lefebvre, avec 20.000 hommes, tenta de se frayer un chemin à travers et par dessus le Brenner. Attaqué partout par de petites forces, gêné dans sa progression, sa route barrée par tous les obstacles que pouvait fournir la nature ou

suggérer l'ingéniosité, il fut finalement repoussé, perdant 25 canons et la totalité de ses munitions.

Le 12 août, avec 23.000 fantassins, 2.000 chevaux et 40 canons, il fut attaqué et battu à Innsbruck par les trois chefs de l'insurrection. Hofer avait tenu sa promesse de venir à Innsbruck « avec 10.000 tireurs d'élite ». 6.000 Français furent tués, blessés ou fait prisonniers.

Ce fut la dernière victoire notable des insurgés. Les Français, ayant fait la paix avec l'Autriche et n'étant engagés dans aucune autre guerre, purent alors concentrer au Tyrol une force suffisante pour rendre impossible toute résistance ultérieure. Les insurgés rentrèrent chez eux, et la résistance cessa

### Remarques

La nature détermina elle-même les formes de lutte des insurgés. Mais leur propre génie y fut également pour beaucoup. Ils utilisèrent toutes sortes de couverts, ne s'exposèrent que rarement, et prirent toujours garde de ne jamais laisser le courage dégénérer en folle témérité.

Tous les efforts furent faits pour attirer l'artillerie à faible portée, les insurgés se tenant aussi cois que possible jusqu'au moment propice où leurs fusils pourraient entrer en jeu contre les servants. Dans le même but furent occupées des positions qui semblaient souvent en contradiction directe avec la science militaire, parce qu'elles semblaient négliger toute chance de fixer un front, et permettaient à l'ennemi de s'avancer considérablement sans s'exposer. Mais cette faute apparente était basée sur une saine appréciation qui disait que les armes supérieures de l'ennemi auraient eu à distance raison de toute résistance, alors qu'en étant obligée de se rapprocher avant de pouvoir ouvrir le feu, l'infanterie régulière perdait son principal avantage sur les insurgés, et se voyait privée de toute la supériorité que lui conféraient la discipline et l'efficace encadrement d'officiers compétents.

12 juin 1915

## Révolution en Belgique.

Après la défaite et la reddition finales de Napoléon, les souverains alliés se rencontrèrent à Vienne en 1815 et entreprirent de se partager l'Europe. Tout au long de la guerre contre Napoléon, les puissances continentales, alliées à l'Empire britannique, avaient déclaré bien haut au monde entier et à leurs peuples respectifs qu'elles se battaient pour la Liberté, pour le Droit des Nations, et contre l'oppression étrangère. Mais lorsqu'ils se rencontrèrent à Vienne, les alliés montrèrent leur profond dédain pour toutes les choses pour lesquelles ils avaient été censés combattre. Dans bien des cas, le territoire de certaines nations fut brutalement découpé, comme pour l'Italie, ou des peuples furent soumis à de nouveaux maîtres étrangers sans être consultés d'aucune manière. Ce fut le cas de la Belgique. Ce pays fut placé de force sous domination hollandaise. La Belgique ne put résister, dans la mesure où toute l'Europe, la France exceptée, était représentée au Congrès de Vienne, et où les armées de toute l'Europe étaient aux ordres des puissances pour faire appliquer les décisions de ce congrès. Il faut dire en passant que cette occupation de l'Europe par les puissances alliées était tellement à l'opposé de la volonté populaire, qu'elle constituait une négation et une suppression si flagrantes de tous les idéaux pour lesquels les alliés avaient prétendu combattre, qu'elle mena par la suite à des révolutions dans tous les pays d'Europe.

Pendant sa domination sur la Belgique, la Hollande fut accusée par les Belges de mener une campagne systématique contre toute expression ou manifestation de la vie nationale belge. Il fut établi qu'elle pénalisait le langage naturel de la Belgique, qu'elle donnait une outrageuse préférence officielle aux Hollandais, au point de chercher à confier tous les postes à des fonctionnaires hollandais aux dépens de Belges de qualification égale, qu'elle favorisait à l'excès les entreprises hollandaises en mettant, par sa législation, des entraves aux entreprises belges, de telle sorte que, de quelque point de vue que l'on se place, la Belgique était plus traitée en province conquise qu'en Etat allié.

Ces revendications furent exposées de diverses manières, et beaucoup d'efforts furent faits pour obtenir justice, le tout sans résultat. Finalement, en 1830, quinze ans après la décision du Congrès de Vienne, la révolution éclata à Bruxelles.

Le 25 août 1830, une foule partiellement armée attaqua le siège et l'imprimerie du principal journal pro-hollandais, le *National*. Après les avoir détruits, elle se procura de nouvelles armes en pillant les boutiques des armuriers. Puis la résidence officielle du Ministre hollandais de la Justice fut attaquée, prise et incendiée jusqu'à ses fondations.

Le 26, les troupes furent déployées et le combat s'engagea dans les rues. La foule s'était emparée d'une grande quantité d'armes et de munitions, et résistait victorieusement. Les troupes se regroupèrent finalement sur la Place Royale, la raison

de cette retraite, donnée par la presse anglaise de l'époque, étant que « *dans les affrontements de rue, la troupe régulière qui, pour être efficace, doit agir comme un tout, combat avec un grand désavantage* ».

Les rues de la ville furent ainsi abandonnées au peuple qui entreprit d'assouvir sa vengeance sur les maisons et les bureaux des fonctionnaires du gouvernement. Les maisons du Procureur du roi, du Directeur de la Police, et du Commandant de la place furent saccagées, leur mobilier emmené dans la rue, entassé et brûlé.

Jusque-là, la petite-bourgeoisie belge n'avait assisté aux événements que passivement, mais elle s'organisa alors en Garde Bourgeoise pour défendre ses propriétés, et s'empara de la ville, partiellement par force et partiellement par voie d'accords avec les ouvriers armés qui jusque-là avaient combattu seuls. 5.000 Gardes Bourgeois furent enrôlés sous le commandement d'un certain baron Hoogvorst. Tous les points stratégiques de la ville furent occupés par cette garde, la troupe restant passive à l'extérieur.

Un Comité de Salut Public, élu par la Garde Bourgeoise, publia un manifeste énumérant les griefs de la nation belge et instituant des réformes. Le point XI du manifeste décrétait que –

*« Du pain serait distribué à tous les travailleurs hors d'état de survenir à leurs besoins jusqu'à ce qu'ils parviennent à retrouver du travail ».*

Le 20 août, les troupes royales marchèrent sur Bruxelles, mais s'arrêtèrent à ses portes, ayant entendu dire qu'elles rencontreraient des résistances si elles y entraient, mais que la Garde se chargeait d'y maintenir l'ordre si elles restaient à l'extérieur. Jusque-là, il n'avait pas été question de sécession, mais toutes les couleurs royales avaient été enlevées, remplacées par les couleurs nationales belges qui flottaient sur la ville et qui étaient portées par le peuple en armes.

Le 30 août, le prince d'Orange arriva près de Bruxelles et fit savoir qu'il désirait y entrer. Il lui fut répondu qu'il ne pourrait le faire que seul ou accompagné de son aide de camp. Il menaça alors de détruire la ville, mais le peuple répliqua en construisant des barricades dans toutes les rues principales et en se rassemblant massivement aux portes. Le prince fit alors une proclamation ordonnant à la population d'abandonner derechef ses insignes et couleurs rebelles, disant qu'il n'entrerait qu'ensuite dans la ville et tiendrait compte des revendications. Cela lui fut également refusé ; il consentit finalement à entrer seul dans la ville.

Une ambassade avait été envoyée auprès du roi à La Haye, afin de lui présenter les doléances des Belges. Il reçut cette délégation très courtoisement, comme les rois font toujours lorsqu'ils sont en difficultés, promit beaucoup de réformes, mais insista pour que son fils, le prince, entre dans Bruxelles à la tête de ses troupes, disant que la délégation pourrait s'entretenir alors avec le Ministre de l'Intérieur. Ce dernier entretien eut lieu quand même, et c'est au cours de celui-ci que les délégués présentèrent une nouvelle revendication – que la Belgique soit séparée de la Hollande et érigée en un royaume indépendant quoique sous le même roi.

Là-dessus, tout comme en Irlande de nos jours, le pays était divisé. Anvers et Gand votèrent des pétitions contre la sécession. Tournai, Verviers, Mons et Namur se déclarèrent pour, et dans chacune d'elles, la Garde Civile s'empara de la ville et



proclama la révolution. Bruges suivit l'exemple. Mais partout, lorsque la Garde Civique hésitait, la classe ouvrière bougea la première et força le pas, gagnant finalement la garde au mouvement.

Le 19 septembre, la classe ouvrière de Bruxelles, lasse des hésitations et de l'immobilisme des députés petits-bourgeois, prit l'affaire en ses mains propres, se rebella et marcha sur l'Hôtel de Ville. Elle s'y empara de 40 dépôts d'armes. Le jour suivant, elle s'y installait, prenant également tous les points stratégiques de la ville, et ayant la chance de s'approprier une nouvelle quantité importante d'armes et de munitions. Elle dissout le Comité de Salut Public petit-bourgeois et établit un Gouvernement Provisoire.

Le 21 septembre, le prince Frédéric marcha sur Bruxelles, ordonnant à la Garde d'abandonner ses postes, que toutes les couleurs rebelles soient enlevées, et que soient expulsés tous les étrangers trouvés en possession d'armes, menaçant de tenir pour personnellement responsables tous les membres du Comité de Salut Public, du Conseil des Officiers de la Garde, et de l'Administration municipale. Toutes ces structures ayant été dissoutes, la proclamation n'eut que l'effet d'un coup d'épée dans l'eau. Le peuple se préparait au combat.

Des barricades furent érigées dans toutes les rues, ainsi qu'aux portes. Les chaussées furent déparées, des pierres furent empilées sur le toit des maisons surplombant les rues par lesquelles les troupes devaient passer, bref, tous les préparatifs furent faits, les femmes se montrant particulièrement actives à cette tâche. L'attaque fut déclenchée le 22, tous les citoyens petits-bourgeois membres de la garde Bourgeoise restèrent soigneusement chez eux et à l'écart des combats. La troupe attaqua en six endroits différents, aux portes des Flandres, d'Anderlecht, de Lacken, de Schaarbeck, de Namur et de Louvain. L'artillerie vint facilement à bout des portes et des premières barricades, mais à mesure que la troupe avançait, les obstacles succédaient aux obstacles, la résistance semblait se multiplier à chaque pas, et le combat gagnait en intensité en même temps que les soldats s'enfonçaient plus profondément dans la ville. Porte des Flandres, les troupes balayèrent d'abord tout devant elles par des salves d'artillerie. Puis elles avancèrent irrésistiblement jusqu'à ce qu'elles rencontrent, placée à la sortie d'un virage, ce qui les empêcha de faire jouer leur artillerie, une puissante barricade. Elles se trouvèrent soumises à un feu meurtrier venant de derrière la barricade, en même temps que bombardées depuis les toits par une nuée de pavés, de meubles de poids, de hachettes, de garnitures de foyers de cheminées, et de toutes sortes de projectiles. Arrêtées, elles furent contraintes de reculer. Le même destin attendait les soldats à la porte d'Anderlecht, et à celle de Lacken ils ne purent se retirer qu'au prix de lourdes pertes.

La division qui était entrée par la porte de Schaarbeck réussit à se frayer un chemin jusqu'à un parc public dans lequel elle se réfugia à l'abri des quartiers environnants et de la terrible hostilité de la rue. Elle y resta, n'osant pas s'avancer plus dans la ville. Les divisions chargées des portes de Namur et de Louvain réussirent de même à progresser quelque peu, puis s'arrêtèrent, craignant de s'aventurer plus loin.

Le 24, la petite bourgeoisie se joignit à la classe ouvrière insurgée, et les combats continuèrent de plus belle. Après une lutte longue d'un jour, les troupes s'avèrent incapables d'avancer d'un iota, bien qu'elles se soient rendues maîtresses d'une des rues principales. Les insurgés tenaient toujours bon, mais ils étaient trop mal organisés pour bouter les troupes hors de leurs enclaves urbaines.

Les 26 et 27, des volontaires venus des villes voisines se joignirent aux rebelles, et, stimulés par cette aide, ces derniers commencèrent à harceler les troupes et à les expulser. Finalement, reconnaissant le caractère non tenable de leurs positions, les troupes rompirent le combat et se retirèrent hors de la ville.

Les pertes totales des insurgés, du 22 au 27, ont été évaluées à 165 tués et 311 blessés. Après sa défaite de Bruxelles, et sauf dans les forteresses, le gouvernement ne put plus siéger en Belgique. Le peuple se leva dans les villes, les régiments belges se déclarèrent en faveur de la révolution, et l'une après l'autre, les forteresses tombèrent aux mains des insurgés.

A Ath et à Mons, les garnisons hollandaises furent faites prisonnières. A Namur, la garnison rendit la forteresse, en échange de pouvoir se retirer. A Liège, 1.100 hommes, constituant la garnison, parvinrent à un accord semblable. Gand résista à la révolution jusqu'au 16 octobre, puis se rendit aux mêmes conditions que Namur. Fin octobre, les Belges avaient en mains toutes les forteresses sauf Anvers, Maastricht et Luxembourg.

Le 10 novembre, un congrès national proclama le Royaume de Belgique, qui fut peu après reconnu formellement par toutes les puissances.

## Remarques

La révolution de Bruxelles et le succès des insurgés sur des troupes régulières impressionnèrent tellement l'Europe qu'il fut longtemps tenu pour un axiome que, face à de telles situations, le devoir des officiers commandant une armée était de refuser le combat de rues et de le remplacer par une prise régulière ou un siège de la ville. Il est à noter que la position anglaise officielle a cependant toujours été différente.

Deux choses doivent être retenues de la révolution bruxelloise :

D'abord - et cela, à la différence des révolutions du continent en général, c'est qu'il n'y a pas eu de défections parmi les troupes. C'était un conflit entre deux nations. Par conséquent, la victoire de la révolution à Bruxelles est due exclusivement à ses opérations et à ses forces militaires.

Ensuite - que l'invention d'une poudre sans fumée rendrait de tels combats de rues encore bien plus meurtriers et démoralisants pour une armée qui ne verrait pas d'où partent les coups de feu qui déciment ses rangs.

*19 juin 1915*

## **La défense de Fort-Alamo**

En 1821, le Mexique se détacha du royaume d'Espagne pour entamer sa propre existence, trouble et violente. A cette époque, presque tout le territoire de l'actuel Etat du Texas aux Etats-Unis était une partie intégrante de la République mexicaine. Il était surtout habité par des Mexicains et par d'autres gens d'ascendance espagnole ou métissée hispano-indienne. Mais à côté d'eux, il y avait aussi un grand nombre d'immigrés américains, dont certains avaient légalement acquis des terres sous le gouvernement mexicain, alors que d'autres étaient restés chasseurs, trappeurs ou aventuriers. Ces derniers n'étaient pas particulièrement enclins à subir la loi des Mexicains, d'autant plus que les fréquents changements de gouvernement au Mexique rendaient très aléatoire la validité de ces lois, et faisaient un problème plus ardu encore de savoir comment chaque nouveau fonctionnaire les interpréterait. Le renforcement continu de la puissance des immigrés se joignit aux incessants caprices des dirigeants mexicains pour rendre la situation aussi épineuse que possible. Pour y mettre encore un peu d'épices, ajoutons que les desseins des propriétaires d'esclaves sudistes consistaient en une extension du territoire esclavagiste vers le sud. Incapables d'agrandir en direction du nord la zone esclavagiste, et menacés par l'expansion continue des Etats libres de l'ouest, les propriétaires d'esclaves américains étaient anxieux de s'assurer de nouveaux territoires qui pourraient devenir autant de nouveaux Etats dont les voix seraient décisives face au danger imminent créé par la recrudescence des sentiments libéraux au Congrès et au Sénat. C'est pourquoi les remuants immigrés du Texas furent secrètement encouragés par le gouvernement des Etats-Unis, et comme ils avaient déjà de réels et authentiques sujets de mécontentement propres, leur agitation se transforma graduellement en rébellion.

En 1835, un congrès mexicain adopta une nouvelle constitution, dont un article instituait la concentration de tous les pouvoirs entre les mains d'un Congrès devant siéger à Mexico. Cela provoqua des réactions un peu partout dans le pays, et en mars 1836, un congrès texan se réunit à Washington dans le Texas, et proclama le Texas république libre et indépendante. Un gouvernement provisoire fut mis en place, et Sam Houston fut nommé Commandant en chef. Les hostilités s'ouvrirent immédiatement.

Des combats eurent lieu en divers endroits, et notamment à San Antonio de Bexar, où les insurgés, après cinq jours de bataille de rues, obligèrent la garnison à se rendre. En apprenant la nouvelle de ce désastre, Santa Anna, le Président mexicain, franchit le Rio Grande, le fleuve qui forme frontière entre le Texas et le Mexique, avec une armée de hommes, et marcha sur les insurgés. Sur son chemin, il devait trouver un vieux fort de bois nommé Alamo, dans lequel un officier texan appelé Travis avait pris

position avec une garnison de hommes Les Mexicains mirent le siège au fort, et Travis envoya le message suivant pour demander des renforts :

*« L'ennemi m'a demandé de me rendre sans conditions, autrement la garnison serait passée par les armes. J'ai répondu à cet ultimatum par un coup de canon. Notre drapeau flotte toujours fièrement sur nos murs. Nous ne nous rendrons jamais, la liberté ou la mort ! »*

La petite troupe texane de 145 hommes tint dix jours devant l'armée mexicaine de 10.000 hommes. Les Mexicains tentèrent plusieurs fois de suite de prendre la place d'assaut, mais à chaque fois, ils furent repoussés. Les blessés furent soutenus par leurs camarades et se battirent jusqu'à la mort, les charges à la baïonnette des troupes régulières furent contrées à coups de crosses texanes ou rencontrèrent la rapide et meurtrière opposition de poignards, et lorsque le fort fut finalement pris et les Mexicains victorieux, il s'avéra que les pertes qu'ils avaient subies étaient sans parallèle dans l'Histoire. 1.500 Mexicains avaient été tués, soit 10 pour 1 combattant texan.

Il ne fut fait aucun quartier, et personne ne demanda merci. Tous les défenseurs furent tués, leurs corps rassemblés en un tas et brûlés.

Mais la défense de Fort Alamo avait permis aux insurgés d'organiser leur résistance ailleurs, le général Samuel Houston, avec 1.200 hommes, pouvait alors entrer en lice et entreprendre une campagne régulière. Houston pratiqua d'abord une politique de retraites et d'attente, refusant de devoir livrer bataille prématurément, mais gagnant patiemment du temps et rassemblant ses hommes jusqu'à ce qu'il en ait fait une véritable armée.

Finalement, le 19 avril 1836, les deux armées se rencontrèrent à Buffalo Bayou, où les Mexicains furent battus avec de lourdes pertes, et leur général capturé avec 600 de ses hommes.

Par cela se termina la campagne, l'indépendance du Texas étant formellement reconnue peu de temps après.

### Remarques

La défaite de Fort Alamo est une de ces défaites qui sont souvent de bien plus de valeur que beaucoup de victoires hautement proclamées. Elle donna du cœur et de l'amertume aux forces texanes et, ce qui est plus important, elle leur permit de gagner du temps. Par chance pour leur cause, elles avaient en Houston un général qui sut reconnaître que le commandement des troupes insurgées était suffisamment important pour renoncer au prestige de ses fonctions gouvernementales. C'est aussi pourquoi, en dépit des murmures de ses hommes, il mena aussi longtemps ses troupes sans combattre, et ne livra bataille que lorsqu'il jugea son armée prête.

3 juillet 1915

1830

## Révolution à Paris

Après la destitution de Napoléon par les puissances alliées, le trône de France fut rendu à la famille des Bourbon, pour une grande part contre la volonté du peuple français. Cette famille fit d'abord quelques légères concessions à l'esprit démocratique que la Révolution française avait fait naître en Europe, mais lorsque le peuple mit en avant ses revendications, la Cour et la famille royale se firent de plus en plus réactionnaires et s'opposèrent aux réformes.

Finalement le gouvernement prit des mesures pour supprimer la liberté de la presse ; quatre journaux très actifs en faveur du mouvement réformateur furent poursuivis, leurs éditeurs condamnés à des peines de prison ainsi qu'à de lourdes amendes. La Chambre des Députés prit parti contre le roi, et lui présenta une motion en faveur de la réforme. Le roi dissout la Chambre et appela à de nouvelles élections générales.

Le dépouillement terminé, il s'avéra qu'en dépit du système électoral ad hoc et du continuel terrorisme gouvernemental, le parti de la réforme avait enlevé 270 des 428 sièges que comportait la Chambre, alors que le parti ministériel n'en obtenait que 145. Pour répondre à ces élections, le 25 juillet 1830, le roi promulgua un décret réduisant à néant toutes les libertés de ses sujets.

Cette nouvelle Chambre fut dissoute avant même d'avoir pu se réunir.

La liberté de la presse fut suspendue. Les écrits publiés en violation de la loi devaient être saisis, de même que devaient être saisies ou démantelées les imprimeries et les presses qui auraient servi à leur confection.

Le système électoral fut modifié de telle manière à ce qu'il soit entièrement au service du roi et de ses partisans.

A cette époque, la garnison de Paris se composait de 4.750 hommes de la garde Nationale, 4.400 soldats de ligne, 1.100 hommes de bataillons d'élite, et de 1.300 gendarmes et policiers.

Le premier signe de résistance vint de la presse. Quatre des plus importants éditeurs se réunirent et rédigèrent le manifeste suivant, qui devait paraître dans *Le National* :

*« Le gouvernement légal n'existe plus, le règne de la force a commencé. Dans la situation qui est la nôtre, l'obéissance cesse d'être un devoir. Les premiers citoyens dont on exige la soumission sont les journalistes ; il leur appartient de donner le premier exemple de résistance à des autorités qui ont renié leur propre légalité ».*

Le matin du 27, la police commença à saisir les imprimeries et à briser les presses. Dans beaucoup d'endroits, on lui résista. Les policiers ne furent pas admis dans les bureaux du *Temps* et du *National*. Pendant qu'ils essayaient d'en enfoncer les portes, l'impression des journaux continuait, et les journaux, aussitôt imprimés, étaient jetés par les fenêtres. La foule, qui se les arrachait, les répandit bientôt à travers tout Paris.

La police fit appel à des serruriers et des forgerons pour forcer les serrures, mais ces derniers refusèrent de le faire, et cela dut finalement être fait par un condamné forgeron qu'on emmena de sa prison. Lorsque la police entra, elle détruisit toutes les machines.

Cet exemple de résistance secoua toute la ville, et de grandes foules se rassemblèrent de partout. La résidence du Premier Ministre était protégée par un bataillon de la Garde avec deux canons, et une division de lanciers patrouillait dans les alentours immédiats. Il y avait trois bataillons devant le palais royal, la place Louis XI était occupée par deux bataillons de la garde avec deux canons, et la place Vendôme par des détachements de régiments de ligne.

La police tenta de dégager les rues, mais elle échoua, et l'armée dut venir lui prêter main forte. Comme elles repoussaient la foule dans la rue St Honoré, le premier coup de feu fut tiré d'une maison du voisinage. C'était à bonne portée, et plusieurs soldats furent blessés.

Les soldats firent feu sur la maison, et la foule recula. Comme ils avançaient, ils furent arrêtés par une barricade faite d'un omnibus renversé à côté duquel avaient été empilés toutes sortes de meubles et d'autres objets. Mais comme ses défenseurs n'étaient armés que de pierres, les soldats, en quelques salves, en vinrent facilement à bout.

Des combats eurent lieu ailleurs aussi, un poste de police tomba, et les armes qu'il contenait furent distribuées.

Le lendemain, le 28, le peuple attaqua les boutiques des armuriers et s'empara d'armes et de matériel. Des barricades surgirent de par toute la ville, des postes de police furent attaqués et pris. La classe ouvrière des faubourgs s'organisa et marcha sur l'Hôtel de ville ; en divers endroits, des armes furent distribuées.

Les militaires prévoaient d'attaquer les quartiers barricadés en quatre colonnes, sur quatre points stratégiques simultanément. La première colonne, qui s'avancait à travers les quartiers riches, ne rencontra que peu d'opposition.

La seconde colonne entra par la porte St Martin, et fut accueillie par un feu nourri. Deux salves d'artillerie assorties de quelques salves d'infanterie vinrent à bout de cet obstacle, mais lorsque la colonne avança vers le centre de la ville, les insurgés bâtirent des barricades derrière elle, et plus elle s'enfonçait, plus il y avait de barricades sur ses arrières. Elle atteignit son objectif qui était la grande esplanade de la place de la Bastille, mais lorsqu'elle voulut repartir, elle se heurta aux barricades que nous avons mentionnées, et fut prise sous des feux émanant de toutes les rues voisines. Le commandant de la colonne, après plusieurs vaines tentatives de partir par le chemin qui lui était assigné, et craignant de perdre finalement son artillerie, prit une autre direction, laissant ses anciennes positions aux mains des insurgés, et se retrouva en un point tout à fait isolé du commandement central. Cette colonne était effectivement passée à travers les insurgés, mais les avait laissés comme elle les avait trouvés, sauf, ainsi que le fait remarquer un écrivain, *« que ces derniers avaient appris à affronter sans peur les troupes royales, et qu'ils avaient testé la valeur de la méthode de lutte qu'ils avaient adoptée »*.

La troisième colonne atteignit une immense place de marché, le Marché des Innocents, mais là, elle fut assaillie par un feu nourri venant des toits et des fenêtres, lui-même

accompagné par des nuées de tuiles, de pierres, de bouteilles et de morceaux de fer. Un bataillon reçut l'ordre de se diriger vers la porte St Denis, de la nettoyer, puis de revenir sur ses pas. Ce faisant, il rencontra une barricade dressée devant un énorme édifice, la cour Batave. Là, les insurgés étaient entrés dans les jardins, et tiraient de derrière les grilles qui entouraient le bâtiment, couchés sur le sol derrière les murettes où étaient scellées ces dernières, et ouvrant un feu meurtrier sur les soldats occupés à démolir la barricade. Ce bataillon aussi fut incapable de revenir sur ses pas, de nouvelles barricades ayant été érigées sur le chemin de son retour. Le deuxième bataillon, qui attendait sur la place du marché, se retrouva également encerclé, des barricades s'élevaient à toute vitesse dans les rues adjaçantes, alors que lui-même se faisait décimer par un feu meurtrier tiré à tous les moments opportuns. Finalement, ne gardant plus guère d'espoir, il fut contraint d'envoyer un messenger demander de l'aide. Un aide-de-camp rasa ses moustaches, se vêtit comme un porteur de marché, et réussit à traverser les lignes insurgées avec un message pour le Commandant en chef de la Région militaire de Paris. Des renforts furent envoyés sous la forme d'un nouveau bataillon, qui dut lui aussi se battre pour se frayer un chemin. Ces forces s'unirent sur la place du marché et, au prix de lourdes pertes, réussirent à en sortir.

La quatrième colonne se dirigea vers l'Hôtel de ville. Elle était divisée en deux colonnes. L'une d'elles fut attaquée par les insurgés alors qu'elle traversait un pont suspendu, mais réussit à passer grâce à l'utilisation de l'artillerie et au renfort d'un autre bataillon, pour atteindre son objectif – l'Hôtel de ville et la place de Grève toute proche. Les insurgés en barricadèrent toutes les issues, et ouvrirent le feu de tous les coins de rues et des fenêtres. Notre écrivain raconte :

*« A cette occasion, les canons confiés aux Gardes ne constituèrent qu'une gêne ».*

Finalement, la place étant intenable, ils se frayèrent un chemin vers la sortie, harcelés tout au long par le peuple, qui s'engouffra sur la place comme une mer humaine après le passage des soldats.

La fin de la journée trouva le peuple partout vainqueur. Le jour suivant, des troupes fraîches arrivèrent de la campagne environnante, mais de grands préparatifs avaient été faits pour les accueillir. Les rues avaient été dépavées, leurs pavés convertis en barricades. De grands remblais barrèrent les rues, des tonneaux furent remplis de sable et de pierres ; des planches, des mâts, ainsi que les obstacles les plus inimaginables furent utilisés pour construire des barricades. Charrettes, voitures, fiacres de louage, chariots et brouettes avaient été saisis et retournés, des arbres avaient été abattus et employés à la transformation des rues en forteresses improvisées.

C'est alors qu'une chose fort curieuse eut lieu. Les troupes refusèrent de s'engager dans les rues, et renforcèrent leurs propres positions. Ceci donna aux insurgés

l'occasion de s'organiser et de préparer plus systématiquement les affrontements. Lorsqu'ils s'avancèrent, quelques combats leur suffirent pour bouter les soldats hors de leur position centrale – le Louvre, quelques régiments de ligne se rendirent, et l'armée abandonna la ville. La Révolution avait triomphé.

### Remarques

Tout comme lors des combats de Bruxelles décrits dans un article précédent, la principale caractéristique des combats à Paris lors de cette révolution fut la capacité de diversion des forces insurgées. La prise d'une rue par les troupes royales ne valait pas les pertes qu'elle avait coûté, car dès qu'elles avaient passé, de nouvelles barricades s'érigèrent sur le terrain fraîchement conquis. A peine avaient-elles réussi à se frayer un chemin jusqu'à leur objectif qu'il leur devenait nécessaire d'en frayer un autre pour se dégager. Elles ne contrôlaient que le terrain qu'elles occupaient, et les barricades environnantes, les coupant de leurs arrières et empêchant toute communication, faisaient que leurs positions devenaient vite intenable. Résister victorieusement à la Révolution aurait exigé une armée suffisamment nombreuse pour occuper chaque pouce de terrain conquis, ainsi qu'une autre force répartie en divers points stratégiques et assez puissants pour être en mesure de secourir tout point de la longue ligne de front qui eût pu être attaqué.

*12 juillet 1915*

### Lexington

Le premier sang répandu lors d'une bataille au cours de la Guerre d'indépendance américaine coula à Lexington, dans le Massachusetts, le 19 avril 1775. C'est là que fut tiré « *le coup de feu qu'on entendit sur la planète entière* », le coup dont l'écho fut comme la sonnerie de clairon éveillant une nation à la vie.

Le conflit entre le Parlement britannique et les colons américains était arrivé à un point crucial. La ville de Boston, qui avait commencé à s'agiter face aux actions répressives du gouvernement britannique, fut occupée par les troupes anglaises dans le but d'intimider les Américains, mais ces derniers, pour être prêts à faire face à toute éventualité, se mirent à rassembler armes et munitions et à les stocker en divers endroits à l'intérieur du pays. A cette époque, le rapport de forces semblait tellement en défaveur des Américains que peu d'entre eux osaient même rêver de proclamer l'indépendance des treize colonies.



Ces colonies n'étaient que faiblement peuplées, les moyens de transport archaïques, les routes très mauvaises, et elles n'avaient aucun facteur réel de cohésion. Les britanniques disposaient d'une immense flotte dominant toute la côte atlantique, capable de débarquer une armée en tout point où quelque résistance aurait pu être remarquée, afin de l'écraser avant qu'elle ne puisse atteindre une force significative. Et les mauvaises routes, la dispersion de l'habitat, ainsi que des forêts presque inextricables faisaient qu'il était difficile pour les Américains de s'unir rapidement pour faire face aux expéditions britanniques. Sans compter que de grandes parties de la population étaient ultra-loyalistes et décidées à aider l'Angleterre pour mater les autres colons. A cause de tout cela subsistait encore un petit espoir de trouver une solution pacifique à la crise, jusqu'à ce que les événements que nous nous proposons de décrire écartent les bavards et les indécis pour placer la solution entre les mains des forces en armes.

Pendant la nuit du 18 et le matin du 19 avril, le général britannique Gage, en poste à Boston, envoya une expédition à l'intérieur, chargée de détruire certains stocks d'armes et de munitions que les Américains rassemblaient au village de Lexington. Cette expédition s'embarqua secrètement à Boston, et remonta la rivière Charles jusqu'à un point de débarquement connu sous le nom de Ferme Phipp. De là, elle se dirigea en toute hâte vers la ville de Concord, qu'elle atteignit vers cinq heures du matin. L'impossible avait été fait pour garder la manœuvre secrète ; des officiers à cheval et des éclaireurs avaient ratissé la campagne et arrêté toute personne rencontrée sur la route afin de l'empêcher de donner l'alerte. Mais l'alerte avait été donnée ; un citoyen à cheval, Paul Revere, les avait précédé au galop et donné l'alerte partout. Le tocsin sonna, des feux s'allumèrent et des coups de feu furent tirés par les habitants prévenus par Revere sur son passage afin de réveiller les autres.

En arrivant à Lexington, les soldats trouvèrent la milice américaine fin prête pour les recevoir. Le commandant ordonna aux Américains de se disperser ; ces derniers refusèrent, et les soldats tirèrent, tuant huit hommes et en blessant plusieurs autres.

Les Américains s'enfuirent et les soldats se remirent en route vers Concord, envoyant six compagnies en avant pour s'emparer de deux ponts situés au delà de la ville, afin de couper la route à tout groupe armé qui leur aurait résisté. Lorsqu'ils arrivèrent à Concord, la milice américaine s'était retirée, et le principal contingent de soldats se mit à occuper la place. Ils commencèrent derechef à saccager les entrepôts ; trois canons, plusieurs chariots, ainsi qu'une grande quantité de balles et de munitions furent jetés dans la rivière. Ils y précipitèrent également plusieurs tonneaux de farine qui furent ainsi perdus. Pendant ce temps, le tocsin continuait à sonner, les collines s'embrasaient, et des messagers battaient la campagne pour dire que les soldats étaient sur le sentier de la guerre. Fermiers et citadins se hâtaient de partout pour voir ce qui se passait.

Sa mission accomplie, l'armée voulut se retirer. C'est alors qu'eurent lieu les premiers vrais engagements de la journée.

Au moment de quitter la ville, l'infanterie voulut couper les ponts derrière elle. Une compagnie de miliciens s'efforça de passer quand même pour tenter de sauver quelque chose des maisons, mais les soldats tirèrent et tuèrent deux hommes. Les Américains répliquèrent, et les réguliers furent forcés de reculer, laissant derrière eux plusieurs tués et blessés ainsi que des prisonniers, dont un lieutenant.

Comme l'armée se repliait, toute la campagne se leva autour d'elle. Les escarmouches succédèrent aux escarmouches, les maisons, les murs, les haies, les bois et les fourrés étaient remplis de francs-tireurs qui ne se montraient jamais, mais poursuivaient la troupe, traquant les soldats comme les chasseurs traquent leur gibier. A Lexington, l'armée en déroute reçut le renfort de Lord Percy avec 16 compagnies d'infanterie, un détachement de fusiliers-marins, et deux canons. Il y a seize miles entre Lexington et Boston, et les soldats durent se battre tout au long de la route. La population ne s'approchait que pour ouvrir le feu, rampant jusque sur leurs arrières, à l'affût derrière les monticules, les arbres et les haies, et tirant sans jamais s'exposer.

Ce fut pour les soldats une expérience épouvantable, leur ennemi paraissant surgir de la terre même. Le groupe de tête, les arrières et les flancs étaient tout le temps semblablement engagés, chaque instant requérait une alerte de tous les sens. Les soldats atteignirent finalement Charleston, où des bateaux les embarquèrent pour Boston sous la protection de la flotte.

Les Britanniques reconnurent la perte de 273 tués et blessés et de 22 prisonniers, dont deux lieutenants. Parmi les blessés les plus gravement atteints, il fallait compter le colonel Smith, chef de l'expédition, un lieutenant-colonel, et plusieurs autres officiers. Les pertes totales des Américains s'élevaient à 60 tués et blessés.

## Remarques

La bataille de Lexington fut une victoire britannique, dans la mesure où leurs troupes remplirent leur mission qui était de détruire les réserves de munitions stockées à Lexington. Mais ce fut aussi une victoire des rebelles, car ils restèrent maîtres du terrain après la bataille, obligeant l'ennemi à se retirer, et lui infligeant plus de pertes lors de cette retraite que pendant la bataille. De ce point de vue, la bataille de Lexington fut semblable à toutes les batailles de la Guerre d'Indépendance. Les Anglais furent pratiquement victorieux dans toutes les premières batailles, mais à chacune d'elles, l'armée américaine gagnait en force et en discipline. Lexington détruisit le mythe de l'invincibilité de l'armée régulière, redonna courage à tous ceux qui s'étaient effrayés de la perfection de ses manœuvres d'exercice, et redonna confiance à tous ceux qui hésitaient à reconnaître que nulle nation ne peut être réduite en esclavage si son peuple considère la mort comme moins effroyable que l'oppression.

*17 juillet 1915*

## Juin 1848

En février 1848, une insurrection parisienne ainsi que des soulèvements en divers points du pays mirent fin au règne de Louis-Philippe. Cette insurrection, à l'instar de toutes celles que nous avons déjà décrites, dut son succès avant tout à l'ardeur combattante de la classe ouvrière. Mais alors que la classe ouvrière avait dû se retirer dans toutes les insurrections analysées pour laisser les classes moyennes en retirer les bénéfices, elle résolut cette fois d'obtenir pour elle-même un certain nombre d'acquis. L'insurrection s'était rapidement développée, et de plus, le pourcentage d'ouvriers était plus élevé que lors de toutes les crises similaires. C'est pourquoi, après la victoire et avant de se laisser désarmer, elle demanda au nouveau gouvernement d'insérer dans sa constitution quelques articles destinés à l'amélioration du bien-être social. Le gouvernement accepta, à contre cœur mais avec de tonitruantes déclarations en faveur de la classe ouvrière, et instaura les Ateliers nationaux qui garantissaient le plein emploi.

Il est évident que cette institution était économiquement malsaine et vouée à l'échec, mais sur le moment, elle suffit pour démobiliser les travailleurs. Le gouvernement républicain gagna ainsi du temps pour préparer des plans contre le républicanisme et pour organiser une armée de guerre civile. Des milliers de travailleurs furent embauchés dans les Ateliers, des poètes petits-bourgeois déclamèrent avec enthousiasme et chantèrent dans l'extase l'Ere du Travail. Mais pendant tout ce temps, le gouvernement concentrait tranquillement ses forces sur Paris, mutant les régiments composés de citadins et les remplaçant par des bataillons venus du fin fond des campagnes, renouvelant son artillerie, bref, se préparant calmement à écraser les ouvriers s'ils devaient persister dans leur idée que la République avait à les considérer comme ses enfants et non comme ses esclaves. Enfin, lorsque tout fut prêt, le gouvernement se mit à congédier par milliers les ouvriers des Ateliers Nationaux, et à organiser des brigades de travailleurs ostensiblement destinées à partir creuser des canaux en province.

Une brigade fut ainsi composée par 14.000 hommes, dont presque tous étaient parisiens et membres de diverses associations ouvrières locales. En plus de cette immense déportation de travailleurs dans des provinces qui leurs étaient étrangères, le 22 juin 1848, le gouvernement en débaucha brutalement 3.000 autres, sous prétexte qu'ils n'étaient pas nés à Paris, et leur ordonna de quitter immédiatement la ville. On leur distribua de l'argent et des bons de logement pour la route qui les conduisait à leurs lieux d'origine.

Cette déportation fut la cause de l'insurrection de juin 1848.

Environ 400 des travailleurs déportés revinrent dans la ville le soir même et en parcoururent les rues, invitant leurs camarades à résister au complot gouvernemental qui visait à détruire la puissance du prolétariat. Au matin retentirent les rythmes de « *la générale* », c'est à dire les roulements de tambour qui appelaient le peuple aux armes, et des barricades apparurent dans les rues. Tous les quartiers ouvriers se soulevèrent en

bloc, et les insurgés les fortifièrent si rapidement et si intelligemment qu'il était tout à fait évident que des esprits lucides s'étaient préparés à contrer les schémas du gouvernement.

Les combats commencèrent à la porte Saint-Denis. Sa barricade fut enfin prise après deux assauts infructueux. Porte Saint-Martin et en d'autres endroits, les combats furent similaires, et à chaque fois les soldats s'emparèrent de la barricade. Mais à chaque fois aussi, il s'avéra que les insurgés avaient pu se retirer derrière de nouvelles barricades érigées pour cet usage, et lorsque les soldats voulaient les poursuivre, ils étaient accueillis par un feu terrible et meurtrier provenant des rues et des maisons adjaçantes. Les insurgés s'étaient emparés des bâtiments qui donnaient sur les rues disputées, mais ils restaient toujours suffisamment à couvert pour ne pas être exposés au feu des soldats, et ils avaient de surcroît préparé ces maisons de la manière la plus scientifique. Les façades étaient garnies de meurtrières, les entrées barricadées avec des meubles, des caisses, des troncs d'arbres et toutes sortes d'obstacles, les murs latéraux étaient percés de telle sorte que ne pouvait passer qu'un seul homme à la fois, et lorsque la maison était prise après un corps à corps désespéré, ce passage servait à se retirer dans la maison suivante.

Beaucoup de maisons furent comparées à des gîtes de lièvres, pleins de trous et de galeries, avec la mort guettant les soldats dans chaque coin. Les fenêtres étaient condamnées par des matelas et des sacs de sable, défendues par des tireurs d'élite, les femmes fabriquaient des cartouches, lançaient des tuiles et des pierres sur la tête des soldats, apportaient les armes et pansaient les blessés.

Avant la tombée de la nuit, les troupes avaient été repoussées presque partout, et l'artillerie rugissait sur la ville.

Le matin suivant, il s'avéra que la plupart des barricades détruites la veille avaient été reconstruites au cours de la nuit. Enumérer ici les places et endroits fortifiés constituerait une liste inutile de noms, il suffit de dire que les insurgés avaient tracé un vaste demi-cercle englobant une grande partie de Paris, qu'ils avaient construit une ligne presque ininterrompue de barricades tout au long de leur front, qu'ils avaient soigneusement fortifié les maisons et les bâtiments situés aux endroits tactiquement importants, et mis à leur service tout ce que la prévoyance ou la prudence leur avaient suggéré au sein de leur lignes.

Dans la plupart des quartiers, deux grands édifices servaient de quartier général. Le Q.G. du nord était situé au Temple, celui du sud au Panthéon, alors qu'au centre l'hôpital de l'Hôtel-Dieu avait été réquisitionné pour servir de Grand Quartier général à toute l'insurrection.

Pendant ce temps, les villes de province envoyaient vers Paris d'impressionnantes quantités de soldats, et comme la France était alors en paix avec toutes les puissances étrangères, c'est la totalité des forces armées qui put être utilisée. Le général Cavaignac publia une proclamation disant que *« si les barricades n'étaient pas démolies à midi, il n'hésiterait pas à employer des mortiers et des obusiers pour tirer des projectiles qui exploseraient derrière les barricades et dans les appartements occupés par les insurgés »*.

De cette menace, nul ne s'inquiéta, et le jour suivant, les combats recommencèrent. Mais le manque de munitions suffisantes pesa lourdement sur les insurgés, et de plus,

conformément aux plans du Gouvernement, le nombre de soldats engagés sur Paris devait submerger les rebelles armés, sans même tenir compte du fait que la troupe avait son approvisionnement plus qu'assuré.

Le premier engagement, qui se tint au Clos St Lazare, fut des plus caractéristiques, aussi vaut-il la peine de reproduire ici cette description d'un témoin oculaire. Il écrit :

*« Les barricades situées à l'extérieur des barrières étaient aussi formidables que si elles avaient été construites par des ingénieurs du génie, elles étaient faites de pierres de taille de cent kilos chacune, ainsi que de blocs qui avaient été destinés à construire un hôpital, lesquels pesaient des tonnes. Les maisons surplombantes étaient occupées ; de même que les grandes maisons des barrières, dont les fenêtres avaient été enlevées. De plus, les maisons situées de l'autre côté du boulevard étaient également aux mains des rebelles, qui les avaient truffées de tireurs d'élite. Ce qui faisait cependant la force de leur position, c'était la perforation du mur d'enceinte de la ville, haut de douze ou quatorze pieds, large par endroits de huit ou dix yards pour une longueur d'un mile, et qui consistait en plusieurs centaines de meurtrières d'environ dix pouces de diamètre. Tout samedi et tout dimanche, un feu constant et meurtrier fut maintenu sur les soldats par ces meurtrières, et c'était à peine si ces derniers pouvaient localiser leurs adversaires.*

*Les défenseurs couraient de meurtrière en meurtrière avec une agilité de singe. Ils ne quittaient le couvert de la haute muraille que pour se procurer des munitions, dont ils n'avaient que de maigres et précieuses réserves. »*

Ce n'est que lorsque les insurgés furent à court de munitions que le feu de l'artillerie devint terrible. Elle fut alors en mesure de réduire en ruines les bâtiments dans lesquels les insurgés attendaient l'assaut, et la troupe put graduellement occuper le terrain ainsi nettoyé de ses défenseurs.

Le 28 juin, à Paris, tous les combats avaient cessé. L'isolement de la ville, coupée de toute aide de la province, et l'écrasante supériorité numérique des soldats, avaient eu raison de toute résistance.

Le 10 décembre 1848, le prince Louis-Napoléon fut élu Président de la République, et quatre ans plus tard, il enterra cette même république à l'aide de l'armée que le gouvernement républicain avait utilisée contre les ouvriers parisiens lors des combats que nous venons de décrire. Mais lorsque Louis-Napoléon entreprit de détruire la République Française, c'est en vain que ses défenseurs petits-bourgeois demandèrent de l'aide aux hommes courageux qu'ils avaient trahi en juin 1848.

### **Remarques**

De toutes les révolutions ou tentatives de révolutions parisiennes, celle de juin fut la plus opiniâtrement combattue et la plus scientifiquement organisée. Ses leçons sont inestimables pour qui veut étudier l'art de la guerre et comprendre les principes de l'attaque et de la défense des villes, des bourgs, des villages ou des maisons. Les changements récents dus au perfectionnement des armes à feu et l'invention de la poudre sans fumée ont surtout contribué à l'accroissement de la puissance défensive. Dans notre prochain article, nous nous proposons de faire la synthèse de toutes les

leçons militaires que nous pouvons tirer des grands soulèvements que nous avons décrits dans nos articles jusqu'à ce jour.

24 juillet 1915

## Le Combat de Rues

### Synthèse

Une étude complète des leçons à tirer des événements militaires que nous avons décrits dans cette rubrique lors des derniers mois exigerait la rédaction d'un volume très épais. Nous pouvons même affirmer qu'ils peuvent donner lieu à tant d'études nouvelles qu'un traité vraiment complet serait impossible à rédiger.

Qu'est-ce donc qu'une *rue*, au sens militaire du terme ? Une rue est un défilé dans une ville. Un défilé est un passage étroit que des troupes ne peuvent emprunter que si elles rétrécissent leur front et deviennent pour l'ennemi une cible idéale. Un défilé est par ailleurs un de ces endroits fort peu propice à des manœuvres militaires, surtout lorsque ses versants sont tenus par l'ennemi.

Une passe de montagne est un défilé dont les côtés sont constitués par les pentes naturelles des flancs de la montagne, comme au Défilé du Scalp. Une rue est un défilé dont les côtés sont constitués par les maisons adjaçantes.

Pour franchir une passe de montagne avec quelque sécurité, les versants de la montagne doivent être nettoyés par des avant-gardes latérales en avant du corps principal ; pour franchir un pont, les deux bords de la rivière doivent être mitraillés au canon ou au fusil, pendant que le pont est traversé en courant ; pour prendre une rue correctement barricadée et dont les maisons adjaçantes sont occupées par des combattants, il faut enfoncer ces dernières et les prendre au corps à corps l'une après l'autre. Une barricade de rue placée de telle sorte que l'artillerie ne puisse l'atteindre sans s'approcher à portée de fusil est inexpugnable de front. Et amener l'artillerie à une distance de 200 yards –la longueur d'une rue moyenne– signifierait la perte de cette artillerie, même si elle n'est confrontée qu'à des hommes mal entraînés et armés de simples fusils.

L'insurrection de Moscou, où les insurgés ne possédaient que 80 fusils, se serait terminée par l'anéantissement de l'artillerie si le nombre de fusils rebelles s'était élevé à 800.

L'insurrection parisienne de juin 1848 montre comment doivent être défendus des quartiers ou des villages. Les barricades aux points stratégiques *n'étaient pas situées sur les rues principales*, mais les contrôlaient. On avait percé les murs mitoyens des maisons pour constituer des passages abrités tout le long des rues et parallèles à celles-ci. Ces murs étaient garnis de meurtrières, de même que les façades, les fenêtres étaient

condamnées par des sacs de sable, des caisses remplies de pierres et d'ordures, des briques, des coffres, ainsi que par toutes sortes de meubles empilés

Abrités par ces défenses, les insurgés tenaient les troupes sous leur feu à travers des meurtrières aménagées pour cet usage.

Lors de la ruée sur Paris par les puissances alliées ennemies de Napoléon, un village ainsi défendu repoussa plusieurs assauts des alliés prussiens de l'Angleterre. Lorsque ces Prussiens furent relevés par des Anglais, ces derniers n'osèrent pas tenter une attaque frontale, mais prirent d'assaut une des maisons limitrophes du village, et entreprirent ensuite de remonter la rue par l'intérieur des maisons adjaçantes, en les prenant l'une après l'autre. Dès lors tous les combats se déroulèrent à l'intérieur des maisons, et les armes à feu n'y jouèrent plus qu'un petit rôle. Les Anglais réussirent à prendre ainsi tout un côté de la rue, mais échouèrent de l'autre, et lorsqu'une trêve fut signée, les Anglais avaient pris un côté du village, alors que leurs ennemis français en tenaient toujours le second.

La trêve devait se transformer en paix. Lorsque la paix fut enfin proclamée, les deux côtés du village étaient toujours aux mains de forces opposées.

La défense d'un bâtiment dans une ville, un bourg ou un village, obéit aux mêmes lois. Un tel bâtiment resté inconquis constitue un danger sérieux, même si tous ses arrières sont anéantis. S'il y avait des barricades sur ses côtés et qu'elles étaient prises, aucune troupe ne pourrait néanmoins se permettre d'avancer en laissant ce bâtiment aux mains de l'ennemi. Si elle le faisait malgré tout, elle courrait alors le risque d'être à nouveau arrêtée un peu plus loin, et un tel échec se transformerait en désastre avec sur l'arrière un édifice hostile tenu par l'ennemi. C'est pourquoi le renforcement d'un bâtiment solide en tant que pivot sur lequel pourrait s'articuler la défense de tout un bourg ou un village exige d'une force défensive, qu'elle soit régulière ou insurrectionnelle, une attention toute particulière lors de ses préparatifs.

Lors de la guerre franco-prussienne de 1870, le château de Geissberg occupait une telle position au sein des lignes françaises le 4 août. Les Allemands anéantirent toutes les défenses extérieures de cette demeure campagnarde et parvinrent à s'introduire dans ses cours extérieures, mais ils furent refoulés par un feu nourri provenant des fenêtres et des meurtrières de la muraille. Quatre batteries d'artillerie furent amenées à 900 yards de la maison et en pilonnèrent les murs, bataillons sur bataillons furent lancés à l'assaut. L'avance de l'armée prussienne entière fut retardée jusqu'à ce que soit prise cette maison isolée. Sa prise coûta la perte de 23 officiers et de 329 hommes, bien que la garnison n'ait été que de 200 hommes.

Lors de la même campagne, le village de Bazeilles offrit un exemple semblable de la force tactique que peut constituer une ligne de maisons bien défendue. L'armée allemande chassa les Français de la campagne environnante et entra dans le village sans combat. Mais il fallut à tout un corps d'armée sept heures entières pour se rendre maître de la totalité du village.

A cause de leurs défilés ou de leurs vallons, les régions montagneuses ont toujours été considérées comme périlleuses pour des opérations militaires. Une ville n'est qu'une immense concentration de vallons et de défilés que constituent rues et ruelles. Chaque

difficulté rencontrée par des troupes régulières opérant en montagne se retrouve en ville multipliée par cent. Et les difficultés de ravitaillement presque insurmontables pour des forces populaires opérant en montagne sont, dans le combat de rues, résolues par la sympathie de la population.

Le principe général à déduire de l'étude des exemples que nous avons donnés ici, c'est que l'art de la défense est d'une importance absolument primordiale lors d'une guerre telle qu'une force comme l'Armée des Citoyens pourrait être appelée à mener. Non pas la défense passive de positions sans importance en elles-mêmes, mais la défense active d'une position dont la situation menace la suprématie ou l'existence même de l'ennemi. Le génie du commandant est de découvrir une telle position, l'adresse de ses subordonnés doit jouer pour la préparer et la renforcer, le courage de tous doit la défendre. La fleur des victoires militaires ne peut s'épanouir que sur cette combinaison de génie, d'adresse et de courage.

L'Armée des Citoyens et les Volontaires Irlandais sont ouverts à tous ceux qui souhaitent se rendre aptes à l'exercice de ces qualités.



## Un livre à lire

Pierre Broué

**Claude McKay, *Un sacré bout de chemin* ( titre original *A Long Way from Home*) Rive noire, André Dimanche éd., Marseille, 2001.**

**Qui connaît encore aujourd'hui le poète jamaïcain Claude McKay - que beaucoup ont d'ailleurs "naturalisé" américain ? Bien sûr un petit nombre d'amateurs et connaisseurs de la poésie de langue anglaise, des Noirs à la recherche de la négritude et de leur culture à eux, des gens des rives de cette Méditerranée qu'il a tant aimées, des amoureux d'histoire qui rencontrent chez lui Léon Trotsky et Karl Radek, les jeunes de l'Armée rouge, mais aussi les dockers noirs de Marseille, le tribun sénégalais Lamine Senghor, récemment présenté dans ces colonnes. Ce poète est un magnifique témoin : un témoignage qui s'adresse à de larges colonnes d'humanité.**

Quand son récit commence, on est en 1918, il a 27 ans, il est aux Etats-Unis depuis 7 ans et en train de devenir un vagabond qui parcourt le monde pour le comprendre et pour l'écrire. Il va à New York, serveur d'un restaurant de train, rencontrer le directeur d'une revue littéraire qui veut publier l'un de ses poèmes. C'est dans sa conversation avec ce Frank Harris que nous découvrons sa jeunesse rurale; le critique enthousiasme sa jeunesse en lui ouvrant de nouveaux horizons, puis les bouche d'un seul coup par un prêche de catho irlandais. Ce n'est pas ici qu'il va s'arrêter.

D'ailleurs sa curiosité, son aspiration à la justice, l'entraînent vers le large. En ces années de guerre, le large, c'est le mouvement ouvrier, la revue de Max Eastman, *The Masses* puis *Liberator*. Il ne sait pas pourquoi il commence par cacher à cet homme, qui l'impressionne tant et qui sera pour toujours son ami, son magnifique poème sur la guerre et ses lendemains : "*Si nous devons mourir*", sorti de lui un jour, dit-il "*comme un coup de feu*", et " et pour lequel "*le peuple noir [le] sacra poète*".

*"Si nous devons mourir, pas comme des pourceaux*

*traqués et enfermés dans un enclos infâme"*

:

*"En hommes affrontant les lâches assassins  
le dos au mur, mourant mais rendant coup pour coup"*

Comme tout enfant d'une famille jamaïcaine, il a des amis blancs, mais du fait des attaques racistes, lui et ses copains des trains sortent en bande, armés, parce qu'ils ont peur des lyncheurs.

C'est par *Liberator* qu'il entre en politique, ou plutôt devient journaliste politique autant que poète.. Au cours de son séjour à Londres, il a rencontré George Bernard Shaw qui lui a demandé pourquoi il n'a pas fait plutôt de la boxe.

Il s'est lié à Sylvia Pankhurst, est devenu directeur-adjoint de son fameux *Workers Dreadnought*, un apprentissage suffisant pour prendre à son retour la direction du *Liberator* avec Harry Gold.

Il rencontre aussi le jeune marin révolutionnaire David Springhall, futur homme des services secrets soviétiques, sans vraiment comprendre le danger qu'il constitue.

Il n'est pas communiste, mais il est révolutionnaire et il est noir, symbole d'un peuple d'esclaves dont les auditoires russes vont attendre passionnément qu'il leur annonce le Grand Soulèvement.

Le sommet de cet apprentissage, c'est son voyage en Russie, "*le pèlerinage magique*", marqué par le 4<sup>e</sup> congrès de l'Internationale communiste et de nombreuses rencontres. Il est venu avec les Britanniques, et les délégués américains n'en veulent pas; on envisage même de l'expulser de Russie.

Lui est enthousiasmé: "*enflammé, édifié par ce phénoménal mouvement de masse des gens, par cette foule déferlante qui les portait en avant, la tête haute, les bras tendus dans leur quête avide de davantage de lumière, d'air, d'espace, de plaisir, de gloire, de nourriture et de confort pour des millions d'hommes*".

Il est un instant inquiet des menaces d'expulsion que suscitent contre lui les communistes américains. Mais dès qu'il paraît en public, il est l'objet d'un engouement extraordinaire. Le fait qu'il soit Noir, sa personnalité aussi, forcent les barrages : il devient une vedette, pas seulement dans le milieu des responsables, dans la foule au sens le plus large. Il se souvient :

*" Tout ce que je voulais faire, je le faisais. Tout ce que j'avais envie de dire, je le disais. Pour la première fois de ma vie, je découvrais ce que c'est que d'être un personnage puissant et privilégié. Et ceci dans la patrie du communisme! "*

Son aventure en Russie ? A certains égards "*une fantaisie des Mille et une Nuits devenue réalité*". Et puis que de rencontres avec des gens qui, pour lui, n'étaient alors que des noms, des signatures, des légendes parfois !

Karl Radek le surprend plus encore que ne l'a fait Shaw lui parlant des cathédrales. Il souligne que son enfant ne pleure que dans les bras de son visiteur noir, lequel refuse de voir là une cause du racisme, en évoquant l'amour de tout enfant blanc pour sa nourrice noire.

Trotsky l'impressionne. Il fait de leur rencontre un récit attachant, sans dire que, pour la première fois, un dirigeant communiste russe fait une analyse de la place des Noirs dans la Révolution et pose, pour les années révolutionnaires, la "*question noire*", à la fois aux États-Unis et dans le monde, particulièrement en Afrique et dans ses "métropoles", sans indiquer que leur conversation, publiée dans la presse russe sera plus tard, intégrée dans le premier livre de Trotsky sur l'Internationale communiste "*Les Cinq Premières Années*":

*"Trotsky, assis à son bureau, portait un uniforme de commandant et avait l'air fort élégant, bienveillant et courtois. Il me dit qu'il apprenait l'anglais et essaierait de s'entretenir avec moi dans cette langue.*

*Il me posa quelques questions directes et précises sur les Noirs américains, leurs organisations, leur situation politique, leur instruction, leur religion, leurs revendications et leurs aspirations sociales et finalement voulut savoir quels sentiments liaient les Noirs américains aux Africains [...] Il me donna sa propre opinion, plus intelligente que celle des autres dirigeants communistes, sur les Noirs américains. Il ne les voyait pas [...] comme une grande armée de chair à canon. Il ne se lança pas dans des hypothèses sur les causes du préjugé antinoir chez les Blancs. Il ne montra heureusement aucune sentimentalité sirupeuse à propos de la fraternité entre les races. Ses paroles étaient pleines de bon sens et auraient pu sembler réformistes aux radicaux noirs:[...] le peuple noir était un groupe socialement, politiquement, économiquement arriéré dans la civilisation moderne[...]. Il insista : les Noirs devraient non seulement s'instruire dans les écoles mais bénéficier d'une éducation large et ouverte sur tous les aspects, en tant que groupe, au niveau des Blancs. (Il avait dit "arriéré" et dit bien "s'élever" et "progrès"). Il insista également pour que les Noirs s'initient au syndicalisme. Enfin il dit qu'il aimerait donner l'exemple dans son propre ministère et proposa d'accorder une formation d'officiers dans l'Armée rouge à un groupe de Noirs".*

On est tenté de citer des pages entières, tant de gens passionnants. C'est impossible. Il rencontre en ces années, à Moscou et à son retour, tout ce que le monde compte d'intellectuels et artistes avancés, et les plus grands des politiques: Louise Bryant, la compagne de John Reed, Charlie Chaplin, Lounatcharsky, H.G. Wells, Isadora Duncan, Zinoviev, Kamenev (l'air du tsar), Meyerhold, son grand ami japonais Sen Katayama, James P. Cannon, le féroce dessinateur allemand George Grosz. Il découvre aussi Marseille:

*"Ce fut un soulagement que d'aller vivre à Marseille, parmi des gens à la peau noire ou brune, qui venaient des États-Unis, des Antilles, d'Afrique du Nord et d'Afrique occidentale et se trouvaient tous rassemblés pour former un groupe chaleureux. Des traits et un teint négroïdes n'étaient pas exotiques, suscitant curiosité ou hostilité mais spécifiques à un groupe et naturels. L'odeur des corps noirs ayant transpiré durant une dure journée de labeur, tout comme celle des*

*chevaux à l'écurie, n'était pas désagréable, même dans un café bondé. C'était bon de sentir la force et la différence d'un groupe social et d'avoir la certitude d'en faire partie".*

A Marseille, il fait la rencontre d'un Sénégalais, "*grand, mince, intelligent, mêlant dans ses opinions nationalisme africain et internationalisme communiste*", qui l'amène à la Maison des gens de Mer. Cet ancien combattant, gravement malade, gazé, tuberculeux, militant infatigable, c'est, bien entendu, Lamine Senghor, nos lecteurs n'en seront pas surpris. Les deux hommes sympathisent. Mais Senghor meurt et la révolution russe commence sa longue agonie sous le knout de Staline. C'est la fin de l'ère politique de notre poète. Ce n'est pas la fin du voyage.

La quatrième de couverture assure que ce livre révèle chez McKay un "*individualisme aussi prompt à goûter les joies du moment que les subtilités spirituelles*" et qu'il ressuscite "*une époque où la politique et l'esthétique voulaient redéfinir le monde*".

C'est une interprétation personnelle. La mienne est bien différente, mais n'est-ce pas la preuve que cet ouvrage est aussi riche que fascinant ?

## Les départs

### Sylvia Weinstein (1926-2001)

Sylvia est morte le 14 août 2001 à San Francisco. Elle a eu un malaise au travail, est rentrée chez elle, a été hospitalisée après avoir perdu connaissance, est morte à l'hôpital. Elle était née Sylvia Mae Profitt dans un faubourg de Lexington. Elle avait 18 ans quand elle a connu Nat Weinstein , une relation " *de 57 années d'amoureux , de parents, de grands parents, d'amis et de camarades*".

Elle a commencé à militer au SWP en 1944, permanente à *The Militant*. Elle a soutenu toutes les actions ouvrières et de défense des droits démocratiques, fait des piquets avec les travailleurs en lutte et subi la persécution policière. Mais elle a été surtout une militante des droits de la femme travailleuse, a combattu pour le droit à l'avortement, les centres pour les soins aux enfants, la défense des cliniques et des médecins attaqués par les adversaires de l'avortement.

Après avoir rompu avec le SWP, elle a milité dans *Socialist Action* y écrivant régulièrement une "colonne" et étant permanente nationale. Elle l'a quittée avec Nat et leurs camarades pour fonder la Socialist Workers Organization et la revue *Socialist Viewpoint* dans le bureau de laquelle elle se trouvait quand elle a été frappée par le mal qui l'a emportée.

Elle laisse, outre Nat, deux filles et trois petits-enfants. Et comme dit son dernier "enfant" imprimé, *Socialist Viewpoint*, " *Beaucoup sentent qu'avec la mort de Sylvia, nous avons perdu aussi une mère, une sœur ou une amie*".

===

## OEUVRES DE LÉON TROTSKY

C'est en 1978 qu'est paru le premier volume de la publication de l'Institut Léon Trotsky, les *Œuvres*, de mars à juillet 1933, premier volume de la première série des œuvres d'exil du révolutionnaire russe, publiées sous la direction de Pierre Broué.

De 1978 à 1980, l'Institut Léon Trotsky a ainsi publié sept volumes qui reposaient sur les écrits publiés de Léon Trotsky, la partie « ouverte » des archives de Harvard et différentes archives à travers le monde.

Depuis 1980, à partir du volume 8, le travail qui a été épaulé par la R.C.P. 596 puis la Jeune Equipe « Histoire du Communisme » du C.N.R.S., repose désormais principalement sur la partie « fermée » des papiers d'exil de Trotsky, à la Houghton Library de l'Université de Harvard.

La première série de cette publication s'est terminée avec le volume 24 en septembre 1987.

La nouvelle série est commencée avec les volumes I, II et III : elle couvrira la période de 1928, l'exil de Trotsky à Alma-Ata, jusqu'en 1933, l'appel à la construction de la IV<sup>e</sup> Internationale. On a également prévu des volumes de compléments, sur la base de la partie « fermée » pour 1933-1935.

On peut se procurer les volumes des Œuvres en s'adressant à l'administration des Cahiers Léon Trotsky ainsi qu'aux librairies de la Selio, 87, rue du Faubourg-Saint-Denis, Paris (10<sup>e</sup>), et de la Brèche, 27, rue de Taine, Paris (12<sup>e</sup>).

ISSN 0181 - 0790

Prix : 90 F

**Cahiers Léon Trotsky** □ **Institut Léon Trotsky**